2500781

JEAN AJALBERT

DANS PARIS, LA GRAND' VILLE

(SENSATIONS DE GUERRE)

NOUVELLE COLLECTION « LES PROSES »
ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie

PARIS
116, Bd Saint-Germain

ZURICH
7, Rämistrasse, 7

MCMXVI

NEX

11025

DANS PARIS,

LA GRAND' VILLE

DU MÊME AUTEUR

Femmes et Paysages *(Vers)*.
Le P'tit.
En Amour.
En Tournée.
Sao van di.
Raffin-su-su.
Le Cœur gros.
Celles qui passent.
Maître Lacombasse.
Bas de soie et Pieds nus.
L'Auvergne.
Veillées d'Auvergne.
Notes sur Berlin.
L'Indochine en Péril.
Les Destinées de l'Indochine.
Les Nuages sur l'Indochine.
Une enquête sur les Droits de l'Artiste.
La Malmaison.
La Fille Élisa (*4 actes, tirés du roman* D'E. DE GONCOURT).

JEAN AJALBERT

DANS PARIS, LA GRAND' VILLE

(SENSATIONS DE GUERRE)

PARIS
NOUVELLE COLLECTION « LES PROSES »
ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

MDCCCCXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires Japon impérial (dont 5 hors commerce) numérotés de 1 à 5 et de 6 à 10.

20 exemplaires vélin de Rives (dont 5 hors commerce) numérotés de 11 à 25 et de 26 à 30.

Copyright by Jean Ajalbert 1916.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

A MONSIEUR
ET A MADAME EDWARD TUCK

Permettez, mes chers amis, qu'en hommage d'admiration et d'affection, j'inscrive vos noms au seuil de ce livre...

Vous l'aimerez tel quel, j'en suis sûr. Il vous suffira d'y retrouver quelques dates de notre PARIS DE 1914 — *que vous refusiez si noblement d'abandonner, aux heures de la pire Épouvante...*

Je souffre fort de m'en tenir à une étroite dédicace, alors que ce sont des pages et des pages que j'aurais voulu vous consacrer. Mais votre loyale modestie prend ombrage de la louange comme d'une indiscrétion et décourage les phrases.

250781

Pourtant, il est des faits publics, qui vous découvrent, malgré votre désir de silence, et obligent à vous admirer sans vous connaître. Peu à peu, avant que le voisinage de l'été nous mît en rapports, j'avais dû remarquer que votre magnifique générosité n'était pas la contribution automatique, si fréquente et banale, de la Fortune à la souffrance, à la misère environnante, aux désastres épisodiques. Vous poursuiviez un Idéal, d'autant plus désintéressé qu'il ne relève d'aucune confession spirituelle, — et vous n'attendez de récompense d'aucune part. Vous ne vous inspirez que de la Pensée Libre, — et vous n'avez pas la naïveté de compter sur la gratitude contemporaine. Vous faites le bien pour le Bien, — non pas au hasard, aux secousses d'une sensibilité impulsive, mais avec préméditation, avec une foi robuste dans le Progrès social. Vous faites le bien, malgré tout le mal qu'il y a à faire le bien. Je n'aurais pas cru que cela fût difficile à ce point, si je n'avais vu, à les toucher des yeux, les barrières incroyables que les administrations civiles et militaires peuvent dresser

contre les meilleures volontés : il est vrai que nous sommes encore trop habitués aux formes rudimentaires de l'Aumône, de la Charité, dont vivent tant de professionnels et d'intermédiaires... Vous déconcertiez la routine... Vos bonnes œuvres *sont* UNE ŒUVRE. *Vos* bonnes actions *sont de l'*ACTION... *Enfin, vous ne donnez pas que de l'argent, comme c'est à la portée des Riches :* VOUS VOUS DÉPENSEZ VOUS-MÊMES, *sans compter...*

Oui, ç'aurait été un chapitre utile, de dresser, à travers tant de défaillances d'étrangers qui nous devaient beaucoup, l'exemple de votre attachement fidèle à la France — qui vous doit tant et plus... Mais j'ai trop parlé déjà, et je vais craindre de vous avoir désobligés. Tout de même, à travers tant d'horreurs, de lâchetés et de tristesses qui n'ont point manqué à ces temps resplendissants de dévouement, de sacrifice et d'héroïsme, n'est-il pas du devoir de chacun de nous de signaler et d'exalter les gestes dignes de la reconnaissance nationale...?

Cependant, en vous donnant tout à tous, vous avez su réserver l'intimité admirable d'un

foyer où ne pénètrent que des amitiés choisies. Vous m'y avez accueilli aux heures claires de la Paix. J'en tire la plus grande fierté. Mais c'est dans la Douleur que j'ai tout à fait éprouvé combien vos âmes d'élite étaient infiniment ouvertes à la détresse humaine.

C'est pourquoi, à l'admiration de tous, que mérite l'accomplissement de votre haute tâche morale, je puis ajouter l'expression personnelle de ma vive affection.

J. A.

DANS PARIS, LA GRAND' VILLE...

LA GUERRE...?

30 juillet 1914.

La *guerre* ! ce mot-là sur toutes les bouches !

Hier, j'étais sur les calmes rives du Léman. Badauderie d'oisifs de villes d'eau, pensais-je, quand j'apercevais baigneurs et buveurs pressés autour des dépêches de la Source ou du Casino.

Mais non ! c'est la cruelle hantise qui s'imposait aux esprits.

La rumeur s'épaississait, comme, là-haut, les nuages autour des cîmes neigeuses !

— « Tout le monde part », disaient les hôteliers. »

Le mauvais temps, surtout, étions-nous disposés à croire. Mais non. La chose vertigineuse est là, qui menace.

Je l'ai bien vu, ce matin, traversant tout Paris. A chaque instant, des queues interminables s'allongent aux portes des établissements de crédits. Les déposants réclament leur argent. La monnaie métallique s'est retirée. Et la foule refuse les billets de banque.

J'avais sept ans en 1870, j'ai vécu, enfant, le Siège, la Commune. Depuis 44 ans, nous en avons entendu parler de la Revanche !

Il y en a eu des incidents d'où pouvait surgir le heurt fatal.

Aujourd'hui seulement, nous sentons que ce peut être pour tout à l'heure, pour tout de suite.

L'orage va-t-il tomber ou se disperser ? Allons, vieille et brutale Europe, replonge dans la barbarie et l'inconnu, nous sommes là, debout, pour nos farouches destinées...

Toutes autres histoires reculent devant cette vague de fond de l'histoire, qui peut tout submerger.

La guerre ! Pourtant, nous n'y sommes pas.

Et, dans quelques heures, espérons-le, nous serons délivrés de l'accablant cauchemar.

Cependant, je ne puis guère parler d'autre sujet. Je voulais consacrer cette chronique à la mémoire d'Adrien Hébrard, directeur du *Temps,* qui vient de mourir. Il était le dernier grand survivant, à 81 ans, des directeurs de journaux — journalistes — et non exclusivement brasseurs d'affaires ou politiciens. Avec lui, le *Temps* aura été l'organe le plus puissant, au point de vue de la politique étrangère. Mais je n'ai pas à analyser le rôle ni les opinions du *Temps*. Seule, la physionomie du disparu nous sollicite aujourd'hui. Il était, il fut jusqu'à ses dernières minutes, une des personnalités les plus marquantes de Paris, aimé de toutes les élites. Pas de milieu de la presse, des arts, de la littérature, où il ne fut quelqu'un, — avec autorité.

Pendant la guerre, — républicain de l'Empire, avec Gambetta — Hébrard était l'un des dîneurs de chez Brébant, avec Goncourt, Berthelot, Renan, Th. Gautier, Bertrand, Paul de Saint-Victor; des menus de fa-

mine, où, le garçon servant une selle de mouton étique, Hébrard demandait :

— « A quand le berger ! »

Car, aux pires circonstances, il gardait un esprit tout à lui, la plus lucide intelligence ; il avait la connaissance des hommes, de la philosophie riante, de l'indulgence aux faiblesses et aux vanités humaines.

Evidemment, la clientèle sérieuse des colonnes massives du *Temps* n'aurait pas imaginé que cette formule moyenne, lente et pondérée était dosée par l'homme le plus primesautier, le plus vivant...

D'Hébrard, il est souvent question dans le *Journal des Goncourt,* dont la deuxième série commence en 1870. Mais, à feuilleter, j'oublie l'aimable vieillard qui, peut-être, est parti, pour ne pas revivre l'été, l'automne atroce d'il y a quarante-quatre ans :

— « Ce n'est pas vivre, que de vivre dans ce grand et effrayant inconnu, qui vous entoure et vous étreint », écrivait Goncourt...

L'inconnu !...

PARIS EN FÊTE

4 août.

En trois jours, la vie s'est transformée : Paris, la banlieue vidés de jeunesse, de rires, de chansons.

Pourtant, une joie saine est sous le ciel bleu, le soleil d'or, les bois verts, avec tous ces drapeaux, ces uniformes.

A personne, il n'apparaît possible que la civilisation puisse reculer devant les hordes teutonnes, quand la pacifique et laborieuse Belgique, soudain dressée, arrête du premier coup l'envahisseur. On a beaucoup raillé la placidité de nos bons voisins qui, pourtant, firent leurs preuves au cours de l'histoire. On citait le mot de Pipe-en-bois, en 1870, à un Bruxellois qui disait que la France ne saurait

résister à l'armée belge : « Oh, il y a la Douane !. »

Si quelqu'un doutait encore que la Belgique eût oublié son passé héroïque, qu'en pense-t-il devant la splendide défense de Liège que les Allemands comptaient renverser comme un simple bouchon !

Quoi qu'il arrive, en cette guerre, nulle gloire n'effacera celle de la cité qui a fourni, à l'improviste, un tel exemple incomparable de courage et de foi dans le droit, au prix de l'entier sacrifice de soi-même...

6 août.

Garros et Pourpe viennent déjeuner avec moi, en auto, gagnant Saint-Cyr. Ils sont engagés ; ils ont l'uniforme, avec l'écusson des aviateurs, une roue et des ailes, à la manche et au képi. Ils sont pleins d'enthousiasme. On parle de l'Indochine, de Saïgon, du père de Garros. Les yeux de Roland se voilent. Et puis, il se ressaisit ; ils partent.

Où seront-ils, où serons-nous, demain ?

De quoi, ou plutôt de qui demain sera-t-il fait?

O divines jeunesses, âmes sacrées! Je revois Garros descendant sur Rome, il y a deux ans! Avec lui, le génie de l'air est en route. Gare aux Zeppelins. J'ai comme une idée qu'il pourrait bien leur *rentrer dedans*.

*
* *

Voilà toute une semaine que l'existence coutumière est rompue. Plus rien à faire — et cependant, je n'ai pu m'asseoir devant l'encrier. Plus rien à faire, pour ceux que l'âge immobilise, — provisoirement. Mais notre âme n'est plus ici. Elle est partie, avec ceux qui, la joie aux yeux, s'en sont allés à la frontière. Il est impossible de détourner d'eux notre esprit. Les journaux ne paraissent plus que minusculement réduits, limités à une feuille, ne donnant que des *Communiqués*, mais pourraient-ils publier autre chose? La plume ne tomberait-elle pas de la main des écrivains! Qui, en ce moment formidable

des destins des peuples, pourrait faire de la fantaisie ! Arriverai-je à la fin de cette page que je trace, la tête ailleurs, machinalement, pour discipliner un peu mon cerveau, et ne pas m'enfoncer dans le vague.

Je suis à peu près seul, ici, les hommes de service ayant rejoint leur destination. Jamais ces jardins n'ont été plus frais et fleuris. D'autant plus que deux jardiniers, de 70 à 75 ans, tondent les gazons sans arrêt. Les roses ont toute leur langueur et tout leur orgueil épanoui, depuis que la foule les laisse toutes à leur floraison splendide, et que le sécateur ne les tranche pas au caprice de quelque visite officielle, de quelque promenade amicale. Je suis seul, sans nouvelles, le téléphone coupé avec Paris, — le courrier à peu près supprimé. Je ne participe pas à l'atmosphère nationale, dans ce gîte écarté. Je rumine mes souvenirs d'enfance, — revoyant avec précision se dérouler la Guerre de 1870, la Commune. Mais quelle différence ! Que cela est rassurant, cette mobilisation sans cris, sans fanfares, où les gens n'ont

besoin d'aucune griserie pour regagner leur poste.

Une affiche à 4 heures du soir, et des milliers d'hommes se dirigent vers les gares, accompagnés, silencieusement, des parents, des amis, des fiancés, des petites camarades aux yeux rouges, la figure contractée à retenir les larmes. Ils s'en vont, par des trains tout pavoisés, les locomotives blindées de bouquets, comme pour une bataille de fleurs. En 1870, c'était la guerre pour la guerre. Aujourd'hui, se dressent des armées conscientes, pour la Patrie élargie vers la civilisation ; et ceux qui luttaient pour le grand rêve de la Paix universelle ont montré, dès le danger, qu'ils n'avaient pas oublié les sauvages réalités. Ainsi de Jaurès qui, tout de suite, avait mis son génie et son parti dans le rang : d'une minute à l'autre, *les Militants* ont présenté leurs livrets militaires. Les Barbares avaient cru stupidement que les Français allaient s'entre-tuer : ils feront un meilleur usage de leurs armes[1].

1. Qui parle de nos divisions? Où sont-elles? Quelques-

L'assassinat tragique de Jaurès ! La voix qui pouvait le mieux émouvoir et contenir les foules, — soudainement tué ! Il semble que la parole ait disparu avec lui, comme s'il ne devait plus être besoin du feu des mots, de la flamme du verbe pour incendier les cœurs. Plus de journaux, plus de discours, du jour au lendemain. Même plus de nouvelles, si peu... Paris est changé du tout au tout... Il se plie sans nul étonnement aux plus sévères mesures, à l'état de siège, et à toutes ses restrictions. On ne discute plus. On attend. Chacun est prêt, sans le savoir, — prêt à tout.

Pour aller à Paris, il faut un sauf-conduit, — précaution contre les rôdeurs de banlieue, qui font leurs choux-gras à travers les champs abandonnés ; mais les polices de volontaires s'organisent, et l'ordre règne, absolument.

uns croient (des amis, des ennemis) que nous sommes affaiblis par la question sociale, que nous sommes en convulsion, etc. Quelle erreur ! Ils ne savent pas que ce bouillonnement même est ce qui nous rend redoutables ! (J. Michelet, *La France devant l'Europe*, décembre 1870).

Mon voisin américain, M. Edward Tuck, m'emmène en auto, et je rentrerai avec lui, à 5 heures. Il rentre d'Amérique, il y a huit jours.

— « Vous seriez resté là-bas, si vous aviez su. »

— « Non, depuis 40 ans, je vis avec vous ; je devais courir les chances de Paris. »

Quand nous rentrons, la vaste limousine est surchargée de colis. Ce sont les provisions de Mme Tuck[1] pour l'Hôpital modèle et l'Ambulance richement pourvue, offerts par le généreux ménage, — entre autres fondations philantropiques.

Paris est en fête, — et voici la contagion sacrée qui ne se gagne que dans la foule. Il n'y a plus qu'un seul cœur, de haut en bas, les maisons pavoisées ; des drapeaux tricolores, et des Russes, des Anglais, des Belges, chantant l'hymne de l'Union et de l'Idée contre

1. M. et Mme Edward Tuck, annoncent les journaux, viennent de faire don au département de Seine-et-Oise, de leur *Hôpital* et d'une *École ménagère*, fondés à Rueil, et d'une rente annuelle de soixante-dix mille francs.

la Force, de petits drapeaux à toutes les boutonnières, à tous les corsages. Mais il n'y a guère que des hommes, dehors, — les magasins, les boutiques fermés, les boulevards à la chaussée sans véhicules, rien que des autos, militarisées ; des uniformes, et des uniformes, et c'est tout naturellement que l'on rencontre les connaissances en route pour tous les points du territoire. Paris en fête, oui, un quatorze juillet, d'il y a dix ou quinze ans, quand Paris ne se vidait pas complètement, — *avec le pont.*

Paris en fête, la vie simplifiée, les restaurants diminués de leur immense personnel, les consommateurs rapides, entre deux besognes, tous ayant leur tâche, des situations à régler, des dispositions à prendre... Quelle paix, quel silence, par les rues sans appels, sans tumulte de camelots, sans roulements d'omnibus, rien que la course caoutchoutée des autos.

Il passe de longs cortèges, — avec drapeaux, des jeunes gens ralliant une gare; on lève son chapeau ; voici des volontaires Belges,

on salue ; ils marchent dignement sans ostentation : vraiment, *on y va*...

Je rentre; des files d'autos font viser leur sortie à la barrière. Je ne suis plus seul, maintenant, j'ai pris contact, dans la communion profonde. La guerre ! nous ne l'avons pas voulue ! mais qui la limiterait désormais ! En avant, puisqu'il n'y a qu'elle, une fois encore, pour liquider la survivante barbarie. Et l'*on y va* avec une froide résolution, dont ne se rendront jamais compte ceux qui n'ont pas vu Paris en fête, résolu et calme, — hier, la ville de plaisirs et d'ivresses, soudain purifiée, assainie et si claire, radieuse de courage, d'espoir et de foi.

Je rentre ; le gazon crisse sous la tondeuse du vieux jardinier, imperturbable ; la pelouse est rase, l'herbe à l'ordonnance, comme un crâne de soldat. J'interroge le vieillard :

— Eh ! bien ça va?

— Mais oui... M. le conservateur a des nouvelles?

— Oui, père Mérigard, et des meilleures... Les Belges se battent comme des lions ; ils

arrêtent les Allemands ; cette fois-ci, les Prussiens ne viendront pas à Malmaison...

— Ah ! tant mieux, je les ai assez vus, en 1870.

— Qu'est-ce que vous étiez...?

— Moi, rien... Je vais dire à M. le conservateur... J'ai toujours été trop petit. J'ai pas été soldat... Je faisais les jardins... Je *gazonnais*.

Ces premiers jours, j'avais ici un ami malade, maintenant rentré à Paris. Me voici toute la soirée seul, — errant dans le parc, dont les arbres qui ont vu 1814 se découpent sous une lune classiquement pure, parmi le silence et le calme contrastant avec les événements et les pensées des hommes. Oui, la poésie des choses...

La poésie est là-bas, aux lignes de combat où le « petit peuple belge » se couvre de gloire, la laborieuse Belgique, lâchant l'outil pour le fusil et arrêtant les hordes prussiennes. Et le patriotisme, l'héroïsme s'allument de toutes parts...

7 août.

Il pleut, tristement. Mais les nouvelles sont bonnes, passionnantes. Liège tient toujours, et l'on pressent que les renforts franco-anglais ne sont pas loin...

On manque de nouvelles. La curiosité surexcitée en voudrait tous les quarts d'heure. Or le gouvernement ne les distribue qu'avec la plus explicable parcimonie... Les journaux sont réduits à la plus maigre portion...

Du moins, ne nous sert-on plus, chaque matin, les faces immondes de tous les assassins ou escrocs, à qui la presse réservait des colonnes sensationnelles.

Samedi 8 août.

Les Français en Alsace, à Altkirch... Quelle émotion !...

Et, pour moi, quels souvenirs, d'il y a vingt-cinq ans !

Mon condisciple Georges Dujardin m'emmenait aux vacances à Dornach — dans sa famille alliée au peintre Henner, — à quel-

ques kilomètres de Mulhouse. Une autre année à Belfort, où il devait, son droit fini, s'installer avoué.

Son père, notaire à Neuilly, sa famille, alsaciens, avaient opté pour la France... Georges n'avait qu'une idée ; servir de guide aux armées françaises, à la revanche... Hélas, il est mort trop tôt... Notre sport était alors de franchir la frontière, la nuit... Nous abattions des kilomètres... Nous tombions dans quelque auberge — dont il connaissait les cœurs français !... ou bien nous gravissions les Vosges, au ballon de Guebwiller. Ou bien, il m'entraînait à Strasbourg... Et il me racontait les belles farces des Alsaciens aux Prussiens... J'ai rapporté tout cela, dans une série d'articles. Au *Pays perdu,* qui furent mes débuts au *Gil Blas* — au vieux *Gil Blas*... Où je peux donc vérifier ma pensée d'alors ! Le même *Gil Blas* publia plus tard mes *Notes sur Berlin*[1], éditées en brochure, en 1894. Je

1. Comment avec une Allemagne si prodigieusement militarisée, toute la nation en armes, et son personnel incompa-

n'avais jamais rouvert cette plaquette. Oh ! la terreur de se relire. Eh ! bien je n'en retran-

rable d'officiers convaincus, travailleurs, savants, entraînés, tout à la besogne qu'ils considèrent comme la plus haute mission de l'humanité, comment, devant un état pour qui la grandeur militaire se place avant toutes choses, et dont le rêve de suprématie guerrière constitue pour nous une menace permanente, comment est-il possible de parler internationalisme, cosmopolitisme, fraternité des peuples, etc., etc. ?

. . . . . .

— Mais les socialistes allemands sont patriotes : ils ne professent point sur la patrie et l'armée les idées avouées ou non, mais en fin de compte internationalistes de nos révolutionnaires français... ?

Et l'on cite triomphalement une ou deux phrases des chefs du parti...

Les nationalistes auraient tort peut-être de fonder une opinion là-dessus...

Les socialistes allemands proclament surtout qu'attaqués ils se défendraient ; c'est toute leur concession au militarisme... Mais ils sont contre l'armée et contre la guerre...

. . . . . .

Mais la paix, la grande paix féconde, qui est le rêve — un beau rêve, quoi que pense M. de Moltke — des peuples, n'est pas celui, sans doute, et pour cause, des empereurs et des gouvernants...

Ce n'est pas le rêve de ce jeune homme aux costumes guerriers, dont les photographies s'étalent à la meilleure place à toutes les devantures, parmi les portraits d'actrices, de danseuses et de chanteurs célèbres...

Il est là, en acteur aussi, beau comme un héros de Wagner, dans son rôle d'empereur, et ses différents costumes ne lui vont pas mal.

Certes, il a de l'allure, et devant les portraits où il est représenté, héroïque et familial, en brillant appareil militaire, au

cherais pas une ligne. Oui, je dis là sur le « sabre » allemand des choses qui se vérifient aujourd'hui — et je n'ai pas de retouche à faire au portrait de l'Empereur dont les traits se sont bien accentués dans le sens où il m'était apparu...

milieu de sa demi-douzaine d'enfants (étonnez-vous de l'accroissement de la population quand le maître donne un tel exemple), plus d'une jeune Allemande doit soupirer, tout le cœur en émoi...

Mais que l'on admire sa prestance, son fier visage, et que les regards des femmes s'accrochent à la dérobée aux poils de sa moustache, ce qui serait l'extrémité du bonheur pour la masse des autres hommes, ne lui suffit pas...

Les yeux de l'empereur regardent par delà les plus hautes de ses sujettes, et vous savez s'il en est de grandes — sans parler de mademoiselle Poppe...

Ils regardent, ces yeux dévorateurs, par delà le temps, et par delà l'espace, vers l'Histoire...

Et il est trop facile de deviner les pensées de ce grave et ardent visage, dont le contraste avec un autre vous retient aux vitrines...

L'autre, c'est Bismarck, un Bismarck en casquette enfoncée sur les oreilles, en houppelande de malade, flottante autour du corps amaigri, affaissé sur son siège, le Bismark récent, usé, fini, la bouche détendue, les yeux atones, les joues vidées, pendantes en peaux flasques...

... Spectacle banal et si remuant toujours, du passé qui décline, de l'avenir qui s'allume !... La comparaison, pas neuve non plus serait, aussi, indiquée, de la vieillesse au rebut, de la jeunesse outrecuidante, etc., etc., passons...

Pour en revenir à l'empereur, il n'y a, je crois bien, qu'incertitudes et hypothèses sur son compte...

Ah! le bel Empereur des Muffles! Car, plus que tout, c'est la goujaterie teutonne qui nous choque.

Qu'ils fassent la guerre, oui, — mais sans cette lourde bassesse, contre quoi s'empor-

Un fou, disent les uns, parce que, par exemple, il prononce le même jour ces deux discours en apparence contradictoires, pacifique au Reichstag, belliqueux devant ses troupes...

Très habile, disent les autres...

Cela ne regarde personne, ce qu'il pense...

Il doit être comme ça, pratiquement, — promettre la paix — s'entraîner à la guerre...

— Il y aura des surprises avec lui, vous confie le diplomate, comme s'il vous versait dans l'oreille un secret d'État...

— Très intelligent, parle sept ou huit langues, un homme d'État et un soldat, en même temps, vous verrez, vous verrez...

Peut-être vaudrait-il mieux ne pas voir!

— Un malade, condamné... L'état de son oreille s'aggrave sans cesse, les os cariés, le cerveau qui sera touché, à son délai...

A qui entendre?

D'ailleurs, est-il besoin d'interroger et d'interviewer?

Les yeux du personnage qui regardent si loin, si haut, sur le papier du photographe, les boîtes de cigares, les pièces de monnaie, la porcelaine des pipes, ne sont-ils point assez expressifs, par eux-mêmes?

C'est un empereur, tout ce qu'il y a de plus impérial, qui croit à sa mission, de roi de Prusse, plus que royale et impériale, divine.

Et il a autour du cœur le triple airain de la tradition, de l'éducation, de l'hérédité.

Ce ne peut être qu'un conquérant.

(*Notes sur Berlin*. 1 vol. Treste et Stock, 1894.)

tent nos fragments de journaux. Nous faisons voyager leur ambassadeur par le plus court train de luxe — qu'ils confisquent. Les Allemands expédient M. Cambon au Danemarck; à la descente, ils exigent le montant du voyage, trois ou quatre mille marks, pour l'ambassadeur et sa suite; et ils refusent un chèque sur les banques berlinoises, n'acceptent que des espèces sonnantes. Ils arrêtent l'impératrice douairière de Russie, le grand-duc Constantin, leur refusent l'entrée en Russie, etc...

PARIS SANS LES PARISIENS

6 septembre 1914.

Paris en fête — tout pavoisé, tout Paris !... C'était charmant, et fier, et français, — le premier mouvement.

Et puis, c'était français encore, il a fallu réfléchir... Que faire à Paris, pour les familles — le chef, les « grands » disparus, — ne restant que les femmes, la grand'mère et les gosses. Alors, on a songé au village natal, à la calme province, et les trains se sont emplis. Inutile de dire que toute « la mousse » du luxe était tombée depuis longtemps, les étrangers regagnant leurs patries, les riches leurs châteaux, les bourgeois cossus les stations accueillantes, de Trouville à Biarritz...

Il ne reste à Paris que Paris, ses monuments,

ses places, ses collines, son fleuve — et quelle merveille, Paris désert, les grandes boutiques fermées, une rue de la Paix, une rue Royale, une avenue de l'Opéra seulement traversées d'autos militarisées. On voit Paris, merveille d'ordonnance, de grâce, qu'empoisonnaient, qu'obscursissaient les autos, les enseignes, la cohue cosmopolite.

Paris, par cette ardente lumière d'août, se hausse de toute sa beauté nue, dépouillée de tous les vains agréments de la mode: Paris est Paris, tel que l'ont enrichi les siècles. Il est pur, comme une statue nettoyée de tous les *graffiti* des passants. Comme ses perspectives s'allongent, comme ses tours dominent, comme s'épanouit la fleur de pierre, de marbre qu'est une capitale unique dans les créations de l'homme! Quelle histoire, depuis Lutèce jusqu'à tout à l'heure!...

Cinq heures du soir... La place de l'Etoile à peu près vide... Mais une foule autour de l'Arc de Triomphe, une foule armée de lorgnettes, toutes ses armes, pour inspecter le ciel, y chercher l'avion allemand qui, depuis

deux ou trois soirs, vient, sur les cinq heures, le *five O'clock taube,* jeter quelque bombe enveloppée d'un prospectus teuton annonçant le siège pour demain...

Mais les *tauben* ne viennent plus, et les Allemands qui devaient ne faire de Paris qu'une lampée se replient ; ils n'avancent plus, ils biaisent, que cherchent-ils ? En tout cas, ce magnifique dimanche, l'air nous a semblé moins fétide, l'haleine du fauve s'était reculée ; il avait senti que la jungle n'était pas sûre.

Pour nous, qui avons éprouvé la brousse, un immense réconfort nous maintient : Galliéni, notre grand Indochinois, est gouverneur de Paris.

*
* *

Paris sans Parisiens, sans parlementaires, sans théâtres, sans noctambulisme, — toutes lumières éteintes vers neuf heures, c'est encore Paris, moins spirituel mais spiritualisé...

Et je rêve d'un Paris qui demeurerait ainsi figé et sublime — la vraie ville Eternelle —

si l'on savait aller construire un peu plus loin la capitale nouvelle, — dont les fondations seront dans la victoire du Droit, de la Raison, de la Liberté des Peuples contre la Force, contre la Barbarie, contre la Folie impérialiste et guerrière de Guillaume et de Berlin.

LES DEUX EXODES (1870-1914)

10 septembre.

En 1870, c'était trop tôt, maintenant trop tard. Je n'avais pas huit ans. J'en ai plus de cinquante. Il m'aura fallu me contenter d'être un passant inutile de ces formidables années. Je ne peux que me souvenir et regarder, avec l'ardente allégresse du moment qui corrige la hantise douloureuse du passé. Il n'y a pas de comparaison entre les deux époques.

J'étais bien petit? Tout de même ma mémoire de gamin n'a pas eu de mal à retenir les impressions maudites d'il y a quarante-quatre ans, aussi nettes que celles que je reçois aujourd'hui : par exemple en ce qui concerne les exodes de Paris, sur les routes du Mont-Valérien, dont je fus et suis redevenu

le tributaire, — jadis à Levallois-Perret, maintenant à Rueil...

Ah ! oui, je me rappelle... Nos rondes d'enfance chantent dans ma tête :

Bismarck, si tu continues.
De tous les Prussiens, il n' t'en rest'ra guère !
Bismarck, si tu continues,
De tous les Pruscos, il n' t'en rest'ra plus !

Quelle orgie de refrains et de cris... Et voici qu'à cette mobilisation-ci, c'est dans le plus noble silence que les hommes s'en allaient au plus grave destin...

Nous chantions. — Mais c'étaient des Français dont il ne restait plus beaucoup — que des femmes et des petits à la maison... Une nuit on ébranle les volets... Personne n'osait descendre... Celui qui voulait se faire ouvrir apparaissait si étrange... Il se prétendait mon oncle. L'oncle Antoine... et sa femme même, aux côtés de ma mère, doutait... Enfin, il les convainquit... Au vacarme j'avais dégringolé l'escalier...

Des haillons de paysan, un visage de fureur

et d'effroi que je n'ai plus rencontré, il racontait un épisode terrible, où il s'était échappé d'un lot de prisonniers... Le lendemain, il avait rejoint et je ne l'ai plus revu...

Mais le tambour passe, — il faut évacuer la banlieue en quelques heures... Alors, je l'ai vu, le défilé vertigineux et lamentable, qui se pressait sous le canon du bombardement... Quelle cohue de détresse et de misère, sous la rafale de la défaite, dans une marche effroyable de lenteur avec les enfants et les vieillards... Quel piétinement exaspéré à la barrière, sur les glacis des fortifs, transformés en champ de foire ; car la population traînait toutes ses bêtes, la maigre vache suburbaine, et de la chèvre des talus à la cage des serins ou du perroquet. Pour moi, trottinant agrippé à la main d'un plus grand, on n'avait pu m'arracher un coq nain gardé jusqu'au milieu du siège, où il fallut le vendre.

Par cent mille êtres, l'exode envahissait la capitale — sans logis, d'abord ; on dut camper au champ de Mars, où bientôt pleuvaient les obus...

Rien de pareil, aujourd'hui. Tous ceux à qui le manque de travail, le défaut d'argent, les charges de famille rendaient le séjour à Paris difficile ont pu gagner le refuge du pays natal. Des trains encombrés, des départs angoissés? Certes, mais tous ceux qui sont partis sont arrivés. Et les trains n'avaient-ils pas de retards avant la guerre? Et les gares n'étaient-elles pas débordées aux grandes vacances? Seulement, les trains de plaisir étaient des convois de rapatriement. Oui, il se faisait des adieux déchirants. Pas plus qu'à tant d'embarquements habituels de la classe où la famille et la camaraderie nombreuses accompagnent le nouveau conscrit. Car les cœurs se sont haussés au sacrifice. Tous ceux-là l'ont constaté qui ont approché des gares, au premier soir de la mobilisation.

Sur cette route de Paris et de Cherbourg, — de la Porte-Maillot à Saint-Germain — qui semblait tout d'abord menacée, comme en 1815 et 1870, j'ai assisté au défilé fantastique des autos qui emportaient vers la Normandie le

Paris du luxe, les étrangers. C'était logique sans rien d'inquiétant, comme à une fin de saison de ville d'eaux. Puis, de notre banlieue, se sont retirés les hôtes de l'été. On a déménagé le plus précieux, on a transporté les paquets ; il y avait des valises sur les genoux, dans les tramways, rien de plus. Nul effarement devant la bourrasque ; mais des dispositions raisonnées, en vue des mois rudes à franchir.

Enfin, il est passé des fardiers chargés de « zoniers » que l'on écartait de l'enceinte militaire, installés doucement dans le foin. Notre sensibilité s'exalte vite au passage des nomades. Réservons nos émotions dont nous aurons besoin. L'éloignement de tant de pauvres hères ne leur vaut pas un surcroît de misère ; ils seront mieux aux champs que dans leurs taudis des remparts...

J'ai vu rouler des milliers d'autos, de voitures. Je n'ai pas revu l'épouvante de l'évacuation ancienne où les familles, les rues, les communes entières « de nos environs » émigraient — les pieds meurtris — chacun

emportant quelque lambeau du logis familial, le matelas, la lampe, le poèle ou le biberon.

Et maintenant, en ce Paris dégagé, il y a ceux qui restent, imperméables à toute panique. D'ailleurs à toute minute, quelqu'un arrive du front, qui jette un renseignement précis, de bon augure...

Et les boulevardiers indéfectibles, il y en a, auront renouvelé leur répertoire. L'autre soir, vers la fermeture, deux Anglais entrent chez Maxim's. Car il y a beaucoup d'Anglais à Paris. Mais ils sont vêtus de kaki et reviennent de se battre. Ceux-ci étaient souillés de boue, de sang. Ils commandent deux boissons.

— « Nous sommes blessés. Nous allons à l'hôpital. Tout de même, nous n'avons pas pu passer sans prendre un *drink*. »

L'ambassadeur d'Amérique qui dîne là, leur offre une coupe d'*extra-dry* et les voilà partis.

Il y a celles qui restent aussi. Une élégante jeune femme sort d'une boutique où l'on vend des insignes patriotiques, des petits drapeaux. Elle dit au revoir à des amis :

— « Je vais travailler... »

— « Travailler ? »

— « Mais oui... Nous prenons la leçon tous les jours, chez moi... Comment ferions-nous pour danser quand on rouvrira, si nous nous laissions rouiller les jointures... ? »

Et la jeune artiste, qui n'a plus sa limousine, saute dans un fiacre — avec une prestesse qui semble loin encore de l'ankylose.

LE VERTIGE DES HEURES

15 septembre 1914.

Des minutes sont des siècles, et des jours deviennent une éternité. Nous vivons quelques moments de l'univers, qui multiplient innombrablement nos chétives existences. Tout à l'heure, Paris se taisait, retenait le souffle de sa poitrine et le battement de son cœur pour écouter le canon lointain ! Un océan de vagues humaines s'entrechoquaient, dans la plus furieuse tempête qui ait menacé le vaisseau de Paris. Et puis le calme est descendu, l'impuissante marée s'est reculée, laissant des épaves immenses. C'est le calme, une détente sereine ; enfin, le mot de *victoire*, inscrit en tête des journaux...

Si l'on peut dire des journaux, — des lam-

beaux de papier qui représentent la grande presse — dont les maîtres ont gagné la province... Mais taisons-nous. Ce n'est pas l'heure de parler. Laissons à un prochain avenir le soin des paroles nécessaires. Nous pouvons prédire seulement que la France régénérée ne sera pas tendre aux élites plus pressées de garer leurs peaux et la caisse que de hausser leur cœur au sacrifice. Vraiment, il y en a trop — de déplacements imprévus et de villégiatures soudaines. Trop de personnages en vue sont retournés à « la petite patrie », quand il ne fallait penser qu'à l'autre, à la grande et à la seule. C'est étonnant ce qu'il y a eu, dans le *Tout-Paris*, de citoyens bons pères, bons fils ou bons époux, qui se découvraient des parents en province ! C'était, plus généralement, vers l'ouest et le sud. L'exode familial était tout à fait rare pour le nord ou pour l'est.

Et Paris devenait colonial — avec Galliéni, l'âme du camp retranché. Il paraît que son œuvre a été prodigieuse d'élan, et de décision. A vue d'œil, des travaux prodigieux

s'exécutaient, démontrant la plus sûre énergie, la plus irrésistible volonté. Tout de suite les fronts se sont éclairés. On sentait quelqu'un là... Et c'était notre Galliéni — qui proclamait : « *Jusqu'au bout...* »

Paris a tenu le coup. A la France, toute maintenant, d'aller plus loin...

Nous respirons... Le ciel est dégagé... Il nous paraît même un peu vide et vaste, maintenant que les *tauben* n'y accomplissent plus leur petit tour de cinq heures.

*
* *

21 septembre 1914.

15 heures...

23 heures...

Les deux moments du communiqué, — toute la vie de Paris, depuis des semaines.

Entre 15 heures et 23 heures, on attend, on espère.

Quelle attente, quelles hypothèses, quand il n'y a pas eu de *communiqués*.

En vain, s'explique-t-on qu'il ne se produit

pas à intervalles réguliers des faits précis à signaler. Les sédentaires, les immobilisés tâchent vainement de commander à leur fièvre. Ils ont beau se raisonner, se prouver qu'il y a des besognes plus urgentes que de rédiger des comptes rendus à l'adresse des citadins ! Ils voudraient savoir ; — tous ces Français, ces Parisiens fidèles du camp retranché, — qui est l'enjeu de la bataille voisine.

Une bataille ! Il faudrait un autre mot. Une bataille, — c'était bien pour les carnages d'autrefois qui duraient du matin à la nuit, et donnaient la victoire, infligeaient la défaite. Comment dénommer cette bataille de l'Aisne, — à son septième jour, aujourd'hui !

Heureux, bienfaisants communiqués !

Vers quatre heures, *La Presse, L'Intransigeant, La Liberté* nous apportent celui d'après midi. Plus un cri. Les journaux ne peuvent être criés. Alors, les camelots, ou les camelotes — car tant d'hommes sont partis ! — s'élancent : *Ce journal ne peut être crié,* clament-ils. Les gens achètent, s'immobilisent.

En un clin d'œil, à l'allure du boulevard, on sait s'il y a du bon : *Nous progressons,* nous communique-t-on, *de plus en plus.* Certainement, à cette heure-là, nos combattants doivent se sentir jetés en avant, du souffle d'un million de poitrines, qui derrière eux, le cœur battant, les pousse à la rescousse.

Sans doute, toute la France, de même, tend ses énergies...

Mais il n'y a qu'avec Paris, en ce moment, que nos armées de l'Aisne et de l'Oise, et les Anglais, gardent vraiment contact, — de Joffre à Galliéni ! la bataille de la Marne, la bataille de Paris. Nous avons senti sur la joue de Paris le souffle immonde du Prussien avancé jusqu'à trente kilomètres. Nous avons subi le crachat de la bombe des *tauben,* évoluant au-dessus de la capitale. Aujourd'hui, l'affront est vengé. La horde recule, et Paris resplendit, libre et fier, dans le plus doux et somptueux décor d'automne dont il se soit paré depuis bien des années.

Après le *Communiqué*, c'est une détente, le soulagement apaisé de la douce pluie après

l'électricité de l'orage : *Nous progressons !* Mais à travers quels deuils ! Comment détacher notre pensée de ces crimes incroyables, auxquels l'imagination se refuse à souscrire ; les Vandales ont anéanti la cathédrale de Reims, la cathédrale des croisades et des sacres, la merveille chère à toutes les nations, à toute l'humanité...

Et maintenant, nous ne saurons plus rien, jusqu'à demain.

Le *Communiqué* de 23 heures, qui peut le lire, hors les rédacteurs des journaux qui l'impriment pour le matin. A onze heures du soir, tout repose, tout est censé reposer, — les restaurants, cafés fermés à huit et neuf heures, tout repose — dans l'insomnie ! Quelle minute, au réveil, où chercher le titre qui annonce le *Communiqué*. C'est admirable : *Nous progressons,* en face du plus colossal effort des armées teutonnes, sans cesse renforcées ! Que vouloir de plus ! Et le soupir de soulagement de notre million de poitrines court enfler l'élan de nos régiments qui, dans le froid de l'aube, continuent de chasser l'envahisseur...

La Cathédrale est en flammes ! oh ! délire sauvage des brutes contre les sommets de la civilisation. Si quelque monument devait leur demeurer sacré, c'était bien celui-ci. Dieu est avec eux, disent-ils. Du moins leur assassin d'Empereur le proclame. Et ils déversent la mitraille sur les pierres de la demeure la plus précieuse, entre tant et tant de chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse.

La dernière fois que j'ai aperçu la divine cathédrale, c'était d'un aéroplane, où je faisais mon premier tour de l'air.

— « Je ne passe jamais au-dessus, » — me dit le pilote, — revenus à terre...

— « Dégringoler sur les flèches, en cas d'accident...? »

— « Non, ce n'est pas ça... C'est que j'aurais plutôt peur de causer du dégât ; — vous savez un appareil, le moteur, et le pilote, c'est du poids lourd ; n'importe où ça entre dedans, *ça fait de la Casse...* »

C'était un Belge qui me tenait ce propos d'un extraordinaire scrupule, de ne pas survoler les cathédrales, *par peur de la Casse...*

Les Allemands, eux, *entrent dedans,* avec des boulets! Evidemment, ils ne peuvent comprendre les délicatesses de la petite Belgique, et du bon Belge!

*
* *

15 heures et 23 heures.

Voilà les deux points de repère de la vie parisienne, les *Communiqués* qui, maintenant, nous annoncent bi-quotidiennement que nos armées franco-anglaises refoulent l'envahisseur, harcelé par le Belge, tandis que le Russe avance en Prusse.

Cependant, les destinées profondes de l'Europe s'élaborent. Tôt ou tard, l'Allemagne défaite subira la loi de Londres, de Paris, de Pétrograd, de Bruxelles. Quels remaniements géographiques, quels gages économiques et politiques sortiront de là?

Et quelle ère de paix, de prospérité pour l'Europe débarrassée du cauchemar germanique...

Après la guerre ! Nous étions déjà marqués, les enfants d'avant 1870 ! Mais après 1914... !

La parole sera aux seules générations qui auront créé l'époque magnifique. Toutes nos anciennes histoires ne seront plus que radotages. Mais il sera doux de se taire pour écouter tant de récits héroïques. Ceux d'entre nous qui vieilliront connaîtront une adorable vieillesse, bercés des plus suaves chansons. La victoire ! Cela consolera les vieillesses les plus douloureuses et les plus solitaires ; cela adoucira les deuils sacrés des morts pour la Patrie, pour le Droit, pour la Civilisation...

Ah ! oui, qu'il sera beau, le langage de demain...

Cet après-midi, je l'ai passé au chevet de mon ami, le commandant X... qui a eu l'épaule fracassée aux batailles de la Marne. Il lui a fallu faire trois kilomètres, perdant son sang, avant de pouvoir s'arrêter vers l'ambulance.

Il est à l'hôpital ; il venait de se marier quand, au premier jour, il a dû quitter sa garnison de Paris. Sa jeune femme est là. Le

blessé, très calme, nous conte sa campagne ; mais sa parole hésite, parfois. Il voit notre inquiétude et nous dit :

— « Mais non, je ne suis pas fatigué. Mais il y a des mots que je ne trouve plus. Remarquez que ça va très bien quand je vous parle de la guerre, de mes hommes, de la bataille. Mais ça ne va plus, quand je veux rentrer « dans le civil ». Tenez, si je veux nommer... »

Et il cherche...

— « Un ruban, un chapeau — en regardant la toilette de sa femme ; nous sommes tous comme ça. C'est des mots que nous n'avons plus employés, depuis six semaines... »

Souhaitons qu'ils se répètent bientôt les mots de l'intimité, du foyer, de la vie habituelle.

Mais que d'autres, de la politique, par exemple, demeurent oubliés, et ne revivent pas sur les lèvres des hommes, dont le sang se mêle, aujourd'hui, sur les champs de carnage, pour la défense d'un commun et grandiose idéal !

LE SOURIRE DE PARIS

24 septembre.

Pourquoi pas ?

Oui, Paris garde le sourire, à travers les heures les plus tragiques, peut-être, qui aient sonné dans l'histoire des civilisations.

Et pourquoi pas ?

C'est dans des trains fleuris que nos mobilisés sont partis à la bataille. Au ralentissement des convois surchargés, les hommes sautaient des wagons pour cueillir les coquelicots et les marguerites des talus qu'ils plantaient au canon du fusil !

Un soir, je reçois la visite d'un soldat d'infanterie coloniale.

C'était une ligne griffonnée sur une carte

du capitaine Détanger[1], (en littérature Emile

1. Quelques mois après, je recevais la lettre suivante, du soldat Sylvain Lang :

Paris, le 26 avril 1915.

Monsieur,

J'avais écrit ces jours derniers à M. le Directeur du *Journal*, lui demandant de bien vouloir me confier votre adresse. Je viens de recevoir une réponse très aimable du secrétaire général, qui m'informe que ma lettre vous est donnée en communication. Je vais donc vous exposer le plus rapidement possible la raison de ma lettre, et d'abord permettez-moi de commencer par ce qui vous est le plus cher, la mort du capitaine Détanger. Voici comment j'ai su qu'il était votre ami. Vous devez, Monsieur, vous souvenir d'un de vos articles, au début de la guerre, où parlant de la victoire finale, vous disiez avoir reçu la visite d'un soldat envoyé par le capitaine Détanger, le jour même du départ du régiment pour la frontière. Ce soldat, un de mes meilleurs amis, avait été désigné le jour même par le capitaine Détanger, comme cycliste de la 18e Cie, c'était un garçon boucher de la Villette, rouge, plein de santé, ainsi que vous le disiez vous-même. Le malheureux ne devait jamais revenir. Le 20 août au terrible combat de Morhange, il était tué d'une balle en pleine poitrine.

Le capitaine Détanger m'avait distingué parmi tous, le jour où nous nous étions présentés devant lui. Il avait vu nos livrets à tous. J'étais employé de chemin de fer, bachelier ès lettres, très bien noté, et ayant de belles promesses d'avancement. Ce ne fut pas pour nous un officier, ce fut un véritable père, ferme et énergique comme pas un, lorsqu'il le fallait, et doux et soucieux de notre bien être chaque fois qu'il le pouvait.

Nous avons quitté Paris le 8 août, à 11 heures du soir, et deux jours après, en retard de 24 heures, par suite d'un terrible accident à Troyes nous débarquions près de Nancy.

Vous savez ce que fut le 20 août le combat de Morhange.

Nolly, dont on connaît les beaux livres sur l'Indochine, le Maroc.) Au revoir ou adieu !...

— « Vous avez chaud ?... Voulez-vous boire ?...

— « Ah ! mais non... J'ai chaud... Je suis venu à bicyclette... Et puis n'est-ce pas, on est excité... Vous savez, avec un chef comme ça, on va vous en ramener une de victoire !... Je suis rouge, mais je ne bois pas, vous savez. Seulement je suis garçon boucher à

Chargés de protéger la retraite d'un corps qui devait nous être fatal, les régiments du 20e corps, parmi lesquels se trouvait le nôtre, furent décimés pour ne pas dire anéantis en quelques heures. Le capitaine Détanger reçut là sa première blessure. Une phalange d'un doigt de la main droite fut complètement sectionnée. Il ne quitta pas pour cela le commandement de sa compagnie. Les débris du régiment furent réunis à Saint-Nicolas-du-Port, d'où après quelques jours de repos relatif nous nous dirigeâmes vers Rosières-en-Salines, et de là vers le bois de Vitremont face à Lunéville ; c'est là que le capitaine Détanger devait trouver la mort. Depuis trois jours nous étions dans ce bois, creusant nos tranchées, et arrosés d'une manière effroyable par l'artillerie lourde allemande. Le capitaine toujours gai, toujours brave même, car sa bravoure devait lui coûter la vie, nous encourageait, nous rassurait même dans les moments les plus difficiles. Le 3 août, le tir ennemi fut encore plus efficace que les jours précédents. Repérés dans notre tranchée par un aéroplane allemand portant le drapeau français, nous ne tardâmes pas à recevoir les fameuses marmites. Il était environ 4 heures du soir. Le capitaine Détanger, qui

La Villette, ça donne des couleurs... Tenez, ce que je voudrais, c'est une rose d'ici. Il me semble que ça nous portera bonheur jusqu'à Berlin. »

Quand le troupier et l'officier se parent de fleurs, nous ne garderions pas le sourire aux lèvres? C'est donc que nous n'aurions pas tout l'espoir au cœur ! Allons donc ! à travers toutes les douleurs et les larmes, Paris voudra sourire encore !

s'était fait faire une tranchée spéciale, un peu en arrière de la nôtre, venait d'en sortir pour essayer de barrer la route à un sodat d'un régiment de ligne placé à notre droite. Pris de panique ce soldat avait quitté son poste, et fuyait au hasard dans le bois. A ce moment, et coup sur coup, tombant à quelques mètres de la tranchée cinq dernières marmites arrivèrent. Le capitaine Détanger, debout fut atteint à la nuque, et cependant presque personne dans la compagnie ne sut qu'il avait été blessé, car il ne jeta pas un cri. Presque souriant, puis sachant bien cependant qu'il était frappé à mort ; il se fit conduire un peu en arrière de la ligne de feu après avoir régulièrement passé le commandement de sa compagnie.

Vous savez la fin, Monsieur, conduit à Blainville il survécut quelques jours, et mourut après avoir eu la joie de voir épingler sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Avec lui nous perdions tout; car avec lui nous serions allés au bout du monde à travers mille dangers. Il avait su nous inspirer une confiance aveugle. Lui disparu, qu'allions-nous devenir? C'était ce que chacun de nous se demandait. Quatre jours après j'étais atteint à mon tour, et évacué à l'arrière.

Paris l'a bien compris, et c'est au plus dur moment que Paris s'est repris à travers tant de fantastiques nouvelles.

Par exemple : Paris apprenait que toutes ses richesses d'art déménagaient pour des destinations secrètes. Sans doute, d'utiles mesures ont été ordonnées, des tapisseries incomparables, des tableaux rares, des objets précieux garés dans des abris moins précaires. Surtout, le personnel des palais et des musées ayant, en grande partie, dû rejoindre les armées, il a fallu fermer et ranger les salles. On ne redoutait pas tant les Prussiens que les mites : voilà le terrible ennemi contre lequel il faut lutter obscurément. On aurait pu tout laisser en place, ne manquera-t-on pas de dire, selon la tournure des événements. Tout de même, le branle-bas n'aura pas été en vain. Tant de cadres n'avaient pas été décrochés, tant de tapis n'avaient pas été battus, tant de meubles n'avaient pas été déplacés, depuis des dix, quinze, cinquante ans, depuis l'autre guerre ! On pourra nettoyer, enfin, à fond.

Palais et musées étant clos, où sont mes-

sieurs les conservateurs? ai-je entendu interroger, malignement, sous la vague rumeur que, de-ci de-là, quelqu'un avait fait Charlemagne. Mais j'ai aperçu, sauf un, ayant excipé d'*angor pectoris,* tous nos collègues, à leurs postes. Et quelques-uns y ont du mérite, comme M. Lapauze, au Petit-Palais, où il est rentré quittant le lit sur lequel il venait de subir, à la campagne, plusieurs opérations délicates et douloureuses, et qui occupe ses loisirs à servir, avec sa femme, des milliers de soupes populaires aux Champs-Elysées.

Et comment ne pas sourire, en pénétrant à Cluny ! On se souvient que M. Dujardin-Beaumetz avait exilé M. Homolle — du Louvre, comme M. Haraucourt — de Cluny, sous prétexte que, de leurs logements, pouvait surgir l'incendie ! Qu'allait devenir Cluny, privé de ses gardiens, avec un conservateur habitant au loin?

Le poète de l'*Ame Nue* n'a pas hésité. Il a fait transporter des lits pliants, et campe au milieu de ses collections.

Le sourire, ce doit être l'arme du Parisien que l'âge ou les circonstances immobilisent. C'est le meilleur vaccin contre tant de défaillances qui nous guettent. Il faut refouler les pensées sombres, par une discipline nécessaire qui écarte la contagion.

— « Je ne change pas mes habitudes », m'écrit un ami. « Je reprends mes déjeuners du mercredi. »

Et nous nous retrouvons une douzaine, à la table familiale où un Parisien de Paris reçoit des notabilités de toutes professions, que relie entre eux la formidable passion de la pêche ! Presque tous des célibataires, dont les « samedi au lundi » et les vacances se passent à capturer le poisson le plus difficile.

Aujourd'hui, quelques convives sont en uniformes. D'autres, en civil, qui m'en voudraient de redire leurs noms célèbres, fournissent leur appoint savant à la Défense nationale. Aussi le déjeuner ne se prolonge pas. Chacun parle des parents, des amis au feu. Tout de même, on aborde le sujet ancien.

Enfin on étudie la carte, les mouvements des troupes. Le savoir géographique de mes voisins est infaillible. Des endroits où l'on se bat, ils connaissent toutes les sources, les mares, les étangs, les ruisseaux, les moindres cours d'eau, qu'ils ont appris en y jetant leur ligne passionnée, aux beaux jours de la paix. Et cela a déjà servi à un camarade officier, mobilisé cette fois pour la chasse à la grosse bête, où l'épée a remplacé la gaule de jonc...

Un des convives doit s'esquiver pour courir à son hôpital. Le maître de maison l'accompagne dans le vestibule. La porte refermée, j'interroge, si c'est bien X...

— « Lui même. »

Mais comme si cela ne comptait pas, toute sa renommée, notre hôte s'écrie :

— « Mon cher, si tu le voyais, ce type-là, il n'y en a pas deux comme lui pour noyer le brochet ! C'est renversant ! »

Cet enthousiasme sportif, à la seconde où nous nous précipitons vers le *Communiqué* de 15 heures, nous apporte quelque hila-

rité. Cependant, d'avoir ri, bien franchement, n'empêchait pas d'être le cœur battant devant le journal, toute notre pensée tendue vers les héros de France, d'Angleterre, de Belgique, grâce à qui Paris pourra bientôt *tremper du fil* dans la Marne et dans l'Oise !

LES FRANÇAIS D'EXTRÊME-ASIE

Octobre 1914.

Imaginez-les, à quatre mille lieues de nous, avec les nouvelles déformées des agences ennemies ! — alors que tous ont le gros de leur famille en France, des gamins au collège, les vieux parents au village. Quelle exaltation ou quel affaissement ? va-t-on penser, — sous le terrible soleil. Oui, quelques jours, — et puis l'on s'est ressaisi. Nos Indochinois avaient leur guerre aussi, dont nous ne savions guère plus, d'abord, qu'ils ne connaissaient les détails de la nôtre. Cela apparaît du coup, à la lecture des journaux de Saïgon et du Tonkin, qui débarquent par paquets. Ils sont pleins des exploits de l'*Emden* ou des opérations contre *Tsing-Tao*, qu'ils ont suivis, d'heure en heure.

D'ailleurs, nos confrères exotiques n'étaient pas embarrassés pour consacrer des colonnes aux événements de l'océan Indien et des mers de Chine : les feuilles bi ou tri-hebdomadaires sont devenues quotidiennes ; les « quotidiens » sont passés de quatre à six pages — et le *Courrier Saïgonnais* et le *Courrier d'Haïphong* publient des éditions du matin et du soir. Les organes coloniaux multipliaient leurs formats, pendant que nous réduisions si étroitement les nôtres... Et que de pages réconfortantes ! Nos publicistes cochinchinois ne sont plus « coloniaux » pour deux « *cents.* » Fini des querelles locales et des polémiques vaseuses. Il apparaît, aussi, qu'une main ferme a refréné les écarts de plume, doublement dangereux sous le regard de nos sujets ou protégés d'Extrême-Orient. On a procédé à l'arrestation des deux directeurs de l'*Opinion* qui avaient cru pouvoir exprimer, avec leur violence habituelle, des critiques déférées comme dangereuses au Tribunal ; condamnation sévère. Que nous préférons les nobles appels à l'union de M. Ferrière et ses informations émou-

vantes prises à bord du *D'Iberville,* qui ramenait à Saïgon vingt-huit des survivants du *Mousquet*! A nos glorieuses histoires des tranchées, il faudra joindre celles de nos marins des tropiques, des Annamites tombés à côté de nos Bretons, sous des noms comme *Moustic,* qu'ils ne tenaient probablement pas de leurs ancêtres et qui sentent plutôt le baptême des *camarasses* français !

L'Indochine peut revendiquer sa part de noms fameux parmi les grands chefs d'aujourd'hui dont la jeune réputation naquit dans les brousses du Mékong et du fleuve Rouge ! Que de deuils, que de douleurs aussi ; un Nolly, à qui tous les lauriers étaient promis, tué aux premières semaines ; un Droin, gravement blessé ; je ne parle que de ceux qui me furent proches. Avec un orgueil tout légitime, la rubrique indochinoise enregistre tant d'héroïsme, — comme elle constate le loyalisme de la population jaune. Celle-ci n'a pas donné que des chauffeurs et des tirailleurs. Voici, à l'ordre du jour, le 363e régiment de ligne, commandé par le lieu-

tenant-colonel Doo-Huu Chan, le frère aîné du lieutenant aviateur Do-Huu-Vi, fils de l'ancien Tong-Doc de Cholon !

Mais une des profondes vibrations des Français d'Asie a été pour la capitulation de Tsing-Tao. En dehors des spécialistes de l'expansion coloniale, *Tsing-Tao,* cela ne signifiait pas grand'chose. Or, au regard des Allemands, c'était la toute-puissance du germanisme en Extrême-Orient : « Si nous abandonnions Tsing-Tao, écrivait le général de Bernhardi, ou si nous le perdions par la force des armes, notre prestige en Extrême-Orient recevrait un coup mortel et notre commerce serait livré sans recours possible à la destruction. Une telle perte ne détruirait pas seulement le germanisme en Extrême-Orient, mais encore atteindrait notre prestige dans le monde entier. » En une dizaine d'années, les Allemands, à coups de millions, s'étaient installés dans des conditions de solidité et de confort, menaçant de défier un jour toute concurrence de Shanghaï, au point de vue commercial ; de Port-Arthur, au point de

vue militaire. Dès 1905, le *Courrier Saïgonnais* prévoyait : « N'omettons pas de dire que, de minute en minute, on entend, à Tsing-Tao, la détonation de formidables pièces de canon dont les projectiles portent à 8 kilomètres en mer. Avant peu, Tsing Tao sera la plus forte place de guerre de tout l'extrême-Orient. »

On comprendra que nos compatriotes d'outre-mer aient tressailli d'une joie ardente pour la victoire japonaise qui a porté à l'Allemagne coloniale un coup irréparable. La constatation du désastre n'a pu manquer d'influencer les peuples jaunes, soumis aux puissances alliées, comme elle a touché les neutres que pouvaient étonner les escapades impunies du fantastique *Emden*. Le roi de Siam a notifié à son armée une rigoureuse et loyale neutralité, dans les termes les plus élevés et les plus favorables à la France. Cependant, que de tenaces efforts la diplomatie et le commerce teutons n'ont-ils pas fournis pour détacher les Siamois de l'Angleterre et entretenir la friction sur nos frontières communes du Cambodge et du Laos.

Ainsi le roi s'est adressé aux *Tigres-Eclaireurs,* un corps composé de fonctionnaires civils et militaires, en un discours admirable, dont je ne puis extraire que quelques lignes qui nous intéressent plus directement : « Pour ce qui regarde notre qualité de Siamois, la guerre, qui affecte tant de nations d'Europe, ne nous intéresse en rien directement, car nous n'y perdons et n'y gagnons d'aucune manière directe... Il est préférable de ne pas trop parler. Moins vous parlerez, moins vous aurez à rétracter... Mais quand nous entendons parler d'autrui aux prises avec son prochain, s'entre-tuant, se blessant, et quand on nous montre la perte des vies humaines, un devoir nous incombe, à nous tous Bouddhistes, celui d'être remplis de compassion... envers les veuves, les orphelins, les vieilles gens qui doivent perdre fils et petits-fils... De plus, ceux de nous dont le devoir est de défendre notre patrie, les soldats au premier rang et les Tigres au deuxième, savons-nous quand notre jour arrivera ? La pensée de nos souffrances à venir doit nous aider à compatir...

Que vous soyez soldats ou non, vous devez tous tirer une morale de cette guerre et profiter de ses leçons. »

Et le sage monarque exhorte son auditoire à remarquer comme l'union s'est établie dans chaque pays, entre Anglais et Irlandais, — puis chez nous :

« Que se passait-il, en France, avant la guerre? Les présidents du conseil des ministres étaient changés tous les trois ou sept jours. Et il y avait constamment des récriminations réciproques. Dès la déclaration de guerre, toutes les querelles furent instantanément enfouies et tous les Français se retrouvèrent unis pour faire face aux Allemands... En ce qui nous touche, Siamois, examinons le tréfonds de nos cœurs. Si une crise imminente menaçait notre patrie, serions-nous en état de nous comporter comme ceux dont je viens de parler?... Soldats et Tigres, pesez et rappelez-vous bien ces paroles... »

Il ne paraît pas, à ce langage, que Berlin en ait fait accroire à Bangkok. Peut-être notre attitude en Indochine n'est-elle pas étran-

gère au résultat? Le Siam est renseigné sur la manière des Français et des Anglais d'Extrême-Asie. Il ne semble pas pressé de goûter la façon teutonne. Les Bouddhistes du Mé-Nam ne veulent rien savoir du vieux bon dieu allemand.

LA VIE CONTINUE

8 octobre 1914.

Paris vidé par les vacances, — et par la semaine de septembre où nous entendions la canonnade de Senlis ou de Meaux. — Paris se repeuple.

Quelle différence depuis un mois. Je faisais à pied le trajet de la Porte-Maillot, — où me conduisait le tramway de Saint-Germain — par l'Etoile, les Champs-Elysées, la rue Royale, la Madeleine, les boulevards, jusqu'à la rue Montmartre, la Porte Saint-Martin...

Ah, l'on pouvait tourner autour de l'Arc-de-Triomphe, admirer les perspectives nues jusqu'à la Concorde, et toute la longueur de la rue de Rivoli, ou la Colonne au bout de la

rue de la Paix... Seules quelques autos militaires dévoraient l'espace. Plus de voitures, plus de piétons : le désert. Il fallait monter aux faubourgs, à Montrouge, à Belleville, à Montmartre, pour retrouver la vie...

Aujourd'hui, il y a eu de fortes rentrées, — pour les établissements d'instruction, de la primaire aux lycées, au Conservatoire, au Palais de Justice... Cela fait une foule, où naturellement, dominent les enfants, les femmes, les hommes non mobilisables ; une foule très tranquille qui, n'ayant pas subi la cruelle alarme de l'autre mois, et retrouvant Paris intact, dégagé de la sauvage étreinte, ne comprend guère l'émoi de ceux qui ont senti les minutes tragiques !

Depuis des semaines, les Parisiens du Camp retranché s'étaient habitués au silence et à la solitude comme à des rites sacrés. Naguères, vers trois heures, c'étaient, çà et là, quelques groupes d'hommes attendant le *Communiqué* d'après-midi. Maintenant les promeneurs défilent en flot profane, ininterrompu ! Les gens ont fait des achats. Les

collégiens, les gamines ont quelques paquets sous le bras. Sans doute, sont-ils ravis, les internes, de ce que leur rentrée est retardée d'une semaine, — leurs *bahuts* ayant reçu des blessés, qu'il faut évacuer...

Les enfants ! Ce sont eux qui ont ramené la vie. Leur babil, leur grâce, leur insouciance détournent une minute nos pensées de l'obsession effroyable. Ils sont l'espoir, ils sont l'avenir, ils sont ce qui ne meurt pas, ce qui ne saurait périr...

Heureux petits, auxquels a été épargnée l'angoisse, qui étreignait les gamins de 1870 ! En ce moment, leurs yeux s'émerveillent d'apercevoir ces magnifiques Anglais en kaki, ces Écossais aux genoux nus, mêlés fraternellement à nos soldats. Il y a quarante-quatre ans, nous savions que nous étions seuls, sans alliés... Et nous commencions à manger le pain du siège. Or, les ménagères d'à-présent trouvent légumes et fruits à un bon marché inconnu depuis des années. L'hiver peut être dur : il y aura eu des mois d'abondance. Aussi, malgré tous retards et délais, pas une

famille de combattant n'est sans allocation : tout de même, la question sociale a fait quelque progrès, depuis l'autre guerre.

Voilà bien des raisons qui expliquent l'aspect de sécurité de la foule rentrée à Paris, normalement, comme à chaque octobre; ce sont, surtout, les familles de fonctionnaires, dont les appointements sont assurés, et qui n'auront pas à subir de chômage...

Ce retour ne rend pas évidemment, à la capitale, son allure de fête perpétuelle, avec les milliers d'étrangers rués au plaisir et à la dépense. Paris, couché à neuf heures du soir, ce n'est plus Paris..; c'est tout de même autre chose que Bordeaux.

La lune est à peu près la seule compagnie d'éclairage qui n'ait pas obéi à l'état de siège... Et Paris découvre la lune, qui fut la seule lumière nocturne de cet été. Et nos plus rares monuments s'en accommodent merveilleusement : les architectes du roman et du gothique n'avaient pas prévu les réflecteurs électriques, ni les enseignes d'américaine publicité. On aura pu voir Notre-Dame.., comme la con-

nurent ses contemporains ; du moins, sans le fracas des autos et sous le seul rayon de la pâle Séléné.

Enfin, M. le Président de la République, M. le Président du Conseil, M. le ministre de la Guerre, revenant de visiter les armées ont traversé Paris, — où ils ont couché cette nuit, et pris leur *Taube* tout à l'heure, à 8 heures du matin...

Eh ! oui, nous plaisantons, à Paris, — à travers cette guerre de tranchées ou de nuages, de *Tauben* ou de *taupes* ! Que pouvons nous faire, ceux qui ne font rien de rien, que d'opposer aux hordes monstrueuses notre résistance morale, notre confiance infinie, et le défi de notre rire à leur prétention de mettre l'*Allemagne au-dessus de tout !*

Ils pourraient avoir leurs bottes sur la nuque de la France — *qu'ils ne nous auront pas.*

Leurs taubes ! ça fait le vingtième, — toujours la même chose ! quelques bombes, qui blessent un passant, une fillette... ça n'effraie personne. J'imagine que, lorsque Garros ou

Marc Pourpe survoleront Berlin, ce sera plus varié, plus spirituel, et qu'ils trouveront autre chose que de pétarader lourdement dans les airs...

On rira, on rigolera même par-dessus toutes les misères, toutes les blessures, tous les deuils, — par-dessus la brute germanique, par-dessus la barbarie vaincue pour longtemps, — et à jamais.

Oui, l'Europe se bat pour que les enfants de la civilisation n'aient plus le front barré, la lèvre morose, le rire contraint de leurs pères, depuis près d'un demi-siècle...

KULTUR ET CULTURE

16 octobre 1914.

Les intellectuels allemands, l'élite de la science, de la littérature, des arts, se sont mobilisés, à la suite de l'Empereur et du peuple.

On ne pouvait demander à tant de noms fameux de renier leur patrie, si criminelle fût-elle envers la civilisation, à l'heure où, dans les combats monstrueux de l'Oise ou de la Vistule, coule le sang germain et se dresse le spectre de la défaite. On ne pouvait demander, même aux esprits les plus libérés, qui se croient au sommet du progrès philosophique, de se détourner de la barbarie déchaînée par Guillaume sur l'univers.

Les hommes sont liés au destin de la terre natale et des plus sauvages traditions.

Les socialistes allemands, déjà, nous avaient montré ce que valait leur pacifisme social.

Les intellectuels allemands ne pouvaient donc renoncer à se solidariser avec les armes de leur pays. Ils pouvaient, l'horrible machine déclanchée, pousser à la roue.

Seulement il y avait la manière.

Ils ne l'ont pas.

Leur appel pouvait être enflammé, leur proclamation brûlante : elle ne devait pas respirer la haine, suinter la louche rancune, l'immonde jalousie rétrospective.

A la plupart des signataires de ce document fétide, nous avions fait fête officiellement ; nous les avions reçus, gâtés dans les groupes, les familles, où ils se présentaient, modestes et débonnaires. Et, là-dessous, se cachaient des orgueils insensés, sournois et brutaux. Alors, leur *factum* d'aujourd'hui apparaît comme l'aveu de la plus hideuse traîtrise. Ils déchirent le voile.

Gavés, saturés de notre admiration de leur génie ou de leur talent, les misérables

n'étaient pas satisfaits encore. Ils comprenaient que l'âme française était assez riche pour ne pas se dépouiller de sa supériorité, en constatant, en prônant la grandeur du voisin [1]. Et cela leur empoisonnait l'existence. Nous avions beau nous éprendre de leurs productions de philosophie, de théâtre, de musique, ils sentaient bien que les succès de la mode germanique ne pouvaient entamer le génie latin. Pour en triompher, il n'était qu'un moyen : l'anéantir.

Au total, c'est ce droit à anéantir la suprématie morale de la France, plus encore que sa fortune matérielle, que proclament les intellectuels allemands : débarrassons-nous

1. A propos de l'Exposition de 1867, Michelet a écrit : « Quel accueil, nous fîmes, alors, à nos hôtes ! Quelle confiance ! Quelle aveugle hospitalité ! Comment ces avances étranges, excessives, étaient-elles reçues ? D'un air douteux, équivoque, parfois ironique... Que voyaient-ils ? Les boulevards, les spectacles. Ils ne soupçonnaient en rien le profond, le fécond Paris : ce foyer, cette force ardente de tant d'arts dont l'Europe accepte les produits sans les comprendre... Il est odieux, mais certain, que ces promeneurs curieux que nous conduisions partout, regardaient et dessinaient nos murs, nos forts, les côtés faibles des défenses de Paris » *(La France devant l'Europe, 1871).*

de ce qui nous gêne — telle est la délicate formule de la kultur allemande, dans le domaine de l'idée, — comme dans celui des faits.

La bassesse du dernier des Teutons s'allie, dans ce *factum*, aux pratiques mensongères d'en haut. Tous ces maîtres mentent comme un seul Kaiser, avec une effronterie de valets :

« *Il n'est pas vrai* que l'Allemagne ait provoqué la guerre.

« *Il n'est pas vrai* que l'Allemagne ait violé la neutralité belge, détruit Louvain, etc.

« *Il n'est pas vrai* que l'Allemagne fasse la guerre en barbare.

« *Il n'est pas vrai,* enfin, que la *kultur* allemande se distingue du militarisme allemand, l'un et l'autre ne faisant qu'un. »

Nous n'en doutons plus.

La conclusion, c'est que l'Allemagne de Gœthe, de Beethoven, de Kant et, sans distinction de classe, « *ira jusqu'au bout...* »

Oui, mais au bout... du fossé la culbute.

A quoi bon donner la liste des noms illustres des signataires de « ce chiffon de papier » :

ils y sont tous : philosophes, médecins, écrivains, peintres, professeurs, musiciens, comédiens, directeurs de théâtre — dont tant et tant ont été abreuvés des acclamations de Paris, depuis leurs chefs d'orchestre montés à nos pupitres nationaux jusqu'à leurs exposants de nos Salons annuels. Et les voici levés en masse, pour déclarer, eux, la guerre à la pensée française où ils trouvaient une compréhension dont ils ne bénéficiaient pas toujours de l'autre côté du Rhin.

A l'heure présente, non, nous ne pouvions songer à la sympathie, ni à la neutralité de ces mainteneurs de leur tradition nationale. Mais, il était, du moins, à croire que notre fréquentation aurait adouci leurs instincts tudesques. Nous en avons connu d'aimables, d'empressés, qui semblaient si heureux de nos attentions, de notre humeur, de notre gentillesse désintéressée. Nous les voyons, soudain, tombés, retombés à la goujaterie la plus abominable. Qu'ils nous fassent la guerre, soit ; qu'ils bombardent et incendient, selon leur nature, à leur aise ; mais, du

moins, qu'ils ne crachent pas dans les verres où nous avons porté leur santé ; qu'ils s'évitent de paraître des imbéciles, en niant l'évidence : « *Il n'est pas vrai* » que l'Allemagne ait provoqué la guerre, envahi la Belgique, brûlé Louvain ! Tristes sots ! Ils pouvaient faire « leur devoir d'Allemands » jusqu'au bout, jusqu'à l'extermination rêvée, sans s'avérer les plus sinistres muffles du globe, par les insultes, les injures, la grossièreté, le mensonge, et la menace...

J'ai, devant les yeux, conservé comme un très lointain et cher souvenir, la photographie dédicacée, à Berlin en 1893, du portrait de Gerhardt Hauptmann, par Max Liebermann, deux signataires du méchant et baveux prospectus. Antoine avait joué, dans une mise en scène et avec une interprétation prodigieuse, les « *Tisserands* » INTERDITS à Berlin. Et nous partîmes, pour y assister à la répétition générale d'*Hannele Mattern,* une sorte de « mystère », représenté depuis, aux semaines saintes, sur les scènes qu'a occupées l'ancien directeur du Théâtre Libre et de l'Odéon.

Ce fut un voyage inoubliable. Hauptmann et ses amis faisaient le meilleur, le plus chaleureux accueil à Antoine, au traducteur Jean Thorel, à nous tous. L'unique préoccupation était le théâtre, et des machinistes aux directeurs, ce n'étaient que fastueux banquets offerts à Antoine, — qui les rendit, d'ailleurs, il y a deux ans encore, à Max Reinhardt, l'un des novateurs de la mise en scène allemande, fêté au Vaudeville, — signataire naturellement de l'affiche des « Intellectuels », sur le théâtre de la guerre.

Plus tard, *l'Œuvre* représentait la *Cloche engloutie*. Ce fut, ainsi, tout un mouvement, en faveur du dramaturge silésien, qui doit à Paris le plus clair rayon de sa gloire.

Au moment de signer, il n'a donc pas hésité, pour souhaiter un texte qui conciliât le plus atroce devoir — avec l'adoucissement du souvenir ?

Non, la *kultur* alleboche doit exterminer la culture française ! Et ça se réclame de Gœthe et de Kant. Ah, ils l'ont, l'*impératif catégorique*, — les cochons !

Anatole France, dans une lettre mal comprise, et hâtivement condamnée, écrivait, — distinguant entre le militarisme et le peuple, à tort, — que, la guerre terminée, la France pourrait rappeler la nation allemande « dans son amitié ». Anatole France sait bien que nous ne pourrions haïr éternellement le vaincu. De là, le geste et la phrase précipités. Ils ont choqué, justement, dans leur publicité, à la minute, où, du côté de l'ennemi, il n'est question que d'extermination.

Tout de même, au plein de l'épreuve, quelle noblesse, dans l'écrivain français, en regard des intellectuels prussiens. Et ne devons-nous pas préférer notre douce *culture* à leur bestiale *kultur* ?

Et puis Anatole France a demandé à servir, — dans l'emploi où l'on pourrait l'utiliser. Gerhardt Hauptmann se contente d'approuver, de loin, les horreurs du vandalisme impérial et populaire...

Il y a kultur et culture...

LE RÊVE DES PETITS

18 octobre.

C'est d'être des grands... Tous les petits ont passé par là, ceux de la « primaire » et ceux du lycée.

Çà et là, j'ai voulu voir la reprise des études : elle a commencé par les quartiers excentriques, par le peuple dont les mioches ne connaissent guère d'autres villégiatures que celles du voisinage : Buttes-Chaumont, bois de Vincennes, parc de Montsouris, les fortifs ; elles valent bien des plages et des Alpes : ils ont regagné la laïque, comme de si rien n'était. Ça été la rentrée en masse, alors que les écoles manquent d'instituteurs, — en foule mobilisés...

Ailleurs, dans les arrondissements fortu-

nés qui se vident à chaque canicule, les fenêtres n'ont pas toutes rouvert les yeux. Les vacances se sont un peu prolongées ; l'automne était si beau ! Pour l'enseignement secondaire, il ne s'est guère présenté qu'un tiers des élèves dans les établissements d'externes ; ceux qui reçoivent des internes ayant reculé la date habituelle, — les dortoirs servirent d'ambulances. Les lits de fer des enfants ont été la couche douloureuse des héros.

On rentre quand même. Et c'est la ribambelle espiègle et bruyante des enfants hâlés par la mer ou la montagne. Voici rompu le grave, l'altier silence de septembre par ces voix innocentes d'octobre. Paris en est tout changé ; malgré les deuils accumulés, le visage froncé de la capitale s'est détendu pour sourire au retour annuel de ses potaches ; depuis juillet, ils étaient disparus. Où détourner notre pensée de l'épouvante des hécatombes quotidiennes ? Voici le réconfort, l'espoir sublime, la leçon miraculeuse des générations qui montent, et qui devront à leurs pères un avenir étincelant de paix,

de travail et de grandeur. Car la pire détresse de l'heure est tempérée du souffle prometteur de l'immanquable victoire finale. Ce n'est pas la torpeur glacée d'il y a quarante-quatre ans, où s'annonçaient les horreurs du siège. Le canon couvrait la voix des professeurs : pour jouer aux billes, nous avions des biscaïens : nous défoncions nos poches et nous crevions nos gibecières des éclats d'obus ramassés sur le trajet de « *la boîte* »...

Aujourd'hui, la tâche des maîtres est simplifiée ; ils n'ont qu'à fortifier la confiance de leur auditoire dans le succès indubitable. Il faut que les enfants le sachent, pour le rapporter inlassablement dans les familles où la parole du professeur retentit avec autorité ; la leçon répétée des petits aux grands peut être d'un rebondissement efficace.

Aussi, l'enseignement des faits, dans le décor et l'atmosphère proches de la bataille, portera, pour nos gamins, mieux que les meilleurs discours. On a eu raison de prescrire la rentrée des classes à la date habituelle. Il est précieux qu'ils vivent leur épo-

que, qu'ils s'y trempent, qu'ils y puisent des souvenirs impérissables. Il ne faut pas faire de nos fils des étrangers à leur temps, en les maintenant dans des villégiatures écartées. Ce n'est pas dans les livres de demain qu'ils sentiront le frisson de l'histoire et de l'épopée dont notre terre est aujourd'hui secouée, comme ne le fut sans doute jamais aucun autre sol de l'univers...

J'ai voulu voir la rentrée, où je pouvais le mieux en juger, à *Bonaparte-Fontanes-Condorcet.* J'y suis allé par mon itinéraire de jadis, par la rue de Madrid. Et je découvre le Conservatoire, — où je n'avais jamais pénétré depuis ce transbordement des Muses dans l'ancienne résidence des Jésuites. M. Bourgeat est à son poste, — même de nuit, avec un lit improvisé, dans le cabinet directorial. Nombre d'élèves femmes sont en province, — et les jeunes gens tous mobilisés ; les apprentis tragédiens, comédiens et chanteurs débutent, cette année, sur le théâtre de la guerre. Devant une glace du vestibule, cependant, s'animent quelques jeunes filles ;

la poudre parle, la poudre de riz, dont elles se saupoudrent le museau. Dans une classe lyrique, une future *Manon* tricote des chaussettes pour nos soldats.

A Condorcet, j'éprouve toujours l'émotion d'un pèlerinage. Un roulement de tambour, et les escaliers retentissent d'une dégringolade effrénée. Pas de livrée humiliante pour ces externes, si fiers de ce privilège d'arborer chacun sa tenue, du dernier cri. L'élégance, c'était la firme du grand lycée de la rive droite. Ça n'a pas changé.

— Dix-sept élèves, au lieu de cinquante, me dit un professeur, c'est la proportion dans toutes les classes.

Tout de même, cela fait un flot de jeunesse qui déferle, dont je fus une goutte, il y a trente ans, hier : nos fils même ne sont plus du dernier bateau, partis tout à l'heure, d'ici, pour le régiment !

Mais un groupe s'est formé autour d'un grand jeune homme au képi rouge, au manteau bleu, vraiment bien pimpant dans ce costume flambant neuf. Un bras seul est

passé dans une manche, l'autre manche jetée sur l'épaule gauche. Ainsi, jadis, nous cachions notre serviette sous le pardessus nonchalant, pour ne pas avoir l'air de collégiens !

Hélas ! ce n'est pas *du chiqué*...

— « Un de nos élèves, qui nous dit bonjour, en passant : X... ; fils du grand chirurgien. Il a été blessé, immobilisé trois semaines, et repart pour le front... »

Seulement, ce lycéen d'hier est de Condorcet. Alors il a profité du congé pour prendre un uniforme frais, où il est bien capable d'avoir insinué quelque fantaisie.

Et voilà un « *complet* » qui rallie tous les suffrages.

— Épatant ! fait un camarade... Où donc, que j'y coure ?

Le glorieux et brillant volontaire a fait bien des jaloux avec son bras en écharpe, sous le manteau bleu qui se porte tant cette année.

A *Condorcet*, on s'habillait bien ; *au front* on s'habille mieux...

LES DÉCORÉS SANS LE SAVOIR

19 octobre.

J'ai reçu une lettre, et une bonne lettre et *par la poste !*

Que de jaloux je dois faire !

Et je ne suis pas content.

Lisez, et vous comprendrez pourquoi :

« Orange, 10 octobre.
(Hôpital).

« Bien cher ami,

« Merci de votre télégramme qui m'a annoncé, ou plutôt fait deviner, que j'avais le ruban rouge.

« J'ai eu, en Lorraine, au nord de Château-Salins, l'épaule gauche traversée par un

éclat d'obus. Malheureusement, les nerfs moteurs du bras ont été atteints. Le bras est paralysé ; je souffre sans répit. Je puis à peine écrire. Je dors sous l'influence de la morphine.

« Le plus triste, c'est que je vais peut-être passer à l'hôpital les mois de la campagne contre les Barbares.

« Je ne sais où est Nolly, ni ce qu'il a.

« A. Droin. »

Je n'insisterai pas sur le talent ni la bravoure de l'auteur du *Sang sur la mosquée,* que son préfacier, le général Lyautey, nous a montré disant ses vers « sous le canon, sous les balles », dans Fez investi, pas plus que sur l'extrême modestie de notre ami.

Reprenons seulement la première phrase du billet. Il a fallu un télégramme privé, quinze jours ou trois semaines après la promotion, pour qu'un blessé au champ d'honneur fût avisé que son héroïsme n'était pas demeuré sans récompense.

J'imagine que, malgré toutes les difficul-

tés, l'information pourrait être directe et plus rapide.

La croix conquise au feu, c'est la lueur de l'immortalité. Ce peut être le réconfort suprême au chevet d'un malade. C'est bien d'inscrire la mention de gloire à l'*Officiel*. Mais l'*Officiel* arrive peu aux blessés, évacués de ville en ville, — et il y a les morts, qui ne lisent pas du tout l'*Officiel!*

CHACUN SON MÉTIER

20 octobre.

C'est l'anniversaire du combat de la Malmaison, en 1870 ; la riante contrée avait déjà connu l'invasion de 1815. Comme les divinités aiment les nombres impairs, le vieux dieu du Kaiser revenait sur Bougival et Rueil pour la troisième fois, mais ç'a été zéro...

Quelle mélancolie d'automne, d'une densité étrange, sur ces rives de friture, de canotage et de polkas, — si gaies et si légères, malgré l'histoire ! Sans doute, c'est le clair royaume des blanchisseuses. Mais il y a eu Richelieu et Napoléon, et le passage des armées aux années terribles ; les murs, les arbres, les statues sont incrustés de mitraille...

Quelle solitude, quel silence, — après

l'exode de septembre. Plus d'autos, de voitures, plus rien que le fidèle tramway de Saint-Germain. Des plaques de marbre rappellent que des hommes illustres aimaient ces jolis paysages. « Ici mourut *Tourguénief* »; là, *Bizet* : « ce parc abrita la *Du Barry* »; « *Ludovic Halévy* posséda ce pavillon ». Traversons le pont et voici l'île célèbre où les valses de Métra, jadis, faisaient les joyeux dimanches de la Grenouillère !

Mais, défense d'entrer : *parc militaire*... Tout de même, je pénètre. Quel spectacle imprévu, d'un innombrable bétail dans ce délicat décor des frondaisons de la Seine. L'immense troupeau mêle tous les pelages. Jamais concours agricoles et champs de foire ne réunirent autant de races et de variétés. En voici de Gascogne, aux robes blanches et voilà les petites bretonnes, tachetées de noir : d'Auvergne sont descendus les rouges Aubrac et les jaunes Salers; des milliers de cornes s'arquent dans le crépuscule doré ; est-ce la Suisse ou quelques Pyrénées dont les vacheries transhument ? Non, pas de ranz des

vaches à travers l'Alpe, pas de sonnailles qui tintent : *parc militaire*. Les bouviers sont des territoriaux qui se démènent avec zèle parmi les ruminants mobilisés ; aujourd'hui, le principal habitant de ces régions désertes, de Croissy et de Chatou, c'est le bœuf.

Je fais la causette avec l'un de ces nourrisseurs improvisés, un bel homme de quarante-cinq ans, teint coloré, vastes moustaches.

— « Moi je suis garçon de banque... Mais ce sera triste de reprendre le bicorne... Ici le travail est dur. Pensez : quatre hommes pour 500 animaux... Tout de même, je ne me suis jamais si bien porté... N'est-ce pas ! on a remplacé l'apéritif par une tasse de lait. C'est ça qui vous retape. Si je suis heureux ! Pensez, *moi qui avais toujours rêvé d'une petite ferme...* »

Évidemment, l'homme ne songeait qu'à soigner le précieux bétail. Avec zèle, ses bras plongeaient dans les mangeoires en plein air et mêlaient la paille hachée et la drêche.

Enfin, prenant une pause :

— « Excusez, Monsieur... Je n'ai pas lu de journaux depuis trois jours... Nous n'avons pas de temps à perdre... Qu'est-ce qui se passe à la guerre ? Vous comprenez, moi, je ne m'occupe que de mon affaire... »

Il n'y aura pas que la censure pour approuver un tel langage, — dont nous devons tous goûter le sublime obscur...

Oui, chacun son jardin, que les vaches soient bien gardées, et c'est un moyen comme un autre de nous hausser vers les héros qui combattent, — que de leur préparer de bonnes munitions de bouche...

LES EMBUSQUÉS

L'autre matin, aux Champs-Élysées, un groupe attire l'attention. Un grand jeune soldat, tout de neuf vêtu, mais de l'ancien uniforme, capote bleue, pantalon garance, est nonchalamment assis sur un banc, le coude sur la traverse, une jambe sur l'autre, à la main un bouquet de violettes, — tout ça n'est rien: mais un essaim de midinettes autour de lui...

— « Pendant que les copains sont dans les tranchées, *Sur le bi... sur le bout, sur le bi du bout du banc,* fredonne un loustic en clignant de l'œil, au passage...

Ah! le jovial, l'admirable gaillard qui savoure ce premier matin du printemps, tout astiqué et reluisant!

Je n'oublierai de ma vie son regard vers

les nôtres le toisant de haut en bas : *sa jambe droite n'était pas croisée sur l'autre, mais posait sur le drap vide du pantalon* — dont les petites amies disposaient les plis, se demandant s'il fallait retrousser jusqu'au bout de la cuisse amputée ou laisser pendre l'étoffe jusqu'au genou !

... Mais il n'y a pas que les mignonnes de Paris pour être tendres à nos soldats. Ce soir, sur un tramway de banlieue, que par intervalles auréolait la brusque électricité d'un réflecteur du mont Valérien, un de ces receveurs improvisés, à cheveux gris, qui remplacent le personnel mobilisé, réclamait le prix des places. Parmi les voyageurs, un zouave de dix-huit ans à peine s'obstinait à tendre ses trois sous, que le receveur s'entêtait à ne pas voir. Arrivant près de lui, il lui abaisse le bras, le regarde en face, et

d'une voix de camelot infiniment rauque et pitoyable :

— « Penses-tu ? »

Je ne connais pas de tableau de sainteté, de charité, de fraternité plus émouvant que cette petite scène, sur une plate-forme de tram, dans le halo du projecteur, fouillant les humbles horizons de Colombes et de Nanterre !

LA GRANDE MUETTE

29 octobre.

La grande Muette !

Cette expression me tombe de la plume, pourquoi ? Sans doute, à cause de l'immense silence où des millions et des millions d'êtres tendent l'oreille, retiennent leur souffle, pour entendre le battement de leur cœur unanime, suspendu dans la poitrine des armées.

Excusez la phrase baroque. Mais nous parlons un langage nouveau, dont le raccourci est peu varié, mais combien significatif ! *Le front,* — quelques lettres auxquelles va toute la fièvre nationale. C'est le mot qui se répète à chaque *Communiqué, — le front* de la civilisation, où viennent buter tous les assauts de la barbarie teutonne. Le front et les ailes,

que tout cela ait tenu en place contre la fureur ennemie, et nous voilà de plus en plus confiants. Que nous ayons progressé, si légèrement que ce soit, et notre sang ne fait qu'un tour. Nous serons apaisés pour quelques heures.

La grande Muette, c'était l'armée, par définition, hier encore; de toujours, elle avait mérité son nom. Pourtant, il lui arrivait de sortir de son mutisme. Il se produisait que, dans les heurts politiques, quelques grands chefs, qui parlaient bien, parlaient trop, selon l'énergique expression de Gallifet. Aujourd'hui, des généraux aux soldats, tous se taisent, comme un pacte sacré de ne pas détourner un souffle d'eux-mêmes, avant qu'elle soit achevée de l'œuvre surhumaine où toutes leurs forces sont tendues. Bientôt, espérons-le, tant de lèvres closes se descelleront pour nous dire le prodigieux poème des cruelles étapes, les chants douloureux et merveilleux de la victoire.

Tout de même, la *Grande Muette,* par ces semaines de formidable, d'incessante an-

goisse, plus que l'armée, c'est la nation, privée de parler, d'écrire, de penser, de lire... Les courriers d'affaires sont insignifiants, du moins, dans les régions envahies, menacées ou proches de l'est et du nord. La correspondance personnelle est effroyablement réduite. Évidemment, la poste éprouve des difficultés à trouver les combattants ou à recevoir leurs plis, même, l'opinion va plus loin, et la censure autorisant la critique sur ce point, il est assez probable que le service postal ne fonctionne pas à la perfection. Le pays se plaint, mais avec une noble acceptation des nécessités de l'heure. Il est vrai qu'en temps de paix les malfaçons ordinaires des communications épistolaires, télégraphiques et téléphoniques avaient fourni une excellente préparation à la résignation actuelle, par cas de forces majeures !

Mais, naguère, de tout ceci, on discutait et, avec quelle violence, de la Presse au Parlement, pour quels minces résultats ! On prenait cela pour de l'action ; peut-être, a-t-on compris que c'était trop de temps perdu au-

tour de vaines politiques de couloirs ! Comment ne pas se souvenir que le Parlement, à travers ses folles discussions accordait à peu près annuellement une heure ou deux aux budgets des colonies, en séance du matin, devant une douzaine de députés... Les colonies ! Et ne sont-elles pas, depuis 1870, le grand but de conquête de l'Allemagne, — ambitieuse de débouchés lointains, plus que d'annexions territoriales en Europe, — dont la possession de l'Alsace-Lorraine lui a appris les inéluctables difficultés !

Que le pays ait pu se passer de lettres, et de débats politiques, ce n'est rien. Ce n'est pas ce qui le préoccupait essentiellement. Il y avait des trêves épistolaires et parlementaires, depuis longtemps ; la carte illustrée avec quelques mots économiques avait remplacé les copieuses missives de jadis. Et, vraiment, la foule respirait quand le décret de clôture avait rendu les élus à leurs arrondissements. On pouvait se dire en vacances...

Mais des journaux, on ne se lassait pas. Il fallait des gazettes quand même. Les numé-

ros ne diminuaient pas de format, à la canicule. Il n'y avait plus de théâtres, de fêtes parisiennes. On se rabattait sur les interviews d'été, sur mille idioties dont on rougirait maintenant. Où passez-vous vos vacances? Quel est votre sport préféré? Quels livres lisez-vous? Et c'est édifiant d'apprendre que Poilonnet, de l'Alcazar, était plongé dans Pascal, ou que Mlle Jane Flappy, de l'Ambigu, faisait une croisière en bateau-mouche dans les eaux de Suresne? Que nous donnerez-vous, cet hiver? Et c'était la promesse de trois ou quatre cents pièces auxquelles travaillaient nos auteurs dramatiques, et toutes destinées à la réouverture des théâtres pour la prochaine saison! Comme l'on se passe de tout, de tous, de toutes!

Les journaux, ce n'est plus que quelques lignes, d'une terrible sobriété, sur le front et les ailes. Ah! nos généraux ne se font pas de publicité. On ignore à peu près leurs noms, et les endroits où ils opèrent. Pas d'affiches, d'avant-premières, de répétitions générales pas d'indiscrétions! Il y a un rideau, un ri-

deau de fer, derrière ou devant lequel il se passe quelque chose : oui, de l'épopée comme nulle encore n'a traversé l'univers ! Le rideau est hermétique et imperméable !

Alors, les journaux ne disent rien. On les achète tout de même. — Ils sont pittoresques. Des colonnes en blanc indiquent que l'article supprimé devait être intéressant par des nouvelles inédites, des critiques intransigeantes. La curiosité ne saurait se disperser aux manières de voir et de s'exprimer trop individuelles. Tous nous sommes ramenés à l'unique préoccupation du combat et des combattants, qui ne nous demandent que de la patience, et du silence, et de les laisser faire.

Les doubles ciseaux de censures, civile et militaire, obtiennent des journalistes une soumission forcée ; le public doit se satisfaire d'une maigre et morne pâture. Les « Coupeurs » n'étant rien moins qu'infaillibles, les menus, sans doute, pourraient être plus copieux et variés. Enfin, on se contente de cette ration de siège ; mais qui aurait pu croire

que ce frivole et bruyant Paris se plierait ainsi à la plus étroite discipline, Paris dont le Kaiser escomptait les discussions, les fièvres et les colères, et que voilà si solidement uni dans la défense morale du Camp retranché.

L'ERREUR DES ESPIONS

31 octobre.

Il paraît que l'Allemagne excelle dans l'espionnage.

Pourtant, son génie mouchardeur ne lui a guère réussi, pas plus vis-à-vis de la France, et de la Russie, que vis-à-vis de l'Angleterre et de la Belgique.

Du haut en bas, de ses ambassadeurs à ses laveurs de vaisselle, de ses intellectuels à ses équipes de guides incendiaires, le Kaiser et son empire auront été victimes de leurs médiocres informateurs, qui volant leurs gages, ont conduit leurs maîtres à l'abîme, au lieu de les mener au triomphe d'une promenade militaire.

Aujourd'hui, après avoir accueilli les émi-

grants de Germanie en toute confiance dans nos usines, nos magasins, nos maisons, nous n'en exceptons plus aucun de l'accusation ignominieuse. Comme si pas un natif d'au delà du Rhin n'avait pu traverser la France, sans y être chargé de quelques hideuses missions de renseignements en vue de la guerre.

Qu'il y ait eu le réseau d'espionnage le plus infâme, on ne saurait y contredire. Des milliers de faits nous apportent des preuves irrécusables. Chacun de nous, dans la revision des camaraderies littéraires, artistiques, ne tarde pas à découvrir des visages suspects.

Tout de même l'espionnage est fatalement limité. Quantité de ménages français, troublés rétrospectivement, peuvent rassurer leur confiance, pour ce qui touche à la défense nationale. Leur bonne prussienne n'a rien pu tirer de dangereux de sa fréquentation de tant d'humbles logis où le fardeau des occupations nombreuses ne lui laissait guère de répit pour d'autres besognes. On aura seu-

lement profité de la différence du prix de ses gages avec celui des domestiques compatriotes[1].

Le grand exode provenait, surtout, du besoin de vivre qui faisait sortir d'Allemagne une telle foule en quête de travail, — qu'elle donnait à bon compte; de là, son embauchage chez nous.

Mais l'espionnage réclame des dons qui ne sont pas dans l'humble journalier, voué à d'âpres besogne. Espion, c'est vite dit, d'un personnage qui déplaisait. Mais espion de quoi? De plans, d'armements, de monuments, de procédés de toutes sortes! Il y faut des techniciens, des professionnels!

1. Dès 1870, Michelet faisait entrer dans l'histoire *l'espion fixe, l'observateur* domicilié, qui interroge ses compatriotes « les Allemands établis dans l'endroit... Les officiers qui y viendront pour faire des réquisitions, n'auront nul besoin de voir les rôles de contributions. Ils savent parfaitement d'avance ce que chacun peut payer. On s'étonnait à Ablon (Seine) qu'ils sussent qu'une ferme avait 25 vaches, et non 20. Mais on se fût plus étonné si l'on eût su combien ils savent de détails domestiques, intimes, même inutiles à la guerre. Leur curiosité infinie trouve à se satisfaire sans peine, auprès de nos domestiques allemandes, bonnes créatures, qui disent tout ce qu'elles savent à un brave homme qui vient de leur pays (*La France devant l'Europe*, 1871).

Les Allemands étaient très bien renseignés sur les habitants, les ressources des villes, des particuliers? Mais quoi d'étonnant! N'avons-nous pas des Français qui connaissent très bien telle ou telle capitale étrangère, tel ou tel coin de pays! Est-ce que depuis des années de paix trompeuse, des sociétés pour l'encouragement des études franco-allemandes n'expédiaient pas nos enfants à Coblentz, à Heidelberg, à Berlin — où l'an dernier étaient magnifiquement reçus une centaine de nos lycéens, devant qui s'ouvraient tous les musées, tous les théâtres, gracieusement. La plupart de ces jeunes gens pourraient bien passer de prochaines vacances là-bas. Sans doute, ils reconnaîtront les maisons où ils furent reçus. Si quelqu'un s'abaissait, à la manière allemande, à ne se souvenir du passé paisible, que pour piller ou incendier plus vite — il ne s'ensuivrait pas qu'il ait été un espion.

Ainsi des masses allemandes ont vécu parmi nous, par nécessité de vivre. Rien de plus! Tout cela a filé, dès le début des hostilités,

dit-on ! Évidemment, que pouvaient-ils faire ? Nos nationaux n'ont-ils pas dû répondre aussi vivement à l'appel de la Patrie.

Soyons implacables pour tout ce qui est allemand ; mais ne voyons pas un espion dans tout Allemand. On nous dit que le premier lieutenant du Taube qui jeta une bombe sur Paris était un caissier d'une maison de commerce de la rue du Sentier. Donc, c'était un espion ! Pas du tout ! Il pouvait très bien n'en être pas un. Si la guerre n'avait pas éclaté, il continuerait, sans doute, à être un caissier bien vu de son patron. La guerre a éclaté, il est rentré faire son devoir.

J'entends bien le cas de conscience ; mais jusqu'où se prolonge-t-il. Un Français, employé à Berlin, redevenu sous-officier français, refusera-t-il de marcher contre la capitale où il eut sa place momentanément. Mais non, je pense.

Ne voyons donc pas d'espions dans tous les pauvres bougres qui s'expatrient, — et jusque dans nos colonies, — pour y gagner un pain moins dur que dans leur difficile patrie.

Ne soyons plus dupes, à l'avenir, et cela vaudra mieux que de gémir après coup.

Cependant, il y a des espions : des vrais, d'innombrables. Veillons bien, il aurait pu nous en cuire d'avoir été trop nonchalants, quoique nous n'ayons qu'à nous louer des professionnels. Pour le mal qu'ils ont essayé de faire, que de services incalculables ! Ils avaient si bien repéré les positions morales de la France qu'elle devait être isolée, terrassée en quinze jours, après quoi, ce serait le tour de la Russie. Quant à l'Angleterre, et à sa « misérable petite armée », son compte était clair.

Et la ruée allemande se heurte à une Belgique imprévue. Quarante ans de préparation militaire, d'armements colossaux, où rien n'avait été laissé au hasard, tout cela se brise, éperdûment, à l'improvisation de la résistance franco-anglo-belge, à la mobilisation inachevée des Russes.

On ne peut pas tout prévoir. L'Empereur des Hobereaux ne s'était pas dit que l'espion peut se tromper et tromper qui le paie.

L'espion, d'autre langue, d'autre mentalité, d'autre race, ne comprend jamais rien aux peuples chez qui il se glisse. Il peut susciter un traître, acheter quelque plan fragmentaire. L'espion allemand s'est vastement blousé sur notre caractère, notre légèreté apparente, notre décadence présumée, nos dissentiments politiques, nos rapports avec les autres peuples.

Aussi, que ne devons-nous pas à l'espion allemand ! Nous lui devons toute la morgue imbécile de la « *Kultur* » germanique, la folie orgueilleuse de l'Empereur, la foi de la nation dans son droit à dominer l'univers, toute la sottise allemande, toutes les fautes de nos adversaires.

L'espion allemand a droit à toute notre reconnaissance ; il aura décidé de la chute de l'Empire allemand — grâce à quoi s'installera la longue, la radieuse paix future.

Il y a un prix Nobel de la Paix, — qui n'a pas été distribué cette année ; après la guerre, le prix appartiendrait à l'espionnage allemand qui a provoqué la guerre, en fournis-

sant les plus monstrueuses assurances au Kaiser.

Malheureusement, même demain, la justice ne sera pas de ce monde et les espions ne pourront être récompensés, comme ils le mériteraient :

Car, il faut espérer qu'ils auront été fusillés tous[1].

1. Je n'ai rien voulu retrancher de cet article, où se montre l'erreur commune à des millions de Français. Inutile de dire, je pense, que j'ai changé d'avis !

POUR NOUS BOIRE

Novembre.

Les vendanges sont achevées, quand même, les vendanges héroïques de 1914, favorisées comme celles de 1870 du plus mûrissant soleil, — l'impossible, l'éternelle nature se jouant à prodiguer sa plus somptueuse beauté à travers les fatalités de la courte vie des êtres et des choses. Aux vignobles privés des bras virils qui avaient d'autres grappes — humaines — à presser, ce sont des menottes d'enfants, des mains de femmes, des poings d'aïeuls, tordus comme de vieux ceps, qui ont assuré la besogne. J'imagine que, dans dix ou vingt ans les buveurs, — souhaitons d'en être, — d'une mémorable bouteille de cette année-ci, ne la décanteront pas sans lever le

verre à ceux qui barraient la frontière, pendant qu'au village la maisonnée assurait les rites d'automne et conduisait à la cuve l'incomparable raisin de France.

Mais, ne soyez pas jaloux, vignerons de la Loire, de la Garonne ou du Rhône, si, pour une fois, les Anglais, épris de Bordeaux, les Belges, fervents de Bourgogne, communient avec nous, sous les espèces brillantes de Champagne. Honneur, d'abord, aux coteaux sacrés, où ce n'est pas le seul soleil qui a gonflé le grain merveilleux. L'air y brûlait de l'incendie des cathédrales et des fermes par le bon Dieu allemand. Le sang généreux des alliés coulait par ruisseaux, ignorant les « délimitations, » à travers les rivières de Marne, d'Aisne et d'Aube, si souvent rougies par les invasions... Oui, quand sauteront les glorieux bouchons des *Vintages* 1914, que de magnifiques histoires pétilleront avec les bulles d'or des cuvées authentiques où ne seront pas intervenus le trafic et la fraude des boissons gazeuses à l'instar, — *Made in Germany*.

Que de sang-froid ont marqué ces populations impavides de Reims et d'Épernay ! avec quelle carrure morale, on y résiste aux pires assauts ! c'étaient les promesses d'un radieux été, après tant de récoltes médiocres ou nulles, et les rivalités de l'Aube et de la Marne. On était en vacances. L'ennemi ancestral se rue sur le pays ? Les maris, les fils partent à la guerre. Le reste de la famille rentre pour la vendange. Tout cela si simplement. Voyez cette lettre, d'un propriétaire — vigneron, — qui nous renseigne aussi sur la vie militaire en un point d'où les nouvelles arrivent.

« Mon cher ami,

« Reçois aujourd'hui à Verdun le journal *Le Journal,* c'est du fruit rare ici, et je lis votre article qui m'a fait plaisir, et rappelé des jours bien heureux passés avec vous. Suis ici, depuis le 2 août, ayant quitté la Bretagne où j'étais depuis 8 jours seulement, persuadé qu'une guerre européenne était chose impossible. Enfin, pour abréger la scène des adieux, je suis parti dare-dare rejoindre mon

poste de maréchal des logis d'artillerie à Verdun où je ne suis pas trop malheureux. Peu ou pas de nouvelles. Cependant, depuis quinze jours, ça va beaucoup mieux, les lignes remarchent, et j'ai reçu des nouvelles d'Aÿ. Toute ma famille vient de rentrer. Ma maison n'a pas trop souffert de l'invasion.

« Mais *ils m'ont pris tout mon Bouzy, mon 1893, mon Bollinger, tout ce que j'avais de mieux, tout; tout est parti en Prusse; ils ont chargé sur des camions; ils étaient très bien renseignés; ils ont pris leur temps, chassé ma belle-mère et se sont servis, et étaient bien guidés; dans le reste de la maison, ils n'ont presque rien touché, ils ne tenaient qu'à la cave. Ils l'ont enlevée simplement, me laissant quelques « demies » et un bon pour dix bouteilles, signé d'un petit officier subalterne. Non contents de piller systématiquement, ils se fichent du monde! Enfin, espérons qu'avec l'aide des quantités de nations qui viennent à la rescousse, nous en viendrons à bout. Si j'ai le plaisir de vous revoir à Aÿ,* nous boirons du cidre!

« *Ici, ça n'est pas autrement dangereux,*

excepté dans l'infanterie. Nous ne manquons de rien. Ce que je crains, c'est le froid, pour mon pauvre vieil estomac fatigué je ne suis pas partisan de la guerre l'hiver »...

Voilà le devoir, sans emphases, et sans phrases ; accompli par le citoyen soldat aussi calme à sa batterie que parmi ses échalas !

Notre ami rappelle les jours heureux ! On faisait « l'ouverture » ensemble, à la fin de l'été ; au seuil de l'hiver, on revenait visiter les plants fameux ; on buvait les grands vins *nature* sur place. Et puis, aux caves illustres, on repérait quelques bouteilles sensationnelles. Et il y eut la semaine d'aviation, où la Champagne se dépensa et se dépensa sans compter ! C'était le baptême de l'air, le sacre de l'oiseau-roi — dans le ciel de Reims ! et c'est en aéroplane, naguère, que, de loin, j'ai vu pour la dernière fois la sublime cathédrale.

Naturellement, il fallut célébrer ma brève initiation de passager. Çà et là, on vida des flûtes du vin des riches années. Car, les vrais Champenois gardent la flûte traditionnelle.

Et j'appris qu'un groupe fastueux avait mis de côté une cuvée exceptionnelle, sans habillage du verre et sans marque aucune, dont le bouchon, seulement, portait ces trois mots superbement exclusifs : « *Pour nous boire* »...

N'est-ce pas ce qui devrait s'inscrire sur toute la récolte de 1914, avec le refrain de Béranger :

J'aime mieux les Turcs en campagne
Que de voir nos vins de Champagne
Profanés par les Allemands.

Pour nous boire — avec les alliés, qui ont bien droit à quelques Magnum, voire à des Jéroboam[1] !

1. Magnum, Jéroboam, bouteilles d'une contenance double ou triple de la *Champenoise* ordinaire.

DANS LE BROUILLARD

12 novembre 1914.

Le brouillard, seul, supprimant les crépuscules d'or et de rose, nous avertit de l'attaque brusquée de l'hiver, car l'été de la Saint-Martin n'était pas un *rabiot* de beaux jours ; il ne faisait que prolonger les mois brûlants et lumineux, à peine apaisés par l'automne !

Oh ! croyez bien que nous n'en jouissions pas en amateurs de soleil couchant et de nostalgies septembrales, de toutes ces nuances et de toutes ces douceurs des choses ! A chaque minute du soleil radieux ou de la nuit étoilée, tout se ramenait en nous tous à ceci :

— « Ce temps est-il bon pour eux?

— « Ils doivent avoir chaud. Ils doivent avoir froid. »

Et si quelque pluie affranchissait le ciel

des ardeurs caniculaires, nous étions transis jusqu'à l'âme à redouter l'humidité, la terre détrempée où il *leur* fallait s'enfoncer, combattre, veiller, dormir !

Le brouillard compact et suintant de cette semaine avive nos craintes. Aussi n'est-il question que de tricots pour nos soldats. Il en serait plus question encore, sans le *veto* imposé à la presse de trop se passionner à des critiques dont quelques administrations ne sortiraient pas ruisselantes d'initiatives. Enfin, l'opinion a été émise assez tôt, et les lainages nécessaires se préparent et se distribuent. Qui n'a pas ses aiguilles ou son crochet ? Les femmes de France ne sont plus embarrassées de savoir quoi faire de leurs dix doigts. Et comme ce gracieux labeur fait valoir une jolie main, bien mieux que la perle inutile ! D'ailleurs, rien n'empêche de tricoter avec des bagues...

Première semaine de novembre : fête des morts ! En d'autres années, quelque émouvante que soit la promenade traditionnelle aux cimetières, elle ne dépasse pas la signi-

fication d'un geste millénaire et conventionnel, sans sursaut des esprits et des cœurs ; une minute, les vivants se souviennent, surtout ceux frappés de deuils récents ; pour le reste de la foule fidèle à ses tombes, ce n'est qu'une parcelle de silence recueilli parmi le brouhaha de l'existence...

Mais, cette Toussaint ! Quelle douleur unanime de toute une nation frappée où elle est d'habitude invulnérable, dans sa jeunesse, dans sa force, dans sa fleur et sa maturité ! Ce sont les plus assurés de santé et de vigueur qui ont été précipités à la mort. Ce sont les vieillards qui pleurent sur le charnier des espoirs de la race. La Toussaint n'était plus le calme rendez-vous mélancolique aux nécropoles de la ville, mais la procession vibrante d'un peuple tendu vers ses milliers de héros, perdus aux sépultures des champs de bataille, sacrés d'une collective immortalité. Il n'y a plus de détresse particulière. Un par un, tous les foyers sont touchés du même deuil pareil, d'un membre tombé à l'ennemi, mais, aussi, illuminés du même rayon de gloire.

Le brouillard, le silence, peu de passants, — les agents n'ont pas besoin de faire circuler, sur les boulevards, par les quais, la Concorde, l'Opéra... tant de boutiques fermées. Cependant, contre les clôtures métalliques, les petits marchands ont accroché les cartes de la guerre, des images postales, de petits objets, où s'arrêtent les curieux.

Aujourd'hui le client est rare. On peut examiner à loisir. Ce sont surtout des tirages en couleurs, des actualités, à côté desquelles se pressent les photos des monuments bombardés, des cathédrales incendiées, des villes d'art ruinées. Naturellement, le Kaiser est la tête de Turc, si j'ose dire, des faiseurs de légendes au jour le jour. En voici quelques-unes: *Concert européen, le dernier tango,* que dansent Guillaume et l'empereur d'Autriche, en « têtes ...de porcs, » au son d'un orchestre composé du roi d'Angleterre, du président de la République, du roi des Belges, et du Czar...

Le plus souvent, le texte est double, français, anglais.

Voici le Kaiser casqué, mais une valise à

la main, à la frontière belge, se rendant au dîner commandé à Paris, pour le 15 août.

— Halte-là... A Paris, le dîner n'est pas encore prêt... vous devez, d'abord, prendre l'apéritif en Belgique...

Une seconde carte montre le Kaiser, toujours avec sa valise, arrêté, au milieu de son État-major, devant les alliés, tandis que, dans le lointain, se dresse un grand hôtel des Champs-Élysées, avec le chef inspectant l'horizon, et disant :

— « Il n'arrivera donc pas... J'ai peur que le dîner brûle. »

Guillaume reparaît souvent, avec une valise, se déplaçant, des Français vers les Russes.

L'*Agence Wolff* est raillée spirituellement, sur ses fausses nouvelles :

— « Voyez, major, nous avons des soldats partout, en France : Vichy, Clermont, Poitiers...

— « Oui, mais ce que l'Agence ne dit pas... C'est qu'ils sont prisonniers. »

Parfois, des vers.

Un prisonnier allemand est attablé, gloutonnement, entre deux soldats français qui sourient :

Vous crevez donc de faim dans tous vos patelins !
Mange, mon pauvre boche, t'as peur qu'on te fusille !
Ne t'enfuis pas, mon vieux, la France est bonne fille !
Et les soldats français ne sont point assassins.

Et ce n'est pas banal de suivre tout ce « Salonnet » d'illustrations de la rue, contre la devanture des grands marchands de tableaux où s'exhibaient hier les plus carrés des cubistes !

Mais un peu de foule se presse. On va au devant des journaux apportant le *Communiqué* de 15 heures. On stationne devant quelque boutique éclairée :

— « Nous progressons... Attaques repoussées... »

Le brouillard s'épaissit. On rentre, avec de la confiance et de la patience, et l'on est honteux de la lampe claire, du feu joyeux, en songeant à ceux de la tranchée, dans la terre mouillée, sous l'affreux brouillard...

A TROIS CENTS MÈTRES DES ALLEMANDS

17-20 novembre.

Ce n'est pas vaine curiosité. Il y a trop de honte et de tristesse à se trouver inutile devan ceux qui se battent, qui souffrent, qui tombent, — pour nous garder le repos, le foyer, l'honneur, l'avenir ! Plusieurs fois, j'avais refusé la randonnée d'auto qu'exécutaient tant d'oisifs, qui allaient se promener aux champs de bataille, si voisins de Paris, encore tout fumants, ensanglantés, ravinés d'artillerie, hérissés de hâtifs tumulus. Tout à l'heure, je n'ai plus hésité. Il s'agissait de pousser vers des arrondissements familiers, où chaque année, depuis longtemps, je faisais une tournée d'arrière-saison ! Pour moi, c'était comme un devoir de rendre la visite habi-

tuelle à ces plaines de Champagne où j'ai tant d'aimables souvenirs de chasses et de vendanges, et de pèlerinages à la claire et fière cathédrale où les vandales ont porté la plus abominable fureur.

Je n'avais pas revu la gare de l'Est, depuis la nuit de la mobilisation. Elle est paisible, ce matin, comme un embarcadère de province. Un service fonctionne régulièrement jusqu'à Nancy. L'*Indicateur* est réduit à quelques feuillets. Naguères, je prenais à 8 heures du matin un express qui nous jetait à Epernay en une heure et demie. Le départ est à présent à midi, l'arrivée vers six heures. Pour Nancy, ce sera quatre heures du matin ; mais plus d'étrangers, rien que des Français, comme sur une ligne locale ; on arrête à toutes stations. *Plus de voyageurs,* mais des indigènes, chargés de colis, de paniers, comme revenant de la foire du chef-lieu, des uniformes, comme aux approches d'une garnison ! Tout le monde très en avance...

Voici près de quatre mois que je n'étais monté en chemin de fer ! Je suis troublé et

fiévreux comme si la locomotive démarrait pour une destination prodigieuse ! Or, ce n'est guère plus qu'un trajet de banlieue, avec haltes tous les deux ou trois kilomètres ! Mais, quels noms émouvants défilent, sur ces rives de la Marne ! La Marne, — qui barra la route aux envahisseurs !

Qu'ils étaient près, tout de même : Meaux, à 45 kilomètres !

— « Vous entendez la canonnade, me disaient nos jardiniers en septembre ! »

Je ne pouvais y croire ! Mais si, la canonnade s'entend à cette distance.

Beaucoup de voyageurs descendent ici, des émigrants de la terrible alerte, qui regagnent la maison abandonnée...

D'ailleurs, des explosions furent plus proches...

— Il y a danger à se pencher en dehors des voitures à la traversée des trois ponts sur la Marne à :

Chalifert (entre Lagny et Esbly).

Islès-les-Villenoy (entre Esbly et Meaux).

Et Armantières (entre Trilport et Changis)

où *s'exécutent des travaux de réparation* — dit un avis collé aux vitres !

On a fait sauter les ponts, à 37, à 28 kilomètres de Paris.

Le train traverse lentement... Tous les voyageurs sont aux portières, contemplant la claire Marne qui continue son métier de rivière vers la Seine, où elle pourra conter l'une des plus héroïques batailles de tous les temps et de tout l'univers !

Les pontonniers se sont interrompus de travailler :

— « Journaux, journaux. » réclament-ils...

Car, ils n'ont guère de nouvelles que par l'*imprimé* lancé du train...

Et les feuilles pleuvent par les portières, — quelquefois enveloppant l'en-cas de charcuterie du trajet au long cours...

Omnibus... arrêt aux moindres gares, où montent, descendent des officiers, des médecins militaires, surtout... Ils désignent des endroits...

— Ici, là, on s'est battu, des troupes considérables se sont affrontées...

Déjà, les labours, les semailles ont effacé les traces cruelles...

— Epernay...

Six heures du soir, la nuit tombée, Epernay, naguères occupée par les Boches !

Les quais sont encombrés, comme toujours, mais d'une foule silencieuse.

Plus de buffet, le joyeux buffet où notre hôte d'antan avait fait mettre à la glace la bouteille de « Brut », d'un vintage authentique.

De la troupe, de la troupe, surveillant la voie...

Un jeune et actif préfet, — d'un département envahi, — nous reçoit — qui s'est installé ici, avec des milliers de réfugiés. Il a, pour chef de cabinet, un directeur de théâtre, en disponibilité ; pour attaché, un journaliste, mari d'une de nos jeunes comédiennes du Théâtre-Français.

Voici, sautant du train, une actrice, au brassard de la Croix-Rouge, infirmière des *Annales*, qui vient dans l'espoir de joindre une heure son mari, industriel fameux, dans les tranchées. Tout le monde se rencontre à

une table de l'hôtel, — loin du boulevard et de l'Odéon, où Mlle L. G. jouait *Joséphine,* dans le RIVOLI de René Fauchois!...

Epernay n'a pas connu la violence teutonne. Ils ont réquisitionné, systématiquement déménagé les caves, — au point qu'il ne reste pas une bouteille de grand crû à l'hôtel (ils n'ont laissé que la *bibine* frelatée). Mais pas de dégâts autrement. Le vin, — et le linge, ç'a été la râfle principale... Des étrangers ne percevraient guère d'indices extérieurs de la guerre... Tant d'uniformes, de charroi militaire se rencontrent aux grandes manœuvres... Et si vous entrez dans quelque boutique, on y parle de Reims, toujours bombardée, comme d'une ville lointaine, qui souffre de l'invasion ! Epernay, dégagée, respire, malgré l'écho de la canonnade. A Paris, nous souvenons-nous encore de la semaine où entre *Eux* et nous, il n'y avait plus que le clair ruban de la Marne pour entraver la marche de tant de cent mille hommes? Le prodige s'est accompli. Pas un fil n'a cédé, du glauque tissu qui dévide son écheveau

de soie liquide à travers la plaine champenoise...

Notre objectif était Reims ; mais un autre projet nous séduit : d'aller *aux tranchées* ! *Les tranchées* ! Je ne pense pas que depuis que le mot existe, il ait été employé en tous les siècles réunis autant qu'en ces derniers soixante jours d'automne 1914. *Les tranchées* ! La guerre de siège, de fossés et de rigoles, — le soldat terrassier ! Alors, que l'on nous avait induits à l'illusion qu'une guerre moderne aurait sa décision en trois semaines, en chocs irrésistibles, avec la puissance des engins meurtriers du progrès ! Et voici que l'infaillible science guerrière de l'ennemi, après un demi-siècle d'organisation minutieuse et colossale, aboutit à se tapir en des cavernes primitives, où se dissimulent des armées innombrables.

Et c'est le désert...

Nous avons opté pour les *tranchées* ; l'occasion est rare. Tandis que nous pourrons toujours, — plus facilement, — gagner Reims. C'est un haut fonctionnaire qui, par auto offi-

cielle, nous conduira jusqu'à *l'Intendance* et *aux ravitaillements*. De là, nous pourrons, sans doute, avancer un peu, ou beaucoup, avec de la chance.

Tout de suite, plus qu'hier soir, s'offrent les aspects de guerre... D'abord, le chauffeur de l'auto préfectorale ne peut pénétrer dans l'hôtel, gardé militairement, consigné à la troupe. On vient d'arrêter, sous mandat d'amener, l'hôtelier et sa femme, à la suite d'une plainte d'un officier, rapport à un billet de logement, malentendu, querelle et gros mots. Enfin, nous découvrons voiture et conducteur : un industriel archimillionnaire des Ardennes, engagé dès le début de la campagne...

On part, mais il faudra s'arrêter à chaque instant, exhiber des papiers, donner le *mot*... Cela commence cinq cents mètres après la mise en marche, sur le pont d'Epernay, qui a sauté, que l'on répare. Nous traversons la longue et étroite rue d'Aÿ, au flanc des crus célèbres ; et nous nous dirigeons vers Sept-Saulx par Mareuil, Bisseuil, Tours-sur-Marne,

Bouzy, Ambannay, les Petites-Loges. Nous roulons par un temps froid et net, à travers le paysage des vignobles vides, d'après la vendange, de la plaine désolée, des coteaux nus tournant la montagne, la forêt de Reims, des villages blancs, secs et précis. Les hordes ont passé par là. Cependant, tant bien que mal, les travaux agricoles ont repris, la terre a été retournée, et déjà reverdit. Seulement, nos compagnons nous désignent des tertres, bossuant les cultures. Là-dessous, dorment les cadavres glorieux. Parfois, quelque butte, avec une croix, une bouteille, le goulot planté dans le sol, — contenant le nom, quelque papier du mort...

Soudain, après les hameaux silencieux, c'est un tumulte de soldats, de chevaux, de convois, des rues, des cours animées, retentissantes du brouhaha des camps. Les papiers vérifiés, le *mot* fourni, nous sommes vite conduits à la *popote* d'officiers où nous devons déjeuner ; ah ! que les présentations sont rapides, et que tout est simplifié entre hommes dont la pensée est la même, tendue

vers les mêmes tâches vaillamment et profondément acceptées. L'âge, la situation, les habitudes, tout cela s'est fondu dans une camaraderie fraternelle, où l'on se passe tout, dans le côte à côte et le cœur à cœur, de l'existence commune et du devoir collectif. On dirait que tous *n'ont jamais fait que ça*, — ce rude métier d'aujourd'hui. De quel appétit, ils prennent ce simple repas, chacun sortant son couteau, comme des paysans, et s'amusant de tout ce qui manque, dont ils auraient tant souffert naguère ; d'ailleurs, c'est à l'arrière, en toute sécurité, pour l'instant, — sans garantie tout de même des *marmites et des Tauben ;* mais, enfin, l'accalmie... Et puis, c'est le jour, — le repos... Le ravitaillement ne s'opère que la nuit ; on peut donc avaler le café, sans trop de hâte... Il nous faut même insister pour quitter nos hôtes, nous qui voudrions bien avancer un peu...

Cela se fera de proche en proche...

De Sept-Saulx, l'auto nous conduit vers Prosnes, par les terrains boisés, à l'arrière

de troupes invisibles... Car, plus on avance *du front*, moins on aperçoit les combattants. Ici, il y a encore des huttes au-dessus du sol, entre lesquelles vont et viennent des militaires. Plus loin, les tranchées. Où ? l'on cherche. On confond assez tranchée avec remblais, talus. Or, de la tranchée, rien ne dépasse. Ce n'est guère plus qu'un ourlet grisâtre, de terre remuée, sur la morne plaine...

Ici, dans les parties forestières, les hommes n'utilisent leurs réduits qu'au moment des canonnades. Et il a plu des *marmites,* les plus gros obus, qui creusent de profonds et vastes cratères, dans le voisinage de ce poste téléphonique à cabine souterraine. Depuis quelques jours, accalmie. Les obus passent, pour une autre destination. Nous sommes invités à jeter un coup d'eil dans la cabane, dissimulée sous les feuillages. Mais impossible d'y pénétrer. Une douzaine de convives se régalent d'un civet de lapereaux, qui ne sont pas fournis par l'ordinaire. Mais un grondement de tonnerre, puis un autre nous fait chercher au ciel bleu :

— « Vous frappez pas, c'est *l'arrivage,* nous dit, d'un ton de Paris, le premier soldat, qui sort de la casemate. C'est pas pour nous. Vous voyez l'éclatement... »

Loin, à gauche, à une hauteur d'un millier de mètres, un nuage s'est improvisé, blanc, compact, qui se dissipe... L'engin a éclaté.

Le coup du départ, le sifflement, le gazouillis, parfois, du trajet, la foudre de l'explosion, — tout cela varie ; les soldats connaissent les pièces, les calibres, baptisent l'obus au passage ; tous sont sortis des *gourbis* pour suivre *l'arrosage*, qui, d'ailleurs, bientôt n'intéresse plus personne. On nous demande des journaux ! Nos modernes troglodytes ne savent pas grand'chose de ce qui se passe hors de leurs cavernes, *modern-style ;* ils ne peuvent passer toute la journée à compter les boulets qui sillonnent l'espace, — dont une catégorie, surtout, les intéresse ; ceux dont l'armature comporte le plus d'aluminium ! Ils s'en servent pour fabriquer des bijoux, à l'aide des moules où s'élaborent bagues et bracelets.

Soudain, nos regards sont rappelés au ciel, où un Taube s'est signalé par le jet d'une fusée. De toutes parts, crépitent des détonations. L'insolent oiseau s'élève, va disparaître, puis redescend. Un avion français fend les airs, poursuivant l'agresseur, à perte de vue. Nous ne saurons pas la suite. Quelle bataille incroyable ! Rien, que quelques romans, n'avait préparé nos imaginations à de telles scènes d'intensité fantastique. Comme vont pâlir toutes les inventions du futur qui nous faisaient sourire, quand paraîtront les plus simples récits des actuelles réalités ! Maintenant, le ciel est vide ; la canonnade s'était tue. Évidemment, le duel des aéroplanes était respecté des batteries en travail. Elles reprennent, mais les pièces ennemies ne sont plus seules à tonner. Des coups secs, répétés, d'une toute autre musique inoubliable, déchirent le silence, criblent les grosses voix allemandes. C'est le « 75 » qui riposte.

D'où ? Impossible à découvrir. Voilà des semaines qu'il fonctionne, sans avoir pu être repéré. Ce ne sera pas encore pour aujour-

d'hui. Car, les Boches, renseignés sur l'inutilité de leur tir, ont cessé le feu...

L'auto garée dans le bois, nous marchons vers les tranchées. Quelle paix, quelle solitude, par ces taillis, et ces clairières, que ne troublent même pas la course d'un chien, l'appel d'un chasseur ; car, nous n'osons pas parler, devant la gravité de l'officier qui nous guide.

— « Il est rare de ne pas être signalés, en groupe aussi nombreux... Là-bas, on ne traversera la route qu'un à un, et vite... en vous effaçant... Sans çà, vous pourriez bien entendre siffler les balles... »

La route franchie, de nouveau, nous sommes sous bois, nous atteignons le campement d'un colonel. Ici, ses « bureaux », la hutte de terre et de branchages. Ailleurs, le médecin. Là, les cuisiniers. D'un autre côté, les « magasins » — pas encore les tranchées, des caveaux à mi-sol, dans les buttes et les renflements du terrain. Les hommes vaguent à de calmes occupations de raccommodage, de nettoyage, tous, je le répète, à leurs humbles

travaux, comme à une tâche habituelle ! De n'importe quelle profession, de pays divers, hirsutes et terreux, la peau tannée par les sueurs de l'été, le vent d'automne, tous ont même physionomie tendue de vigueur, d'endurance, de volonté, — les fronts résolus... D'autant plus que l'on ne désirait pas la guerre, nous... Mais, puisque ça y est, on entend bien aller jusqu'au bout...

Enfin, au détour d'un chemin sous bois, bâille une tranchée, comme la fissure du sol fendu pour quelque canalisation. Par deux marches de terre, nous descendons, et nous suivons l'étroit couloir à hauteur d'homme, dont nos épaules touchent les parois. Nous suivons à la queue-leu-leu la crevasse unique, quelques centaines de mètres, jusqu'à un carrefour où elle se subdivise en divers bras cernant des îlots creusés de trous, de grottes qui sont les habitats souterrains de nos troupes. Ici, des soldats sont tapis comme dans une niche. Là, on descend quelques pas, c'est le caveau d'un colonel, qui peut se tenir debout ; à côté, un officier de cavalerie, qui

manque de cheval, se trouve terré dans la craie champenoise ; des corridors s'élargissent, donnent accès à de petites places, où, toujours dans le flanc des passages, comme en des armoires dans les murs sont entassés nos fantassins allongés, à genoux, assis, accroupis, vivantes cariatides portant, sur leurs épaules, le sol sacré. Parfois la tranchée contourne quelque bosse de terrain ; alors derrière l'abri, il y a un peu de large, où l'on peut aller et venir ; la tranchée prend un aspect de ruelles, débouchant sur une placette ; les habitants ont mis des plaques, — un lambeau de papier, avec un nom au crayon, glissé dans la fente d'une baguette : *Boulevard Joffre, rue Poincaré, Avenue des Auvergnats (Chauffage central. Lumière électrique...)* des compatriotes, des montagnards du Puy-de-Dôme et du Cantal ! Je n'ai pas écrit en vain, à la gloire de mon pays, puisque quelques-uns savent mon nom... Ils sont de ceux qui semblent le moins souffrir de cette réclusion à laquelle ils sont entraînés par le séjour dans les *burons d'estivage,* dans les

villages cernés de neige aux longs hivers. Plus loin, l'un de nos compagnons, ex-député de la Dordogne, tombe sur un régiment de son ancienne circonscription ; on sort de tous les trous, son nom court de bouche en bouche, mais, lui, serait bien embarrassé d'individualiser chacun de ses électeurs ou adversaires, sous l'aspect nouveau où tous les visages, toutes les mains sont devenues colorées et rudes, dans l'effort physique prolongé, dans la tension des cœurs et des esprits vers le but magnifique...

Nous continuons d'avancer, par le labyrinthe, où, dans chaque excavation se répètent ces tableaux pittoresques. Des tableaux vivants, des groupes sculpturaux, — immobiles. Car, il ne faut guère bouger, les gestes sont limités, et force est de conserver longtemps l'attitude choisie, pour ne pas contrarier le voisin. Une bougie, une lanterne éclairent parfois la crypte de ténèbres, — un rat de cave, un briquet électrique... La surprise, une minute, empêche de songer à la fatigue, à la détresse... Et puis, nul ne se plaint de

cette oubliette sauvage, où il faut plus de courage dans l'attente, qu'à s'élancer et à se battre... Il y a de la *bidoche,* du tabac, assez, et l'on s'accommode de cet engourdissement sur quelques brins de paille : mais on voudrait des nouvelles, on souffre du *silence,* mortellement. Nous nous trouvons en face d'un soldat, porteur de sacoches ; le courrier. Que peut-il distribuer, à travers ces catacombes, dont les voisins s'ignorent à cent mètres, — comme peuvent s'ignorer des prisonniers d'un cachot mitoyen ! A l'émoi d'une visite dans leurs cellules, on devine tout ce que cela remue de vie en chacun de ces milliers d'hommes, coupés de toutes relations avec l'extérieur. On interdit la zone des armées à toute curiosité inutile, et c'est bien. Mais serait-il si chimérique de joindre çà et là, aux convois de ravitaillement quelqu'un qui parlerait, à ceux qui veulent... Il y a des aumôniers. Pourquoi pas d'autres entraîneurs, et consolateurs. A l'arrière, aux jours de repos, tel homme ne serait pas encombrant. Anatole France voulait s'engager. Pourquoi

ne l'avoir pas envoyé *parler* à Reims, à Soissons... Oui, oui, je sais... La proposition est imprévue... Tout de même, quelle réponse aux *intellectuels de la kultur* teutonne, que d'envoyer, çà et là, les maîtres de notre langue, de notre poésie, de notre art français...

Une voix précise interrompt ma rêverie et mes divagations intérieures :

— « Messieurs, ce sera toujours la même chose, maintenant... Ce sont les tranchées de repos, en somme ; je ne puis aller plus loin, mais si quelqu'un de vous désire pousser jusqu'en première ligne, il verra les Boches à 300 mètres, — à ses risques et périls. Le lieutenant X... va précisément jusqu'à la ligne de tir... »

C'était dit un peu malicieusement, je crois. Cela suffisait.

— « Combien de temps faut-il ? »

— « Cela dépend, une petite heure, ou deux... »

La distance, je pense, fit hésiter nos compagnons. Je fus seul à suivre, avec le chauffeur. Nous ne parlions guère, pressant le

pas, il se faisait tard, quatre heures, — le jour s'effaçait déjà... La rigole était plus profonde que précédemment, — qui traversait l'intervalle, peut-être un quart d'heure, entre les deux lignes. C'était la rase campagne, de la Prosne à la Suippe, — désert et silence... A présent, l'entaille de la tranchée se bordait de gazon, avec des jours de surveillance... Bientôt, ce fut la ligne extrême, la fin du dédale, très enfoncée, barrée de quelques buissons, où des trous étaient ouverts pour les tireurs. Pour voir, il fallait monter sur le gradin aménagé dans l'encoche du plateau...

— « Voyez-vous la ligne allemande?... »

Nous cherchions à perte de vue, vers l'horizon...

— « Mais, non, là, cette ligne grise... »

C'était comme un maigre sillon, au bout du champ...

— Là...

Là, s'immobilisait la vague horrible : de là, pouvait surgir la lame de fond dont l'immonde Kaiser rêvait de submerger la France. Quel

mystère descendait dans les plis de la nuit tombante...

— « C'est la ligne de veilleurs », nous expliquait le lieutenant ; nous allons rentrer dans les tranchées. Tenez, voilà une de nos salles de fêtes... »

Nous penchons la tête, vers la cavité où une vingtaine d'hommes jouent aux cartes, par groupes, à genoux, sur les talons, à la grâce de vagues lumignons.

Nous obtenons un certain succès.

— « Non... Je te dis... Un civil... »

— « Un civil ? Par ici ? C'est pas tous les jours qu'on en reçoit... »

— « Un civil ? Comment que c'est fait ? je ne me rappelle plus, depuis deux mois... »

Cependant, il faut filer ! Que doivent dire nos compagnons, de notre absence prolongée ? En tous cas, nous sommes tranquilles, force leur sera bien d'attendre ; le chauffeur est avec moi.

Le lieutenant a sauté hors de la tranchée :

— « Je n'en peux plus de naviguer dans ces boudins. A cette heure-ci, sans les projec-

teurs électriques, on ne risque rien. Nous allons couper... »

Sensation étrange de se retrouver libre de ses mouvements, seul, debout, sur cette plaine hantée d'armées invisibles.

Puis, est-ce la fatigue, trouble des yeux, quelque vertige? il nous semble que, d'un coup, l'espace s'est peuplé de fantômes : des chevaux, des voitures, des groupes fantastiques ont surgi d'on ne sait où...

— « Le ravitaillement », nous indique le lieutenant; « et les équipes qui vont travailler aux tranchées. Car, on ne ravitaille, on ne travaille que la nuit... »

Tout cela s'accomplit à pas feutrés, sans un mot. Toute une nuée de spectres qui s'abattent vers les tranchées bouchées de ténèbres, où ne peuvent se glisser que les ombres fraternelles...

Mais voici les frères ennemis, — pour un instant, — les camarades qui nous attendaient auprès des autos, à l'orée d'un bois, qui ne nous ont pas suivis, et le regrettent à présent...

— « A quelle heure rentrerons- nous?... Qu'est-ce que vous avez vu de plus que nous? »

Nous ne répondrons pas... Nous avons vu les quelques centaines de mètres, deux cents, trois cents, qui séparent les *Boches* de nos troupiers, — l'immensité qui sépare l'Allemagne de la France...

Nous retournons, vers Epernay, dans la nuit, arrêtés à tous les villages, à l'entrée, à la sortie... On croit à quelque groupe de femmes! Ce sont des factionnaires, avec des sacs, des couvertures sur les épaules... Ils croisent la bayonnette... Il faut donner le *mot*... Patatras... Nous ne l'avons plus, — traversant un autre corps d'armée que ce matin. Nous voici menés en grand tumulte au chef de poste... On s'explique, et nous passons, — pour être repris dix mètres plus loin... Le froid pince... A chaque carrefour, les silhouettes énormes, engoncées, des factionnaires... Et nous imaginons les soldats dans les tranchées, — désormais, nous ne songerons plus qu'à eux, pour nous dire :

— « Il fait sombre, humide, froid pour nous ; qu'est-ce que cela doit être pour eux ! »

Et l'on devient honteux du moindre désir, de la plus petite recherche de bien-être.

Certes, nous avions abondamment déjeuné, à l'*Intendance*, à midi ! Mais il est 9 heures du soir, après des kilomètres de marche dans les bois et les tranchéss, et des heures d'auto dans la nuit. Nous dînons. Que boire à Epernay ! Évidemment, nous commandons du vin de Champagne ? Or, les Allemands ont déménagé les caves de l'hôtel... La carte des vins, au lieu des longues nomenclatures habituelles imprimées, ne comporte que deux ou trois indications manuscrites ; les *grandes marques* ont disparu...

La nuit est glaciale, les chambres non chauffées. Nous gelons, *douloureusement*, en songeant à ceux des tranchées ! Au lever, nous obtenons, lentement, un café tiède. Le désarroi accable l'hôtel, toujours consigné. La *demoiselle* ne sait rien de nouveau, sinon que ses père et mère sont transférés à Châlons, par suite de la querelle avec le lieute-

nant et des plaintes et rapports qui suivent leur cours...

Le train pour Paris est vers midi et demi. Il arrive à peu près complet ; difficile de se caser. Enfin, nous trouvons des places, assis. Les couloirs sont encombrés d'officiers qui vont aux prochaines stations. Notre compartiment est silencieux. Dans le coin, en face de moi, un général, qui ne se révèle que par un brin de feuillage d'or à un interstice de la coiffure bleue du képi. A côté, une élégante Croix-Rouge, l'actrice retrouvée là, qui va par Dormans, toujours à la recherche de son « époux ». Mais, surtout, un personnage à la Dickens, barbu, grand, serré dans un étroit et mince *complet* bizarre, l'air quelque peu halluciné. Il ne parle que de bombardement, avec son voisin :

— « N'est-ce pas, dans les premiers temps, on savait à quoi s'en tenir... C'était l'arrosage... On descendait à la cave... Et puis, l'averse passée, on remontait, on était tranquille, on pouvait dormir... Mais, depuis des semaines, plus de repos... Ils opèrent à toute

heure, avec préméditation, dans le but évident de couper tout sommeil. »

Incendié à un endroit, il s'est réfugié dans une autre maison, d'où les obus l'ont chassé encore. Enfin, il a dû fuir son troisième domicile, avec ce costume d'autre saison...

— « Voilà des mois que cela dure... S'il ne s'était agi que de huit jours, de quinze jours de plus, je serais bien resté encore... Mais quoi... Et je n'ai pas de renseignement de notre propriété de XXX. Le château existe-t-il encore !

— « Mais oui, Monsieur... C'est moi qui l'habite, je puis vous fournir des nouvelles toutes fraîches... »

Le général a avancé la tête, touché, son képi, souri sous une fine moustache blanche ; élégant, svelte, un visage clair, la voix précise ; je ne crois pas avoir jamais entendu parler, pendant des heures, avec cette précision simple et délicate, qui ne se reprend pas, ne revient jamais sur une épithète, dans la phase arrêtée, sobre et juste.

— « C'est moi qui l'habite. Et nous n'au-

rons rien endommagé. Car il y avait peu de chose... »

— « En effet, mon père n'y passait que quelques jours, avec un domestique... »

Maintenant, il y aura des silences, des reprises de dialogue, sur un mot, à l'appel d'une station... Du bout du train à l'autre, il n'y a qu'un sujet de conversation.

— « Cormicy... Hermonville... Cauroy...

— « Oui, la délicieuse petite église... Il n'en reste plus rien... Là, j'ai vu une chose... terrible... les obus tombant sur les blessés, des blessés français, allemands, pêle-mêle... Un seul médecin, qui n'avait pas dormi, peut-être, depuis une semaine, d'un dévouement inouï, qui, tout d'un coup, sort son revolver, et tire, tire... Il était devenu fou... »

Le général se tait, la voix sombrée, l'œil voilé, à l'horrible vision ressuscitée...

Nous n'oserions rompre le silence. Mais notre Rémois rescapé interroge :

— « Huit jours, quinze jours, je serais encore resté... Mais combien de temps cela va-t-il durer... A quoi *leur* sert ce bombardement ?

Oui, ils ont détruit les monuments et toute l'industrie... »

— « C'est leur tactique de terroriser... »

— « Ils croient au bénéfice de l'épouvante... Ils provoquent la peur et l'exode... C'est une méthode... Elle n'est pas dans nos mœurs... Mais *ils* en escomptent le résultat... Malheureusement, ils ont d'autres éléments à leur service, avec cette minutieuse et formidable préparation; à toute seconde, ils nous étonnent... Comment leur bombardement ne serait-il pas d'une prodigieuse sûreté, par exemple, avec tous leurs moyens d'optique, à chaque pièce, des lorgnettes adaptées qui sont des bijoux. J'en ai eu une, que je ne me lasse pas d'admirer... »

Et l'officier nous la décrit, en professionnel émerveillé :

— « Et pour tout ainsi... »

Il énumère cent et cent objets de leur outillage perfectionné...

— « Tout de même, cette préparation formidable, à quoi leur aura-t-elle servi ? »

— « A pas grand'chose de plus que s'ils

n'avaient rien préparé du tout... Il ne nous a fallu que trois semaines pour creuser des tranchées aussi bien qu'eux... »

Notre précieux interlocuteur préfère ramener la conversation sur un mode moins personnel :

— « Les tranchées ! Mais si nous laissions faire nos hommes, ce ne seraient plus des tranchées. J'ai dû, sur des kilomètres, les faire tapisser de fil de fer. Chacun creusait, sous-creusait, surcreusait à sa guise. Celui-ci, un trou pour sa pipe, celui-là, une *cache* pour son pain ; l'un, quelque tiroir pour ses papiers, l'autre, une gouttière pour allonger ses pieds ; cela devenait des tranchées ajourées, qui cédaient sous un éclatement d'obus, comme une coquille d'œuf sous la fourchette. Il y a des tranchées sous des champs de betteraves. On creusait jusqu'à la racine, pour y accrocher d'autres betteraves taillées en suspension, en lanternes, en girandoles ! »

La vie des tranchées ! Quelle littérature, pour après la guerre ! La psychologie des tranchées ! A la fusillade, à ses intervalles,

à son intensité, les hommes déterminent les heures de relève, le caractère des gens :

— « Ah !... cette nuit, on dormira... ça crache dur et ça s'arrête... C'est un bon type, qui fait son affaire, et dort après...

— « Ah ! aujourd'hui, c'est le type qui ne digère pas... Il va nous faire aller et venir toute la nuit... »

On finit par connaître les chefs d'en face, ceux de tout repos, et les mauvais coucheurs...

— « Tout de même, quand ça finira-t-il, » redemande le voyageur de Reims, écrasé de bombardement depuis tant de semaines... »

Le général ne peut répondre à des questions aussi directes... Cependant, avec un tact infini, il essaie de consoler :

— « Oui, le bombardement est incessant... mais ne prouve rien... L'ennemi, a reçu de nouveaux approvisionnements de munitions... Et pourtant, c'est à l'heure où il semblait fournir une marche irrésistible, qu'il s'est arrêté et a décampé soudain...

« Ainsi, de la retraite de la Marne... J'étais de ceux qui ont dû céder depuis Charleroi...

Et puis, nous avons reçu l'ordre de tenir, coûte que coûte... La puissance de l'ennemi semblait inépuisable. C'était le désastre... Son artillerie nous arrosait comme un potager, avec une certitude épouvantable, un carré ici, un autre là... Nous étions décimés... Les compagnies fondaient... Par endroits, il ne restait pas dix hommes sur deux cents. Tout d'un coup le feu a cessé; nos troupes ont foncé... Que s'est-il passé? Ah! messieurs!... *J'ai revu* les champs de bataille, que nous abandonnions depuis des semaines... On allait, on allait...

« Quels admirables soldats... En avant, et c'est la victoire... Comment vous expliquer... En un quart d'heure tout était changé... Nous traversons un village, d'où un état-major a fui, éperdu, laissant le déjeuner servi... Le café fumait dans les tasses... Jamais, je n'en ai pris de pareil... »

Mais, immédiatement, la voix heureuse sombre dans une détresse...

— « Seulement, je me souviens. Là, j'ai perdu trois colonels, en quelques heures...

« Le dernier, posté près d'un cimetière...

— « Comme ça, je n'aurai pas loin à aller, » fit-il en plaisantant...

« Et il y est enterré !

— « Et l'espionnage?... »

— « Oui, les espions... Il y en a, il y en a eu, surtout... Mais on en voit trop... Et c'est démoralisant, les hommes se croyant trahis... Toute coïncidence devient un fait d'espionnage... On nous en signale vingt par jour... Et les enquêtes n'aboutissent pas... Toute lumière observée devient un signal suspect... On me dénonce une ferme où, sur le matin, coup sur coup, trois flammes apparaissent, précédant les premiers obus d'une batterie allemande... On vérifie... C'étaient trois de nos officiers, logés là, qui, au lever, allumaient leurs falots ! Signaux lumineux, télégraphie sans fil, téléphones souterrains, cela devient bien difficultueux dans une région piétinée par les troupes en tous sens, depuis des mois... Ce qui est troublant, c'est le cas des Alsaciens-Lorrains, des déserteurs, des prisonniers... Un jour on rencontre un

soldat, coiffé d'un képi de sergent, d'un régiment du Nord :

— « Comment te trouves-tu par ici ? » interroge la patrouille.

— « Je me suis perdu... »

Il répond vaguement. On me l'amène. Il a fait son service en Allemagne, — Alsacien.

A la guerre, il s'est engagé en France. Ses papiers sont en règle : *Edouard André* :

— « Mais ce n'est pas un nom alsacien. »

— « Je n'en ai pas d'autre. »

— « Mais tu es simple soldat... d'où vient ce képi de sergent ? »

— « J'ai perdu le mien... j'ai ramassé celui-ci. »

Les renseignements sont exacts ! Que faire ! Voilà des cas troublants. Et, un lendemain de combat, parmi les disparus, il y a toujours quelque suspect...

— « Mais qu'avez-vous fait pour celui-ci ? »

— « Rien... Mais croyez que les camarades le tiennent à l'œil... »

Nous approchons de Paris...

— « Vous n'y êtes pas venu depuis quand, mon général ! »

— « Depuis le 1er août... Mais je n'y tenais plus... j'ai les nerfs à bout... d'autant plus qu'un brave petit prêtre a affolé ma famille... Ma femme en est tombée malade ! Ce pauvre curé d'un patelin breton m'arrive, avec des chaussettes et des tricots... Je le loge dans un coin, paisible jusque-là... où la mitraille se met à tomber comme grêle !... Il a passé sa nuit en prières qui n'ont pas du tout ému le vieux dieu du Kaiser. — Mon petit curé, évidemment, ne se faisait guère d'idée des obus... Il a eu une nuit plutôt agitée. Je l'ai renvoyé au plus vite — avec prière d'affirmer chez moi que mon existence était des plus tranquilles. — Qu'a-t-il pu raconter... J'ai dû prendre 48 heures pour me montrer aux miens — et me détendre les fibres... Cela va déjà mieux... »

Nous sommes en gare... Le général disparaît dans la foule, sans que nous ayons pu nous permettre de lui demander son nom... Je saute dans une auto, pour la Porte-Maillot

— qui passe à l'Etoile déserte... L'arc de Triomphe est là, — où j'ai vu défiler les Prussiens, il y a 44 ans... Il est là, magnifique et nu, sous la clarté stellaire...

Il y reste de la place pour des noms nouveaux, comme celui de notre compagnon de tout à l'heure...

LES JOURS ET LES JOURS

30 novembre.

Comme ils sont lents, et comme ils passent. Le cinquième mois de la guerre, — déjà ; de cette guerre, qui avec le progrès, les moyens de destruction perfectionnés, ne devait durer que trois semaines !

Une ou deux batailles, colossales, qui décideraient du sort des nations ! Or, l'on combat au centimètre, en se marchant sur les pieds. On est assuré de la victoire, et, pourtant, dix départements demeurent envahis. Tout de même, sur tous leurs plans, les Austro-Allemands ont été refoulés en échec, de Paris, de Calais, de Varsovie. Sans doute, à Berlin, la confiance règne encore, avec l'illusion facile : les armées du Kaiser ont approché

Paris d'une cinquantaine de kilomètres, et presque atteint nos chefs-lieux maritimes du Nord. De Berlin, sur la carte, Paris et Meaux se confondent. Comment le peuple abusé ne croirait-il pas que ses enfants exécutent le pas de parade sur nos avenues ! La désillusion ne saurait tarder. « Avant la chute des feuilles » les soldats de Guillaume devaient avoir, victorieux, regagné leurs foyers : ils hivernent dans leurs tranchées meurtrières, d'où, souvent ils ne sortent que chassés par la faim, pour arracher quelques betteraves gelées. Chaque minute nous apporte une émouvante nouvelle, submergée par les suivantes. Cela fait une continuité d'émotions où nous vivons tout naturellement. Il faut quelque document, comme le dernier résumé du *Bulletin des armées*, pour que nous nous rendions compte de la tâche fabuleuse exécutée, à peu près à l'improviste, par nos soldats et nos généraux ! Quatre mois où il ne s'est déroulé que trois ou quatre batailles, mais de quelle ampleur et de quelle durée ! Maintenant, nous ne sommes plus agités des

tragiques soubresauts du début. C'en est fini des menaces d'attaques brusquées, de raids abracadabrants, de *terrorisation* irrésistible. Les *tauben*, depuis longtemps, ne s'aventurent plus au ciel parisien. Les uhlans ont renoncé à leurs cavalcades provoquantes, et les automobiles vertigineuses, qui devaient pulvériser nos ponts et nos rails ont *calé* dans leurs garages, comme les *Zeppelins* persistent à ne pas sortir de leurs hangars. Si prodigieuses que puissent être les forces ennemies, elles ne permettent pas un incessant gaspillage. Le pillage, l'incendie, les crimes barbares continuent, avec le minimun de risques. Bientôt, les hordes dévastatrices ne nous étonneront que par leur prudence. On n'a pas aperçu que jusqu'ici elles aient encombré la mémoire de leurs adversaires de ces milliers de traits héroïques, chevaleresques, tout à l'heure légendaires, dont le Français a prodigué des masses. Ne parlons pas de courage, de résignation. Comme les autres, les *Boches* se battent et se font tuer. Leurs cadavres enfouis ou calcinés par centaines de

mille, sur le sol étranger, ont droit, même dans l'abjection de leur cause, au salut « Aux morts pour leur Patrie ». Ils se battent et tombent. Mais ils n'ont pas la manière.

C'est en gants blancs, galons d'or, képis rouges, que nos premières phalanges d'officiers, ont commandé la charge. C'est rasées de frais que les équipes anglaises ont marché au feu. Quelle noblesse et quelle simplicité, chez ce roi, cette reine des Belges, dans tout ce peuple pressé autour de ses souverains, à travers leurs derniers villages vides, quelle tenue, quelle grandeur et quelle invincibilité narquoise, en regard du cabotinage épais, grotesque et sanglant du grand et du petit Willie.

Que vous dirais-je ? Que vous dire ! Vous devez en savoir autant que nous, presque aussitôt que nous, puisque la seule chose c'est le *Communiqué*. Et votre sensation doit être la nôtre, toute de confiance dans la patience. Que vous dire en songeant que mes pauvres réflexions ne paraîtront que dans des semaines. Avec moins de détails, vous êtes

sans doute, rapidement instruits aussi, de nos deuils. Il en est que le temps ne fera qu'aviver. Toute jeunesse fauchée a droit à l'immortel souvenir. Cependant, il est de nos héros, quelques-uns qui ont donné plus que d'autres à la Patrie leur génie déjà éclatant ou sensible, un Charles Péguy, un Nolly, un Ch. Muller, un Ernest Psichari, Allain-Fournier qui avait débuté par le *Grand Meaulnes*, ce livre ravissant de fantaisie et de poésie, une demi-douzaine d'autres jeunes, qui portaient en eux le chef-d'œuvre certain. Et des savants, des artistes...

Je suis appelé au téléphone par Garros, de passage à Paris. Nous prenons rendez-vous pour déjeuner, le lendemain ; Garros vient d'apprendre que Marc Pourpe est mort — combat ? — accident ? — après tant de vols héroïques. Pourpe était de la même escadrille que Garros ; ils avaient pris l'uniforme le même jour ; je les revois encore ici, par un brûlant midi d'août ! Garros très ému n'a que des éloges pour le compagnon charmant, dévoué, parti dans le brouillard, tombé

quelques heures après, retrouvé tué sous l'appareil piqué en terre.

J'interroge Garros.

— Que donne l'aviation ?

— Pas ce qu'elle devrait donner... Comme *taxi,* oui, ça marche...

(C'est-à-dire, en pilotant des observateurs, pour les reconnaissances voulues). Mais comme instrument de guerre, nous n'y étions pas encore... cela va venir... Le monoplan, c'est le pur sang, il ne vaut que comme cheval de course ; il faut trouver le moyen de lui garder la vitesse, — en l'armant pratiquement... on cherche... »

De la bouche de Garros, si simple, si modeste, cela veut peut-être bien dire, que *l'on* est en train de trouver...

LE DOUX HIVER

8 décembre 1914.

Il pleut, il fait tiède et mou ; encore une quinzaine, il ne fera plus noir à trois heures après midi ; encore trois semaines, un mois, on pourra lire le *Communiqué,* sans s'accoter aux piliers des réverbères, et l'on calcule que le noir et la boue aux tranchées doivent être moins âpres que le gel et le vent glacé. Et tout Paris tricote, et compose des paniers pour la Noël du soldat. Paris veut réveillonner aussi, comme il a redemandé du théâtre ; ça rouvre. C'est peut-être bien ainsi, que la vie reprenne, malgré les deuils innombrables.

— « On ne voit pas tant de gens en deuil que l'on pouvait craindre, me disait, l'autre

jour, quelqu'un qui trouvait que Paris n'avait pas tant changé... ! »

Tout de même les Allemands n'ont pas démoli la moitié de la France, pour qu'il n'y ait plus que l'autre moitié en deuil.

Paris n'a pas changé ! Qu'est-ce qu'il vous faut ! Plus d'autobus, plus de parlementaires, plus de lumières, plus de spectacles, plus de croissants, le pain unifié, plus de cochers qui s'eng..., plus d'ivrognes, plus d'hommes de 20 à 40 ans ; des Anglais et des Écossais au lieu de Parisiens dans les rues, plus de camelots, plus de journaux criés, pas un seul portrait d'assassin dans le *Matin* ou *Le Journal* depuis quatre mois et les journaux réduits à des formats de papier à lettre... Rien de changé ! Et vous qui vous passez de tout ce que vous jugiez indispensable, rien qu'en juillet dernier ! Regardez-vous et vous verrez s'il n'y a rien de changé... C'est que tous nous relevons les yeux un peu plus haut qu'avant...

Rien de changé ? et les trous de Paris ! ils sont comblés ; du moins, on n'en creuse plus

de nouveaux. Les perceurs de Paris sont partis aux tranchées. Ils tiennent à leur monopole, et ils n'ont pas permis à l'ennemi de venir opérer place de la Concorde. Nous aimons mieux ça, aussi.

Rien de changé ?

Et le Gouvernement qui, de Bordeaux, vient siéger à Paris ?

De tant de réouvertures, ce sera, certainement, la plus courue. Paris boudera-t-il le gouvernement qui l'avait un peu vivement *décapitalisé,* au début de septembre ! Non, les ministres un peu frondés vont prendre leur revanche. Quatre mois que les solliciteurs n'ont plus pu faire antichambre ! Ils vont se rattraper.

Seulement, ne croyez pas à de l'ironie à tout bout de champ ! Des milliers de quémandeurs n'attendent la reprise officielle des pouvoirs publics à Paris, que pour obtenir la faveur de servir, et d'aller se battre.

Sans doute, j'ai rencontré, l'autre jour, un brave homme qui m'a dit :

— « Eh bien, n'est-ce pas, vers janvier,

février on pourra bien reparler de mon *mérite agricole?....* »

(Il a d'ailleurs fait 1870).

Mais, contrairement à l'habitude, ce sont, aujourd'hui, des dévouements qui s'offrent, de tous âges, de toutes situations, incroyables...

Mon ami Léon R..., artiste célèbre, graveur émérite, à qui l'Indochine doit l'un de ses meilleurs billets de banque, se proposait, depuis la déclaration de guerre :

— « Je veux faire quelque chose... »

Il avait 50 ans...

— « Attendez, lui dit-on. »

Il avait une auto, mais ne voulait pas paraître s'embusquer.

Il vendit son auto, acheta une motocyclette et s'entraîna... Comme il n'obtenait aucune affectation, et perdait son temps à prendre des sauf-conduits, il lâcha tout, et se mit à la bicyclette, abattant des records de 100 kilomètres par jour...

Enfin, il se décida à ne plus rien demander à « nos amis politiques ». Il alla seul au re-

crutement, passa le conseil de santé, fut déclaré bon, et versé dans les autos. L'autre midi, il me fit signe pour déjeuner chez Maxim's, qui est la taverne de nos grands mobilisés. Léon R... était en artilleur, sa croix battant la poitrine, l'uniforme déjà frotté de service...

— « Mon cher, je conduis des camions, en attendant... Je suis très heureux... je suis en retard, mais voilà, j'ai été accroché, dans le métro... Ma croix fait retourner les gens... Un groupe m'a offert des cigarettes. Une femme, des fleurs. Ils veulent que je leur dise comment j'ai eu la croix... Je ne peux pas leur raconter que c'est en gravant sur bois ou sur cuivre. C'est enivrant... Par exemple, ce qui l'était moins c'est l'engagement... Ah! J'en ai fait des bureaux... Enfin, tout allait être conclu, quand on me demande *mon diplôme*. J'avais un brevet de chauffeur... Mais je n'étais pas breveté de bicyclette...

— « Allez passer votre examen... »

— J'arrive à la caserne de .... Un caporal me dit: — « Eh! bien, tournez par quelques rues, et revenez, je vous regarde... » Je tourne,

tourne un quart d'heure, une demi-heure... De temps à autre, j'apercevais le caporal, occupé à la grille, avec des soldats, qui ne m'arrêtait pas. Je continuais. Dans une rue, un agent m'arrête :

— « Votre numéro... Qu'est-ce que vous fabriquez à repasser ici, tous les quarts d'heure... Je vais vous flanquer un procès-verbal... »

— « Mais je passe mon examen... »

J'échappe à l'agent, quand, devant la caserne, un officier me hèle :

— « Qu'est-ce que vous fichez à rouler et à corner, depuis une heure par ici ? »

— « Mais, mon lieutenant, je passe l'examen : le caporal m'a dit de tourner... » Ça été le diable de retrouver le caporal examinateur. Bref, tout s'est arrangé. J'avais demandé à être automobiliste, puis motocycliste, puis bicycliste, pour aller à l'armée ; on m'a fait camionneur ; je dirige un immense fourgon automobile... Tout de même, quelle existence... Je suis avec des citoyens étonnants, tous dessalés, des chauffeurs de

Paris, joyeux et braves... Je suis rudement content... »

Nous prîmes un autre rendez-vous. Mais Léon R... n'est pas venu... Il m'a écrit :

— « Je pars pour destination inconnue, avec des camions chargés de mitrailleuses, cette fois, il y a lieu de croire que c'est pour le front...[1] »

1. Léon R... a eu le bras cassé, d'un eclat d'obus, à la bataille de l'Yser — où il était chauffeur d'un colonel ; après des semaines d'hôpital, il est re-affecté aux camions lourds. Il réclame. En vain. Un matin, il est dirigé sur Versailles, versé dans les *novices*, pour faire son apprentissage ! Il proteste contre l'erreur. Il reçoit l'ordre de se soumettre. Il monte sur le siège d'un camion d'école, conduit par un débutant, qui se jette contre un mur.

Léon R..., rentre à l'hôpital gravement blessé, maintenant réformé.

1914-1915

12 décembre 1914.

A la première semaine de décembre, les autres millésimes, on commençait à se réjouir. Encore un peu, et les jours s'arrêteraient de raccourcir. Dès Noël, cela devenait stationnaire. Et, bientôt, le soleil se faisait sentir. Chaque matin, chaque soir, on progressait, comme disent les *Communiqués*, et la lumière se propageait plus ample. La jeune année s'annonçait nimbée de toutes les grâces d'un prochain renouveau. Sous le gel, les bourgeons tressaillaient. Janvier se parait des mille promesses splendides de l'éternelle nature...

Au moment où 1914 s'enlise dans la dou-

leur et le sang, que sera 1915, qui s'avance drapée de deuil et voilée d'inconnu!

Même en ces temps fantastiques, que la vie est « quotidienne »! comme disait Laforgue. Comme l'existence se traîne, moutonnière et minuscule, pour la masse de l'humanité! Nulle catastrophe ne lui change ses quelques vieux gestes habituels. Les boutiques préparent leurs étalages de bonbons; il faut réveillonner, quand même. Aussi pour gagner « la dispense » de sacrifier au boudin rituel, on s'entraîne à ravitailler les tranchées de victuailles et de friandises, pour les soldats. On pourra s'imaginer qu'ils réveillonnent aussi, de la Flandre à l'Alsace...

Pourtant, malgré les deuils et les détresses, plus fort que la mort, persiste le défi de la vie à tous les désastres. L'enfant ignore et babille; le gamin se rue au jeu; l'adolescent rêve à la cousine et à la voisine. La nature continue...

La guerre? qui embrase l'univers précipite à la lutte dix nations? Et après! La blanchisseuse a repassé notre linge. La fruitière

a ouvert sa boutique. Par endroits, il semblerait que rien n'a changé, en façade. N'allons-nous pas revoir un Sénat, une Chambre! Mais tout cela n'est qu'apparence! Quelques cents d'embusqués ne constituent pas la population formidable d'avant la guerre, d'où sont retranchés tous les hommes, de vingt à quarante ans! Or, ce qui reste n'a pas l'air suffisamment veuf ou orphelin de tout ce qui est parti. Par moments, un rire, une voix détonent, vous blessent cruellement. On se retourne, on voudrait crier : — « Mais vous ne savez donc pas qu'il y a la guerre? » Et l'on aperçoit des visages tellement innocents, indifférents, que l'on est suffoqué! Et l'on réfléchit que c'est là, peut-être, un des ressorts merveilleux des peuples, cette acceptation, cette résistance, cette indifférence, l'instinct. On nous dit que dans l'ouest, le sud-est, le sud-ouest, même à la Loire, un voyageur étranger saisirait mal la différence de cette année aux précédentes! Tant mieux alors, que les obus allemands, leurs trous creusés, n'ébranlent pas le sol au delà des tranchées,

n'émeuvent pas et ne terrorisent pas une nation au delà de leurs éclats et de leurs incendies! Tant mieux que le mal se limite à quelques départements, et qu'au delà les travaux et les joies ne soient pas rayés du calendrier...

Le calendrier, l'almanach... Ils sont en retard... Naguères, dès septembre, on nous encombrait... Sans doute, nous ne perdrons rien pour attendre, et des facteurs, qui ne nous ont pas apporté de lettres depuis des mois, arriveront avec le carton traditionnel! 1915!...

Quelles échéances! A quel point de la victoire atteindrons-nous? Il faut bien espérer que nous aboutirons à un règlement de comptes, sérieux et durable.

En tous cas, il est un progrès, certain, de grandeur sociale. Si trop d'individus n'ont pas été ébranlés de la commotion formidable où s'abattent des millions d'hommes, versant leur héroïsme pour la liberté du sol natal et le salut de la civilisation, si trop de gens, loin du péril, se satisfont de traverser l'époque

d'une manière un peu trop désintéressée, un vaste courant s'établit de solidarité, et de responsabilité communes. Le Midi versera, sur son soleil et sa vigne, au Nord ravagé et détruit. Les riches devront une forte part à ceux que l'invasion a ruinés. Les heureuses provinces épargnées n'auront pas assez de leur ciel, de leurs fruits et de leurs bas de laine pour honorer les survivants de la bataille...

A tous ceux qui se seront battus, à qui le pays devra son salut et sa gloire prodigieuse, toute neuve, telle qu'il n'en connaissait pas de pareille dans son plus glorieux passé, à tous ses vainqueurs, il faudra bien faire des jours paisibles et reconnaissants...

Et voilà les temps nouveaux, où tant de formules économiques, politiques et sociales devront capituler devant le droit éclatant du sacrifice. Le pays l'a compris. Les départements saufs votent des crédits pour les régions envahies. Il y a loin d'Arras à Nice. Mais, de ce que la guerre a lieu dans le Nord, l'autre moitié de la nation n'entend pas être exonérée de la casse.

Il n'y a qu'une France qui souffre de toute blessure à n'importe lequel de ses membres.

D'ailleurs, que l'on ne craigne pas de mettre la main à la poche! Ce ne seront que des avances. On peut espérer sur le règlement final de 1915, pour passer au compte du Kaiser les dépenses de 1914.

Hélas, il y a de l'irréparable, où l'Histoire seule peut intervenir, par l'opprobre éternel infligé à la mémoire du Massaçreur teuton.

---

20 décembre.

Car, dans *Joanne,* comme dans *Bœdeker,* Compiègne, et au delà, c'est « des environs de Paris ». Comment l'Allemagne dont les hordes passèrent l'Oise et l'Aisne, en septembre, n'aurait-elle pas été convaincue de la capitulation de Paris, ville ouverte, décapitalisée, par le transfert gouvernemental à Bordeaux...

Après les glorieuses régions de la Marne, j'ai voulu voir celles de l'Oise et de l'Aisne. Mêmes difficultés d'arriver aux zones des armées ; mêmes mesures prohibitives, bien explicables ; même désir, qui n'a rien d'extraordinaire, ni de blâmable, non plus, de ceux qu'immobilisent, — momentanément, — l'âge et les circonstances, — de sortir de leur

morne vie, d'aller respirer l'héroïsme voisin, de s'évader du tombeau de silence, qu'est Paris, pour entendre le murmure de grandeur, de victoire qui rase la plaine, palpite à travers les bois, tout à l'heure piétinés par les soldats du Kaiser...

D'abord, le sauf-conduit délivré par la mairie, le commissariat de police de votre lieu de domicile. Chiffon de papier d'une valeur toute relative, — aux yeux de l'autorité militaire, dont les prescriptions et consignes varient, naturellement, avec les événements, d'heure en heure. Il faut courir le risque d'avoir à rebrousser chemin en cours deroute, ou à stopper quelque nuit dans une gare !

Essayons toujours ; vraiment, une mauvaise nuit en perspective, ce n'est pas terrible ! Une mauvaise nuit, peut-on parler ainsi : quand des millions de Français sont dans le froid, la boue, sous les obus... Une mauvaise nuit ! Comme s'il en était de bonnes, parmi l'angoisse, la fièvre, l'attente cruelle où nous nous abîmons tous !

De la gare du Nord, un train part à six

heures vingt-quatre, qui doit aboutir à Compiègne à neuf heures et demie, par Chantilly et Creil. Mon compagnon de voyage, l'éditeur Stock, a emporté des victuailles ; moi le pain et le vin, — du pain depuis quatre mois inconnu des Parisiens, condamnés au gros pain *fendu ou boulot,* alors que, franchie la barrière, les surburbains ont continué à recevoir de leurs boulangers les pains de fantaisie de tous les formats : la banlieue a dubon !

Cependant, l'appétit ne va guère... Le train stoppe à toutes les stations, — dont sonnent « les noms de guerre », dans les ténèbres, les noms d'hier...

Saint-Denis ! Je ne sais si j'y suis revenu, depuis 1871... Je n'avais que huit ans ; je m'en souviens, brusquement, comme d'un fait d'aujourd'hui. On fuyait la Commune, — barrée à Saint-Denis par les lignes allemandes. Les *Pruscos,* comme on disait alors, occupaient encore le territoire ; des soldats au casque à pointe jouaient aux boules, dans un jardin de traiteur où nous avions déjeuné, un an ou deux avant, alors que l'on visitait

dans cette région les tombes provisoires des sept victimes de l'assassin Tropmann !

Qu'était-ce auprès des millions de meurtres prémédités d'un Empereur teuton !

Survilliers ! Jadis, de là, une diligence, aux samedis d'été ; à la Pentecôte ; au 14 juillet, emportait des poètes et des artistes à Plailly, à Mortefontaine, Là, François Coppée vécut une idylle d'arrière-saison.

Forêts d'Ermenonville, de Pontarmé ; de Chantilly, de Coye ! dont les arbres ont abrité nos courses juvéniles ! Adorables pays de la *Bohème Galante,* de Gérard de Nerval :

O Primavera, gioventù del'anno !
Bella madre di fiori,
D'herbe novelle e di novelli amori !

Tout le paysage n'est qu'une masse ténébreuse. Les bois couchés dans la nuit reverront-ils le jour. Je me redis les vers de Ronsard :

« Écoute, bûcheron, arreste un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force,
Des nymphes, qui vivaient dessous la dure écorce !

Chantilly ! dispersé, le monde des entraîneurs, des jockeys, des éleveurs et des propriétaires, — et les coursiers illustres ont quitté leurs *boxes* somptueux à l'arrivée des barbares. Car, ils s'étaient avancés jusque par ici !

Les chevaux de course...

Eux, aussi, ont connu l'exode de septembre. Par centaines, ils avaient gagné la Normandie :

— « Crois-tu, mon vieux, me disait un camarade de journal, des rubriques sportives, il y en a plus de quatre cents, à Deauville, et *Vermuthv, Cascadetta. Jtembouchuncoin,* les bêtes les plus fameuses... Oui, mon vieux, tout cela est allé de Chantilly à Deauville, et sais-tu comment, mon vieux ? *A pied,* mon vieux, *à pied...* »

Notre amateur n'en revenait pas que tous ces *pur sang,* eussent pu fournir à pied, par leurs propres moyens, ce trajet, en dehors des champs de course, où, d'habitude, les transportent des camions rembourrés, des wagons de luxe.

Creil! Quelle stupeur, quand, vers la fin d'août, on apprit que l'ennemi tenait l'Oise, à Creil et battait la forêt d'Halatte !

Tout le monde descend. Il faut changer de train. Des voyageurs s'inquiètent, pour leurs sauf-conduits. On entre dans la zone des armées, hors du Camp retranché. Faut-il faire viser le papier ? Personne n'en sait rien. On continue. La pluie tombe. Impossible de rien voir, mais le train, si lent, ralentit encore, sur des ponts de fortune. On traverse l'Oise, des voix montent :

— « Journaux... journaux... »

(Génie, gardes-voie), — ils ne connaissent des événements que ce qu'ils apprennent par les feuilles tendues, jetées des portières !

— « Journaux, journaux... »

On se penche... A des lueurs de falots, on aperçoit les silhouettes étranges, tous les accoutrements de territoriaux, qui n'ont pas touché « l'habillement » complet. Ou bien, l'uniforme d'été ne garantissant guère contre les nuits de décembre ! Chacun se préserve

de son mieux ; — des sabots remplacent les « godasses » fatiguées ; il y a des sacs sur les épaules, des couvertures ; des foulards s'enroulent aux képis, des cache-nez, des passe-montagnes emmitouflent les visages au poil grisonnant. Tout le long de la ligne, à la lampe des wagons, s'éclairent ces veilleurs nocturnes ; ils gardent un sol doublement sacré, puisque repris à l'envahisseur ; et presque tous sont debout pour la défense de ce territoire dont si peu possèdent un lambeau où vivre et mourir ; mais qu'est-ce que la propriété de la terre et des pierres ? il s'agit d'autres biens sublimes, d'une flamme inextinguible de devoir et d'honneur. Soleil de la Patrie où la pauvreté, la misère même ont une part égale à celle des plus grands bénéficiaires des richesses de ce monde. Certainenement, par ces nuits rudes, nul ne fait le décompte de ses risques personnels ; sans doute, ils souhaitent la fin de tant de misères, — mais pas pour recommencer à subir les incessantes provocations de l'Allemagne d'hier. Non, personne ne voudrait plus de la molle

paix d'hier. Non, la pensée va en avant...

— « Journaux, journaux... »

Ceux que « leur classe » immobilise devant le rail, les disques et les passages à niveau veulent savoir quelle besogne font les jeunes, ceux du front, des tranchées — et de la prochaine offensive...

— « Compiègne... »

On y arrive, mais ce n'est pas tout. Il faut sortir de la gare — sévèrement bouclée. Les gendarmes examinent les sauf-conduits. Sur cinquante, trente sont refusés :

— « Pas valables... »

— « Pourquoi ? Cependant... Je... »

— « Vous vous expliquerez avec le commandant, commissaire de la gare... »

La fournée est conduite à travers les salles et les quais, à un bureau où, un par un, les voyageurs sont interrogés :

— « Pourquoi tous ces permis n'ont-ils pas été visés à Creil ? »

Protestation unanime. En effet, pendant une heure d'arrêt, aucune formalité n'a été requise...

— « Que venez-vous faire ici? Combien de jours !... »

Et nous voici dehors, sous la pluie... Pas de voitures, pas de porteurs... On traverse l'Oise sur des passerelles de bois, le pont ayant été détruit... A peine dix heures... Tout est clos... Nous errons, vers un hôtel, anciennement connu... Rien d'allumé. Nous sonnons, un quart d'heure... Une sorte de garçon d'écurie ouvre, nous mène, par des couloirs puants, à des chambres dont il pousse les portes :

— « Je ne sais pas s'il y a quelqu'un dans celle-ci. »

Et, comme éclairage, des chandeliers à la bougie dont il ne reste guère que la mèche... Il n'y a qu'à se coucher, et vite, — juste le temps de se déchausser. Il suffit de songer à nos fils dans les tranchées, — même à ceux, seulement qui gardent le ballast et les signaux, pour juger confortable la chambre sordide, — la chambre occupée par l'ennemi, il n'y a que quelques semaines, — et pour s'endormir dans un bon sommeil, coupé de rêves du meilleur espoir...

Ah ! le réveil est empuanti comme le coucher... Personne ne répond à la vague sonnette... Je descends en quête d'un broc d'eau... Je tombe dans des pièces encombrées de roues, de pneus, mais qui dégagent une telle odeur ! Ces disques énormes ne sont pas du fer, ni du caouthouc, mais des fromages énormes, pour les troupes anglaises... Ailleurs, des seaux de confitures... Enfin, une bouffée tiède, parfumée, — de café au lait... ; les propriétaires de l'auberge, effarés :

— « Mais d'où venez-vous... Veuillez signer la feuille de police... Le garçon n'a rien dit... Nous serions en contravention. »

Un peu plus, et je vais être ramené à la gare, ou conduit à la place, en pyjama...

— « Monsieur, il y a des ordres très sévères...

« Il faut porter vos sauf-conduits, tout de suite, au commissariat... »

Diable ! Il ne sera pas facile de circuler :

— « Jusqu'où peut-on aller aux environs ? à Choisy-au-Bac ? à Pierrefonds ? »

— « Nulle part, Monsieur — si vous n'avez

pas de laisser-passer militaire, et l'on n'en délivre pas sans motif sérieux... »

En route, pour le commissariat, — et pour un hôtel moins caséeux, — qui me rappelait par trop les caves de *fourme* de mon vieux Cantal.

Par la rue Solférino, nous montons à la place de l'Hôtel-de-Ville... Pour la description — lisez le *Bædeker,* mais oui le *Bædeker,* de 1914, car il est à jour, et le seul guide sérieux. En bien des endroits, on cherche *l'Espion.* On nous dit : *Ils* étaient *admirablement* renseignés ! Mais, sur bien des points, ils n'avaient qu'à consulter leur *Bædeker.* Nous en sommes-nous assez moqués, des touristes à lunettes arrondies sur le rouge Bædeker ! Mais quel *Guide* français les aurait dirigés comme l'universel *Bædeker.* J'en sais quelque chose, pour y avoir collaboré, tout gracieusement. Avec quelle méthode, avec quelle politesse procédaient les éditeurs de Leipzig. On recevait des demandes courtoises, enveloppes prêtes et timbrées pour la réponse. Des *épreuves* vous étaient renvoyées, et il était

tenu compte des plus infimes corrections. Les remerciements abondaient alors qu'il fallait se gendarmer avec les maisons françaises, rechignant à tous remaniements, et tirant à la légère et à la va-vite, avec un sans-gêne incroyable. Ainsi les visiteurs étrangers sont-ils les mieux avertis, pratiquement —, et instructivement. J'ai, sous les yeux, les *Environs de Paris* de Bædeker, et ceux d'une de nos librairies parisiennes, la plus considérable. Aux deux, j'ai fourni la même documentation d'actualité, pour leur tirage de 1914. Elle semble ignorée du volume français, et le bouquin saxon n'insère aucune des erreurs monographiques grossières dont se dépare l'ouvrage français. La camelotte, pour une fois, n'est pas *made in Germany*...

Place de *l'Hôtel-de-Ville* ; mais nous nous soucions bien du monument ! Nous cherchons la porte du commissariat. L'agent nous explique :

— « Vous laissez votre sauf-conduit, — en indiquant le train par lequel vous repartez. Le commissaire viendra à onze heures. Et

puis, après avoir visé, il les envoie au sous-préfet ; — car, il y en a toujours cent ou deux cents...

— « Mais, nous ne repartons pas... Nous voulons dépasser Compiègne, la forêt... »

— « Oh ! Alors ça regarde l'autorité militaire... et vous n'aurez pas l'autorisation ; on ne sort pas de Compiègne... »

Nous reprenons nos papiers, — et nous attaquons la sous-préfecture. Portes closes. Je lis : *Entrée des Bureaux* sur un côté. Entre les barreaux d'une grille, je fais jouer la crémone, nous grimpons un escalier, et rencontrons le plus paisible et lent portier qui soit :

— « Oh ! oui, monsieur le secrétaire va venir ; ah ! bien ; à 10 heures... »

— « Il est 10 heures et demie... »

— « Ah bien, tout à l'heure... »

— « Et M. le sous-préfet... »

— « M. le sous-préfet est là... Non, il est sorti en voiture... Peut-être qu'il est rentré. »

Cependant, nombre de personnes font le siège du bâtiment, — dont un monsieur

d'aspect administratif, noir, avec une serviette, le visage renfrogné de ne pouvoir se faire ouvrir... Car, le portier continue de parlementer avec les assiégeants. Mais le secrétaire, chef de bureau, s'incline devant un nouvel arrivant rapide, dont l'allure décèle une autre autorité. Nous tenons le sous-préfet. Il téléphone, à la Place, — à un lieutenant, qui se trouve nous connaître. Nous aurons toutes les autorisations possibles...

(Quand je dis : NOUS *connaît,* je n'ai pas la fatuité de parler de moi, — mais je veux dire la *Malmaison,* et la recommandation de l'ombre de Napoléon possède une puissance encore... Et puis, tandis que nous nous présentions à M. le sous-préfet, des autos officielles arrivaient, avec M. le Président du Conseil, de qui je pouvais me recommander... Ainsi, le hasard facilitait nos désirs de pénétrer dans les régions voisines.)

Nous avons fait prix avec un voiturier pour l'après-midi. L'attelage est à la porte du restaurant à l'heure convenue ; or, ce n'est pas le même cocher :

— « Oui, vous avez parlé avec le patron... Il ne peut pas venir... Je le remplace... »

Il le peut... Les sauf-conduits portent nos noms et désignations, pour voyager avec « cocher et voiture à cheval ». Ainsi, alors que l'on exige tant de minutieuses références pour le voyageur, n'importe qui peut se hisser sur le siège, et franchir les zones interdites...

Sous un ciel bas et compact, le fiacre nous traîne à *Choisy-au-Bac,* dans la boucle de l'Aisne et de l'Oise, et vers le *Puits-d'Orléans,* dans la forêt de Laigue ; quelques kilomètres, et, — Tracy-le-Mont, Tracy-le-Val, — ce sont *nos* tranchées, et les *autres !*

Dès le faubourg, il faut soumettre les sauf-conduits aux postes qui barrent les routes. Nous sommes dans les zones armées, d'où le Boche a reculé pour se tapir dans les tranchées. L'étranger — je l'ai dit déjà, je crois, — n'apercevrait dans ce paysage défait que l'habituelle détresse d'un pluvieux hiver. Il y a moins de soldats qu'en temps ordinaire. Un passant non prévenu n'y prêterait pas d'attention. Ce sont des charretiers, des ter-

rassiers, sur qui rougeoie ou luit encore quelque fragment d'uniforme, quelque trait d'or de galon, mais tout est tellement culotté de pluie et de boue ! Seulement, si l'on s'arrête, quels yeux, quels visages, qui ne sont pas de cantonniers sur la route départementale. Quelle transformation des êtres et des choses ! Il y a un air de désolation commun à tous les horizons qui ont été souillés de l'envahissement. Il y a un air de fierté de tous ces Français confondus dans la lourde besogne de rétablir des routes, de relever des ponts. Ce ne sont plus des mercenaires professionnels qui usent la journée de huit heures. Ce sont des Français retrempés au terroir, qui en comprennent mieux ou en apprennent mille détails, jadis indifférents. Il faut que des ponts aient sauté, que des riverains de la même eau aient été séparés immensément, pour sentir ce que ce passage de pierre signifiait de civilisation — et de parenté. Aussi, tous ces travailleurs improvisés, — dont ce n'était pas le métier, ou qui n'en avaient jamais pratiqué de manuel — confèrent-ils à ces âpres tâches

une noblesse, une gaîté, un sens magnifique. Je ne me lassais pas de les admirer sur ces rives profanées, et dans ce village ruiné de Choisy-au-Bac, où l'incendie n'a pas laissé pierre sur pierre : seulement quelques maisonnettes intactes à travers le désastre, sans quoi l'on ne pourrait imaginer que ces éboulements ou ces maigres pans de murailles étaient naguères des habitations de labeur ou de plaisance de ces délicieuses rivières et forêts d'Oise et d'Aisne.

Le village est évacué. Plus de séjour possible dans cette dévastation. Rien que quelque cantonnement de troupe d'arrière, qui déblaie, emporte des matériaux, sans doute pour la réfection du pont. Çà et là, d'entre les parois noircies, se dressent les cheminées, dont le rouge squelette de brique atteste l'ancien foyer détruit. Ici, l'une plus importante que les autres, montant d'un four de boulangerie. Une escouade y a apposé sa marmite. Une réconfortante odeur de soupe monte dans l'air brumeux, — de bouillon, de viande, de légumes :

— « On ne manque pas de nourriture, saine et abondante, témoignent les mobilisés... »

Oui, où l'intendance peut opérer... mais la subsistance est plus incertaine à la ligne de feu, où le ravitaillement devient une opération de guerre. Et comment *chauffer* les aliments ! Il y a des tranchées où il faut y renoncer. Cependant, l'ingéniosité publique est en train d'y pourvoir. Le joujou de Noël, c'est le *réchaud du Soldat* : une boîte de fer-blanc, format à peu près d'un *camembert,* mais le fromage est de l'alcool solidifié. On enlève le couvercle de cette conserve ignée, qui s'allume sans mèche, fournit de la chaleur à cuire un repas, à faire bouillir une quantité de liquide, redevient une pâte froide utilisable plus tard, si tout n'a pas été usé. Cent inventions surgissent pour adoucir le sort du combattant, le préserver du froid, de la pluie, de la fièvre. Je ne parle pas du tricot, — pourquoi il n'y a plus assez de laine aux marchés. Mais voici une boîte de fer-blanc, dimensions d'une savonnette, contenant dix tubes de médicaments, d'aliments concen-

trés, de première qualité, qui peuvent ranimer, sauver combien d'existences...

C'est à peine si, dans certains milieux, l'on peut parler de la vie terrible des tranchées, comme n'en a jamais menées la bête la plus sauvage de la Jungle. Les journaux n'en rapportent que le pittoresque, les amusements, et la fantaisie : la salle de lecture, la douche, etc. Oui, dans les cantonnements, à quelques kilomètres de la ligne de tir... Mais là, les hommes enfoncés dans les trous... ! D'aucuns y sont restés des semaines... J'en sais qui n'ont pu se nettoyer, se *déboutonner* de trois semaines... Qu'on suppute leurs souffrances ! D'autres guerres ont-elles exigé des combattants cette spéciale, résignée et formidable endurance ! sans doute, plus d'un sera étonné, plus tard, de la légende des tranchées, par les reporters et les photographes aimables, soucieux de ne pas contrarier la Censure ! Les tranchées où l'on fait le whist, où l'on reçoit, où l'on cause ! Comme si le meilleur moyen de hausser les âmes et de les tenir tendues au sacrifice, n'est pas

d'en dire toute l'horreur, toute la féroce et sublime beauté ?

A ces réflexions qui nous hantent, en parcourant les pierrailles éboulées de ce qui fut un riant et paisible village du Valois, nous sommes entraînés et ramenés sans cesse ; des cavaliers galopent, des autos filent, des convois d'approvisionnements cheminent. Un cordon de sentinelles barre tous les passages, vers Plessis-Brion, Tracy-le-Mont, la zone extrême où s'affrontent encore les forces adverses. Tant que l'on rencontre des troupes en marche, des véhicules, des campements, des postes, ça va bien, c'est chez nous ; mais bientôt, ce sont les espaces vides, silencieux ; la plaine d'hiver étend son sol mou, sa moisissure verdâtre...

— « Vous ne voyez pas la tranchée ? »

Au loin un liséré terreux, une mince rainure dont le tracé échappe à la vue du promeneur.

Désormais, c'est la ligne de feu, l'inconnu, — la canonnade dirigée à travers le ciel par les avions, au-dessus des tranchées repé-

rées, les obus s'abattant sur le sol découpé, enterrant parfois les hommes sous leurs fragiles abris, dans leurs obscures cachettes...

Il faut retourner, rentrer avant la nuit. A peine quatre heures. De ce fangeux crépuscule à l'aube vaseuse de demain, une quinzaine d'heures que ceux du front vont vivre dans le guet, l'alerte, le ravitaillement essayé dans les profondes ténèbres, — peut-être l'assaut parmi les ronces de fer de la ligne ennemie ! Que d'intense héroïsme, pour préparer le prochain *Communiqué :* — « *Nous progressons légèrement !* » Misérable, folle et splendide humanité. Il pleure dans nos cœurs : Comme la boue du chemin se plaque à nos bottes, l'immense détresse de l'heure se plaque à l'âme. Nous rentrons par la forêt saccagée. La ville est détrempée, accablée. Cependant, au *Café de la Cloche,* il y a du monde, des officiers, — et des consommateurs du dimanche. On fait la partie. On est loin de la guerre. On n'en parle pas. On ne sait les événements voisins et du jour que par les journaux du surlendemain. C'est-à-dire que l'on se fami-

liarise avec les temps nouveaux. On accepte que la situation durera longtemps. L'état de guerre apparaît normal.

Si, seulement on ne décourageait pas les promeneurs...

— « Nous aurions du monde, dit le maître de l'hôtel. »

En effet, les Parisiens iraient bien revoir leurs chers « environs de Paris ».

Mais nous sommes du *Camp retranché,* et, au seuil du camp, c'est la *zone des armées.* Il faut patienter encore, — avant que la foule puisse aller en pèlerinage à tant d'endroits aimés et flétris. Mais le printemps va parer tout le désastre de soleil neuf et de tendres fleurs. Et l'on rapporte le plus sûr espoir, — quand on revient des campagnes mutilées par le plus récent vandalisme, sans avoir entendu une plainte d'aucun de ceux qui sont debout, pour la revanche sans phrases.

NOS FILS

15 janvier 1915.

Je reprends la plume, sans savoir si je vais pouvoir penser et écrire les quelques feuillets d'une chronique, après les crises de larmes, la brutalité du coup, les insomnies hagardes, l'hébétude de la détente, le morne désespoir au seuil de la solitude infinie...

Je n'avais qu'un fils, à qui j'avais voué toute ma vie, né en 1896. Il s'est engagé à 18 ans, au début de la guerre. Il est tombé mortellement frappé devant Verdun le 25 novembre. Je l'ai appris, par protection, grâce aux plus hautes influences, le 28 décembre : je n'avais plus de nouvelles depuis le 20 novembre. J'ai passé par toutes les fièvres de l'attente, avant le billet ministériel contenant

ce simple renseignement : *Décédé le 28 novembre à Clermont-en-Argonne, des suites de blessures de guerre.* Pas un détail, sur le trépas de nos fils héroïques. Cela ne changerait rien à l'irréparable. Tout de même, il y aurait, peut-être, un adoucissement à la peine immense, de pouvoir situer l'endroit de la catastrophe, d'en connaître, dans la mesure possible, quelques circonstances. On possède encore la dépouille, qui est sous la terre d'une tombe. C'est effrayant, de pleurer dans les ténèbres et dans le vide, à la recherche inutile de l'absent...

Hélas, ces plaintes sont formulées depuis la mobilisation ; il ne paraît pas que les améliorations se soient produites ! Comment le splendide effort de la nation, en argent, en vêtements, en tabac, en remèdes, en correspondances, pour maintenir la santé physique et morale des combattants et parer à la défectuosité de notre préparation militaire ne risquerait-il pas d'être appauvri, s'il ne rencontre pas le zèle, l'activité parallèles des administrations publiques ! Ma dernière lettre,

adressée à mon fils le 3 décembre, me revient aujourd'hui, six semaines après, avec la mention : *Le destinataire n'a pu être atteint en temps utile*. Du dernier des scribes au premier des ministres, n'y a-t-il donc personne pour corriger la goujaterie exorbitante de pareilles formules : *Le destinataire n'a pu être atteint*. Évidemment, l'inventeur de ce *libellé* postal ne saurait comprendre notre rage hébétée devant sa trouvaille : *Le destinataire n'a pu être atteint en temps utile !*

Cependant, le devoir exige toute abnégation, et le renoncement le plus large ne nous coûterait rien, si nous avions la conviction de l'entente absolue, de la volonté unanime de tous ceux qui ont charge des rouages de la mécanique sociale, d'en surveiller tout le fonctionnement : mais les pires cataclysmes n'atteignent pas l'infrangible routine, la formidable inertie qui continuent de sévir fin 1914, comme aux molles époques de la paix. J'en ai eu l'exemple le plus typique, le 1er janvier. Une lettre d'avis me fait connaître que j'ai un colis en gare, qui ne peut m'être livré

à domicile, ce genre de transport ne s'effectuant plus. J'envoie quelqu'un. Le magasinier refuse de remettre le paquet, c'est *jour férié;* je renvoie le surlendemain ; même refus, c'était *dimanche*. Qu'il s'agisse de marchandises périssables, ou d'un objet pouvant intéresser la défense nationale, pièce d'auto, d'aéroplane, médicaments, qu'importe, les *dimanches* et *jours fériés* sont sacrés, sur le réseau de l'État, voire en grande vitesse.

Mais laissons ces misères. En attendant le renouveau décisif, retournons vers les grands jours resplendissants de flamme, où les alliés se sont dressés, à peu près armés du seul bon droit, contre l'invasion criminelle, préparée depuis un demi-siècle. C'est au soleil d'août que des enfants, des collégiens quittant les vacances et les jeux, sont devenus, en une minute, des hommes ; dès qu'ils ont entendu l'écho de la bataille, le délire sacré s'est emparé de tout leur être ; dès les premiers jours de la lutte, mon petit Charles m'écrivait de Normandie, pour s'engager. Il invoquait les beaux noms de son

origine maternelle : Charles Dorian, député de la Loire, son grand-père, qui avait été le vaillant lieutenant de la mission Foureau-Lamy, et avait servi en 1870 ; Frédéric Dorian, le ministre des travaux publics de la *Défense Nationale*. Mais, déjà, les communications avec Paris devenaient difficultueuses. Alors, il se dirigea sur Rouen. La première fois, bureaux fermés. On ne facilitait guère les démarches ! Il fallait de l'obstination aux bonnes volontés ! de mon côté, j'écrivais aux ministères amis, qui emportaient les courriers dans la Gironde ! Il y avait quinze jours que mon volontaire faisait l'exercice à Blois, quand il me parvint une réponse sur les moyens d'entrer au régiment ! L'exercice, ai-je dit ? Bien peu. Le lycéen de la veille se plaignait, au contraire, de ne pas assez travailler. Il y a des dépôts admirables, j'imagine. Celui où mon fils faisait son instruction ne semblait pas parfait, dans sa compagnie. J'ai pu, au jour le jour, par les lettres assez régulières, où l'enfant ne se plaignait pas, mais manifestait la plus gentille ardeur à se préparer,

constater une entière acceptation des duretés de la vie nouvelle, dans l'espoir des randonnées glorieuses ; en effet, c'était, en quelques heures, un rude contraste..., le cantonnement hâtif, le gîte sur la paille, pêle-mêle avec des inconnus de toutes catégories sociales et mentales, le changement de régime qui éprouvait les jeunes organismes ; rien n'était guère préparé pour accueillir les petits soldats, éprouvés par les bronchites, la dyssenterie qui nécessitaient leur transfert de l'installation primitive dans un casernement de l'archevêché désaffecté où le matériel de couchage n'était toujours que la litière des bêtes. Et, tout de même, le cher enfant s'ingéniait à me rassurer, comme on verra par des fragments de correspondance que je m'impose l'épouvantable et douce torture de recopier, parce que, de temps à autre, je m'arrête à pleurer, à songer, et qu'il y a des secondes où je suis reporté à l'époque où je les recevais, où j'oublie, un éclair de temps, que depuis la fatalité s'est déchaînée :

« Mon cher père, tu excuseras la brièveté

de ma dernière lettre, mais j'ai eu très peu de temps à moi. Aujourd'hui, j'espère en avoir un peu plus, car, je suis à la chambrée, porté malade depuis plusieurs jours déjà. Maintenant, je vais pour ainsi dire assez bien, et j'espère pouvoir reprendre bientôt le service... Comme tu le dis, la vie au régiment est monotone et pour moi elle serait déprimante si ce n'était la beauté de la cause et du but, que j'aperçois chaque jour plus proche. Oh ! oui, je suis heureux, moi, encore un enfant, de pouvoir, à côté de mes aînés, remplir la plus belle mission qu'il soit jamais donné à un homme d'accomplir...

« Je conçois que tu te sentes seul à Malmaison, et que tu ne te fasses pas à l'idée d'avoir vu 1870 et 1914 sans y avoir pu prendre part ; mais l'accomplissement des plus beaux devoirs n'est pas toujours celui qui offre le plus de gloire ; mais avec le nom que tu t'es fait, on ne peut que te louer et reconnaître ton tourment de n'être pas soldat ; mais on sait que ton fils est sous les drapeaux, et c'est le même sang. A chacun son œuvre ou sa dette.

« Ici, j'ai trouvé en Mme C. B. une personne on ne peut plus aimable qui m'a reçu à bras ouverts et dont l'hospitalité m'a fait du bien, entouré d'étrangers et d'indifférents comme je suis. Et puis, il fait bon s'asseoir à une table, boire dans un verre, manger avec un couteau et une fourchette ! C'est autre chose aussi que de causer des gens que l'on connaît et d'impressions communes, plutôt que du maniement d'armes et de la plus ou moins équitable distribution des corvées...

« Nous logeons à l'Évêché, au 4e étage d'où je t'écris, vautré dans la paille, qui me semble bonne, quand même...

« Aujourd'hui, bien que tout le monde soit là, il y a peu d'animation au quartier ; c'est qu'hier on a vacciné contre la typhoïde, vaccin assez douloureux et qui provoque des dérangements de l'organisme assez ennuyeux ; moi j'y ai « *coupé* » à cause de mon état de santé et vais tout à l'heure me faire poser des ventouses pour la dernière fois... »

« Mon cher père, il est inutile de te dire que

ta lettre m'a beaucoup touché, je suis même un peu confus... Tu me félicites très chaudement d'un acte qui n'est que l'accomplissement de ce que je regarde comme un devoir. Je sais bien que rien ne m'obligeait à être soldat, que mon âge m'enlevait tout devoir militaire, mais alors que des gens, parfois assez vieux pour être mes parents, vont sur le front, comment un jeune homme de dix-huit ans, assez solide pour faire campagne, puisque les médecins le jugent comme tel, resterait-il inactif dans ses foyers ? Un engagement, je t'assure, n'a jamais fait pour moi l'ombre d'un doute et, quand j'y pense, je me trouve à peine étonné d'être soldat, et je me fais très vite à la vie d'ici. Certes, je ne te cacherai pas que je la trouve dure, comme tu dis, mais le but est si beau, qui se trouve au bout ! Et cela vaut tous les dévouements, tous les sacrifices. Mais cela tu le comprends aussi bien et même mieux que moi, puisque tu as vu 70.

« Je t'envoie une photo ci-inclus ; elle n'est pas très réussie, car c'était au moment de

ma bronchite, mais mes traits y sont assez nets. Je t'en enverrai encore une, un de ces jours, où nous serons nous tous de notre escouade.

« Demain, sûrement, je vais t'écrire plus longuement car la question du vaccin revient sur le terrain. Voici ce qui s'est passé. J'ai été piqué une première fois, il y a quinze jours, ce qui m'a rendu malade, car c'est un vaccin contre la typhoïde, qui doit être renouvelé trois fois. La seconde fois, il y a huit jours, je n'ai pas été piqué à cause de ma bronchite, mais je viens de l'être, ce matin, et nous en avons pour deux jours à ne rien faire, ce qui me donnera bien du temps pour écrire, en général, et à toi, en particulier. »

« Ta lettre m'a fait un très grand plaisir, et j'en suis même un peu confus... Et puis, les éloges que tu me fais ne sont pas sans m'émouvoir. Je ne crois, d'ailleurs, pas les mériter entièrement. Je sais bien que rien ne m'obligeait à partir, et que j'étais libre de

toute obligation militaire, mais je crois que tout homme valide devait accomplir son devoir envers la Patrie menacée, et que, si jeune que je sois, j'avais ce devoir ; les médecins, du reste, m'ont jugé capable de faire la campagne ; c'est qu'en réalité je le devais à mon pays. Et puis, j'ai des noms qui parlent pour moi, dans notre famille. Je ne te cacherai pas, cependant, que c'était dur pour moi de partir et que la vie de cantonnement n'avait rien de gai, mais ce que j'ai de désagréable à supporter ici est amplement effacé par la perspective toujours plus proche du but véritable de tout Français : le sacrifice possible de son sang, et ce sacrifice, je jure bien que je pourrai le faire, le cas échéant, avec tout l'enthousiasme de ma jeunesse. Il ne faut pas, non plus, croire que j'ai obéi à un élan irréfléchi, c'est avec la haine d'un ennemi que j'ai été à même de connaître[1] que je suis parti, avec la colère de voir un peuple, moralement inférieur au nôtre, attenter à ce

1. Il avait appris l'allemand, et séjourné à Wiesbaden et à Berlin, en août et septembre 1912 et 1913.

que j'ai de plus cher, le raffinement de notre civilisation française, la beauté de notre sol et de l'œuvre nationale. Comment ne pas se révolter contre ceux qui viennent fouler aux pieds notre beau pays, détruire les chefs-d'œuvre de notre passé, anéantir le présent et retarder sinon empêcher notre marche vers un avenir admirable. Et c'est tout cela, vois-tu, en plus de l'hérédité, qui force à aimer la patrie inconsciemment, qui m'a fait accomplir le geste que tu trouves beau, et que je ne trouve que respectable. Ceci dit, je voudrais te parler encore de bien des choses, mais j'ai peur que le temps ne me manque. Je voudrais écrire à Frédéric Masson, qui m'a envoyé une lettre que je garde comme un emblème précieux, comme un titre conféré par un maître... Demain, je t'écrirais, sans doute, plus longuement, car je serai moins fatigué. Je viens, en effet, d'être vacciné pour la seconde fois contre la typhoïde (on doit l'être trois fois) et à la suite de ça, on est généralement fichu deux ou trois jours, mais ma bronchite s'est passée... »

« Mon cher père, la lettre que je te promettais ne sera peut-être pas aussi longue que j'aurais voulu. Bien que dimanche, j'ai peu de temps à moi... Nous pensons, en effet, partir bientôt. Par *bientôt,* j'entends une huitaine... Je fais partie de la première section de marche, 3e escouade, la 1re en réalité, les élèves caporaux composant les deux premières; c'est-à-dire que dès qu'un détachement sera réclamé au 113e, j'en ferai partie. Je ne demande d'ailleurs que cela, et c'est avec joie, sinon sans émotion, que j'attends le départ... Je voudrais t'envoyer une photo meilleure que la dernière, et en équipement complet. Pourrais-tu m'envoyer la tienne, une photo récente... »

Peu après, un mot, le dernier pour m'accuser réception d'un pli recommandé, et puis, du 20 novembre au 27 décembre, rien, l'entassement des jours chaque jour plus lourds de silence, où la pensée doit se révolter, à de brusques visions, au bord du gouffre...

Puis, on tourne, lit et relit la note ministé-

rielle. Et l'on ne comprend pas, on ne peut pas comprendre que le néant s'ouvre de la sorte... Je plonge dans l'enveloppe où j'ai conservé ses lettres, et celles de sa spontanée et dévouée correspondante, à Blois :

« Monsieur,

« Votre fils Charles a passé sa fin de journée et dîné avec nous... Il était gai, bien portant ; sa fine orientation d'esprit m'intéresse. Ne vous préoccupez pas, Monsieur, à l'excès de cet engagement ; je crois, dans une grande mesure « au fatalisme ». Il suit là une belle impulsion à laquelle ni son milieu, ni ses études ne l'avaient préparé ; c'est qu'il devait en être ainsi, ne lui laissez surtout pas soupçonner que vous tremblez pour lui. Comme élève officier, votre fils est très pris...

« Ne me remerciez pas, Monsieur, je vous en prie, pour ces menues choses ; c'est moi qui demeure votre obligée, estimant, non sans raison, que le plus grand luxe qu'on

puisse s'offrir, c'est celui qui consiste à faire plaisir autour de soi... »

« Comme endurance au froid, il est bâti pour faire la campagne d'hiver ; il en a toujours assez sur le dos, et sa paille comme litière ne lui fait en rien peur. Si je vois la possibilité de lui faire admettre tricot et caleçon de laine, je le ferai, soyez-en sûre... »

« Je l'ai vu hier, lui ai porté tout ce qu'il pouvait endosser comme vêtements chauds ; ce matin, je suis allé, avec mon petit André, lui dire au revoir à 7 h. 50 ; ils partent pour l'Argonne.

« Il est parti comme un soldat ; comme un soldat, l'avons-nous traité, car c'est avec de vulgaires provisions de bouche que nous l'avons gâté, — à elles, joints les derniers œillets du jardin, avec lesquels ces grands enfants ont orné leurs fusils. Je lui ai dit au revoir avec les dents serrées et des larmes dans la gorge, mais avec du sourire plein les yeux.

« Il s'en va, s'étant créé des amitiés solides à la caserne ; ils sont cinq, s'étant promis

aide et soutien. J'ai serré la main d'un grand garçon qui m'a dit :

— « Avec Ajalbert, on ne se quittera pas, « et on reviendra ensemble. »

« Mattis, c'est un paysan des Hauts-de-Meuse, qui s'est déjà battu. Il sonne franc de la main et du regard. Je lui ai dit d'enfermer ses affaires personnelles dans le même sac que celles de votre fils, je remonte le tout « *au Chapitre* » et je compte bien les leur remettre en mains propres, la guerre finie...

« Sur l'indication de mon médecin, je lui ai remis une bouteille de permanganate de potasse, dont quelques gouttes arrivent à antiseptiser l'eau ; de l'iode, de l'alcool ; et ce qui vaut mieux que tout, c'est qu'il part d'aplomb, moralement et physiquement. Tous ces détails, Monsieur, pour vous tranquilliser ; car j'ai bien conscience que ceux qui restent sont plus à plaindre que ceux qui partent...

« Je suis aux regrets qu'il n'ait pas trouvé le temps de passer chez un photographe ; il voulait avoir sa *nouvelle tenue* et ils n'ont été

habillés qu'hier soir. Il est vêtu de neuf des pieds à la tête, et avait belle allure, ce matin, je vous assure...

« Pas de remerciements, je vous en prie, monsieur ; le peu que j'ai fait m'a causé autant de joie qu'à votre fils. »

Voilà le seul adoucissement que nos soldats aient trouvé pareil accueil, dans beaucoup de familles françaises...

Enfin, c'est la terrassante nouvelle :

« Votre triste lettre a achevé de me bouleverser ; j'étais, comme vous, anxieuse sur le sort de ce grand enfant qui m'avait tant promis de m'écrire ; je suis allée de suite au dépôt. Là, j'ai eu la grande douleur d'apprendre que le pauvre petit avait été grièvement blessé, le 25 novembre, à Vauquois, près de Verdun, évacué sur une ambulance d'arrière, où il était décédé trois jours après... J'ai écrit à Mattis ; il a été jusqu'ici épargné... Me répondra-t-il... Je suis passée au quartier, afin de tâcher d'avoir des détails. On m'a répondu que, par ordre, ces détails avaient été demandés au front ?

« Cher monsieur, nos lettres se sont croisées ; je ne puis que vous dire que je partage votre douleur dans une proportion que vous ne pouvez supposer. Votre grand enfant était devenu mien ; il entrait chez moi comme chez lui ; j'étais très fière d'avoir fait se livrer ainsi ce garçon d'abord assez mûré ; oui, soyez-en sûr, je causerai de lui avec douceur, car votre fils a été mien, pendant ces derniers mois de sa vie...

« Je détiens les derniers souvenirs qu'il vous reste de lui ; un paquet de vieilles choses ; du linge sale qu'il m'avait défendu de toucher ; il voulait, me disait-il, la campagne finie, retrouver ces souvenirs intacts de sa vie de caserne ; un paquet de lettres...

« Il m'avait fait, votre pauvre grand, ses confidences d'avenir ; je le sermonnais, et lui disais : Entre André (12 ans) et vous ; il n'y a pas grande différence d'âge.

« Je le vois encore, le soir, quand il n'avait pas la permission de la soirée, partant du *Chapitre* avec une grosse tartine de rillettes, et des fruits dans ses poches. Je lui

avais prêté une bicyclette, qui lui permettait de venir rapidement...

« Tous ces détails sont bien futiles, hélas, devant la brutalité du malheur qui vous touche, mais c'est la dernière trace de vie du cher disparu. Il m'avait dit la douceur que lui avait causé une longue lettre reçue de vous... Vous le voyez, cher monsieur, j'avais su gagner son amitié, et j'en suis doublement heureuse. Il disait à mon petit André : « Vois-tu, « mon gosse, si j'attrape un pruneau, je ne « désire qu'une chose, c'est de revenir me « faire soigner dans l'hôpital de ta mère... »

« Tous les dimanches, je réunissais autour d'une tasse de thé des gens intelligents ; vous ne savez la joie qu'il éprouvait à se retrouver dans un milieu où l'on causait et gentiment, il me disait : « Je croyais par vous, madame, « connaître la vie de province, et voilà que « je me sens à Paris. » Et combien d'autres souvenirs.

« Ne vous laissez pas aller, cher Monsieur, aux regrets sur le passé ; notre vie est, hélas, tracée ; et quoi que nous fassions, nous en

faisons bien peu dévier les grandes lignes ! Il est mort héroïquement, croyez-le, car il avait pris le métier très courageusement. Croyez-vous que la vie vaille à ce point, qu'on la regrette pour ceux qui sont fauchés si jeunes ? »

Ah, si ! La vie est à vivre, au-dessus des réalités, pour ses rêves de jeunesse, d'amour, d'ambition, pour tant d'espoirs et d'enthousiasmes, et de passion !

Je viens de trouver un gros cahier de vers, où s'essayait le pauvre enfant, qui ne me les avouait pas, tandis que je le grondais pour son indolence à ses études. Quel mystère qu'une âme d'enfant, qu'un caractère qui se forme à notre insu. Je n'aurai guère causé avec le mien, profondément, que par lettres, pendant ces quelques semaines, où, par sa décision, il avait fixé son sort, il s'était dressé à la plus haute virilité, dans la splendeur d'une volonté qui le faisait maître de notre nom et de son sang ; désormais, qu'est-ce que des parents, nos conseils et nos tendresses, devant les soldats à qui la Patrie et nos foyers devront de survivre !

Je reprends ces lettres de l'inconnue, qui, par recommandation d'un ami commun, est devenue la tutrice suprême de mon fils ; alors je revis, tant que je lis ; je le revois vivant ; et puis, soudain, je tombe de vertige... Depuis ce train, où Mme C. B. l'a vu « dans sa belle allure, en tenue bleu pâle » avec des œillets au canon de son fusil, ce sont d'horrifiantes ténèbres, c'est l'inconnu, le vide ! Retrouverai-je l'endroit où sa dépouille a été mise dans la terre...

Maintenant, ce sont des télégrammes, des lettres de condoléances, que je n'ai pu lire, les premiers jours. Mort glorieuses, héroïsme, sacrifice, Patrie ! Ce sont les mots qui éclataient à mes yeux — et, au lieu de consolation, ne m'apportaient que la plus douloureuse colère, et l'imprescriptible remords. Il n'avait dix-huit ans que depuis peu. Pourquoi cet engagement ! Pourquoi mon acquiescement, mon encouragement, mes éloges ! Alors qu'il y a par ailleurs, tant de prudence dans bien des familles ! N'était-il pas de mon

devoir de lui faire attendre son heure, — et je lui sauvais la vie ! Certes, des centaines d'inconnus, des parents frappés aussi, surtout, m'adressent de touchantes, de nobles paroles. Mais je sais, moi, si je dois le taire aujourd'hui, que nos enfants ne sont pas exercés, soignés comme ils devraient l'être. Et je m'interroge, avec horreur, sur l'utilité du sacrifice. Et je sais que les parents peuvent souffrir tout le martyre des doutes les plus angoissants pendant des semaines, et n'être avisés de l'abominable réalité, dans la forme la plus brutale, qu'après un mois de démarches...

— C'est la guerre ? Non, c'est l'incurie et la routine administratives des années de paix qui se prolongent dans les situations nouvelles où il faudrait des hommes nouveaux, des énergies et des initiatives que les malheurs de la Patrie n'ont pas encore fait surgir. L'union sacrée ! Elle n'est pas dans le *statu quo,* mais dans le mouvement, la recherche du mieux, par la critique ardente et désintéressée des erreurs et des fautes ! Quand

nous disons que des milliers d'existences pourraient être épargnées, des milliers de blessures mieux soignées, et le moral de la nation mieux réchauffé, on nous demande toute abnégation, et l'on nous objecte : — C'est la guerre ! Eh bien, non, ce n'est pas la Guerre, mais l'incompétence des hommes, l'insuffisance, ou l'inutilisation des moyens d'action qu'en six mois de temps l'on aurait pu améliorer...

— C'est la guerre ? — que je ne sache pas où mon fils est enterré, alors qu'il est mort à l'ambulance, où il a été identifié ! Allons donc ! Et il va falloir que je fasse la chasse à sa dépouille parmi les ruines de l'Argonne ?

Il faudrait une minute, pour recueillir le suprême renseignement aux familles ! — C'est la Guerre ? Oui, si la guerre se faisait à des centaines de lieues, à l'étranger, mais c'est chez nous que ça se passe, à cent kilomètres, contre nos villages, en des tranchées où, par l'hiver, on n'a pas bougé de cinquante centimètres depuis des semaines. Cependant, chaque jour, plusieurs fois par jour, il vient,

à vide, des automobiles du front. Ça ne les dérangerait pas beaucoup, qu'on jetât dans la voiture quelques carnets, sur les morts et les blessés. On peut en inscrire cinquante sur un feuillet de papier écolier.

J'aurais bien le droit de m'isoler dans ma douleur, et de ne pas songer aux autres. Or, ce n'est pas mon seul chagrin qui gronde en moi, je le sens bien ; mon sanglot est celui de la vague que poussent des milliers et des milliers d'autres vagues dans une clameur de tempête...

En d'autres temps, les pères gardent leur douleur silencieuse. Aujourd'hui, il y a trop de douleurs pareilles pour qu'elles ne se fondent pas dans une lamentation unanime, où chacun, en proférant sa plainte propre, exhale la détresse de toutes les âmes meurtries du même deuil.

POURVU QUE LES CIVILS TIENNENT...

7 mars 1915.

Une âpre et savoureuse légende de Forain, à l'un de ses derniers et meilleurs dessins : deux soldats, face à l'ennemi, dans la tranchée, qui ne doutent de rien, eux, et voudraient croire qu'il en est de même à l'arrière :

— « Pourvu que les civils tiennent!... »

Mais, chers et braves poilus, pourquoi ne tiendraient-ils pas? Ne sont-ils pas vos pères, vos frères, vos femmes, vos enfants ?

Alors ?

Mais sous la mâle ironie vous avez confiance. Car vous savez, aussi, qu'ils ont besoin de courage pour lutter contre le noir de l'hiver, la vie morne, l'absence des êtres aimés,

le manque de nouvelles, les rumeurs sinistres, les deuils accrus, chaque jour...

Ils ne risquent pas leur peau, à toute minute. *Elles* n'ont rien à faire, qu'à attendre. Est-ce donc si terrible? Oui, c'est abominable! Et le moral le plus solide en peut être, à la longue, diminué...

A chaque seconde, ceux qui se battent au front, ou servent par toute l'armée peuvent être frappés d'une balle, accablés d'une maladie, mais ils combattent, ils sont dans l'action, ils portent des coups aussi; à chacun de leurs pas, ils entrent dans la gloire, à chacun de leurs gestes, ils étreignent la victoire... A chaque seconde, le civil tremble pour eux et pour la patrie. Le soldat reçoit les obus. Mais tout le pays a été bombardé d'alarmes cruelles, souvent renouvelées. Comment les nerfs des femmes, des vieillards, résisteraient-ils sans défaillance, ou sans troubles, à tant d'assauts renouvelés?...

Pourtant, *ils* ont tenu... On a dit, et l'on ne redira jamais assez le sourire de Paris, alors que l'invasion n'était plus guère qu'à une

portée de canon des hordes teutonnes... Et Paris demeurait impavide et fier, debout, à travers l'exode nécessaire des étrangers, des provinciaux, que rien ne retenait ici, des pouvoirs publics, condamnés, par la prudence, à s'éloigner temporairement...

Ce fut une secousse, qui pouvait ébranler une population pour longtemps. Mais non. Les vainqueurs de la Marne n'ont-ils pas senti, sur leurs nuques la caresse ardente, le baiser fidèle, le souffle d'espoir et de force de Paris?...

Après, à quel régime ne furent-*ils* pas soumis, ceux et celles qui n'eurent plus, pour nourrir leur fièvre, que les renseignements hasardeux d'une presse démontée et réduite.

Un matin, *ils* apprenaient, quasi-officiellement que tel corps d'armée avait fléchi, et la suspicion était ainsi jetée sur toute une province française. Ou bien il nous était annoncé que le rouleau russe, le rouleau à vapeur, était sur *Kœnisberg,* sur Berlin, tenant la Prusse occidentale, d'où il était refoulé peu après...

Comment ne pas se prendre à douter de la force de nos alliés? Peu à peu, l'éducation

publique s'est faite : quand on a vu les Allemands infailliblement battus, dès qu'ils se rapprochaient des frontières de l'empire du Tsar, et leur impuissance sur Varsovie. Eh oui? tant que les troupes du Kaiser opèrent avec leur chemin de fer, elles avancent, mais, hors de là, le rouleau concasseur manœuvre, et, du front occidental, il faut retirer des corps d'armée pour enrayer l'avance russe. Les pertes sont énormes et irréparables, tandis que, de la profonde Russie, des masses se lèvent, innombrables... Maintenant, on suit d'un œil paisible le flux et le reflux de la lutte sur le théâtre oriental où le dénouement heureux n'est pas douteux, après les péripéties fatales.

Du côté anglais, que n'avons-nous pas dû entendre de « leur petit nombre » — qui devient une armée de trois millions d'hommes ! Et leur flotte, qu'est-ce qu'elle faisait? elle n'avait pas anéanti la marine boche d'un coup, c'est exact; mais, avec le lent et sûr blocus, elle serrait le barbare à la gorge, et lui faisait danser la danse du ventre.

Et le déclanchement des neutres! Pendant des semaines, on nous promettait le grand branle-bas, la ruée de 500 000 Japonais, de l'Italie et d'autres. Or, rien ne venait, que le succès par nos propres moyens.

Comment le cerveau de la foule, ainsi martelé de coups les plus divers ne serait-il pas meurtri?

Or, l'âme française a résisté à toutes les émotions. Sagesse inouïe, elle a surtout résisté aux suggestions optimistes. Il y a quelque chose de changé dans nos mentalités. Nous devenons prudents. Avec quel calme, nous avons écouté les rodomontades de Guillaume dont les sous-marins devaient isoler l'Angleterre et tout faire sauter. Et ces zeppelins à qui il faut, pour évoluer, des circonstances atmosphériques telles qu'elles ne se produisent pas deux fois par an! Par contre, la flotte anglo-française travaille dans les Dardanelles, sans que nous manifestions prématurément; si l'on conquiert Constantinople, c'est bien; s'il n'y a pas la décision voulue, nous attendrons. Que ce soit par là, que ce

soit par ailleurs, nous ne doutons pas du résultat. C'est le gros point.

S'*ils* tiennent, les civils? Mais ne va-t-on pas jusqu'à leur reprocher leur calme et que la vie continue, presque pareille, à quelques kilomètres du front?

Oui, Monsieur Forain, *ils tiennent*. Comment pourraient-*ils* faire différemment, quand leurs fils, leurs frères, aux tranchées — tels que vous nous les montrez, d'un crayon heureusement renouvelé et rajeuni — *tiennent* si héroïquement, et tiennent le bon bout, et le tiendront jusqu'au bout.

LA MER DU NORD

Mars 1915

Cette fois, je suis allé vers le Nord.

Les « sous-marins allemands » torpillant la Manche, les « Zeppelins » planant sur le détroit, les « Tauben » évoluant sur Dunkerque et Calais, je pouvais croire que les trains ne seraient pas encombrés? Les foudres aquatiques et aériennes du Kaiser sont mouillées comme ses menaces terrestres. On n'y prend plus garde. Et le direct Paris-Calais était bondé, comme à l'ordinaire... Il ne semblait pas que personne fût empêché de voyager par tant de menaces vaines. Sans doute, ce n'était pas le public habituel d'insulaires rentrant de villégiatures hivernales du Midi. Beaucoup d'Anglais, mais qui ne reve-

naient pas du *golf,* — des officiers, et des Belges, et des Français, tous en route pour le front...

Peu de femmes... On ne se déplace pas pour le plaisir... Mais quel changement d'attitudes... Plus besoin de présentations... Tout le monde a l'air de se connaître... Tout le monde est *ensemble,* contre celui que l'on ne rencontre plus, l'allemand abhorré... *On se fait de la place,* au lieu d'essayer d'accaparer pour un ou deux tout le compartiment... Tout le monde se lève aux mêmes endroits, à Chantilly, avec l'émoi profond qu'*Ils* sont venus jusque-là, et que là est aujourd'hui notre Grand Quartier Général, à Creil où l'on contourne le pont rompu; après Amiens, Abbeville, vers Etaples, nous verrons les campements indiens.

Alors que tant d'héroïsme, à chaque minute, monte de la bataille immense, de la Vistule à l'Yser, on n'ose s'arrêter aux menus détails de la vie ordinaire. Pourtant, dans la simplicité de l'au-jour-le jour, il y a l'intime communion de ceux et de celles qui sont restés

« à la maison » avec ceux qui sont partis à la guerre...

Dans le wagon-restaurant, je suis en face d'un monsieur âgé, à qui les voyageurs manifestent des égards, et d'une dame plus jeune, qui semble gênée de sa place luxueuse. On cause ; mon voisin est député de la région :

— « Que vont penser de moi mes électeurs ! »

Il me raconte l'histoire ! Sa compagne accidentelle est la jeune femme d'un soldat, — employé au Palais-Bourbon... Alors, elle voyage comme femme de chambre de M. le député, et pourra, ainsi, embrasser son mari, retiré, quelques jours, du front, pour maladie... En effet, à une station, l'épouse sautera au cou d'un « Poilu » qu'elle n'a plus vu depuis la mobilisation d'août...

— « Un joli métier que je fais là, — sourit notre député, mais j'ai une excuse. Je crois qu'ils vont bien travailler pour la Patrie... ! »

Je n'avais jamais vu Calais aussi animé, un Calais tout Anglais, aux pâtisseries nombreuses, fort achalandées, où le five o'clock

me semble fort suivi, autour des tables de thé et de gâteaux ! Je m'arrête aux *Bourgeois de Calais,* de Rodin, qui commémorent l'admirable passé historique de la cité ! Ils sont sublimes, Eustache de Saint-Pierre, et ses compagnons de sacrifice. Le génie de l'artiste les a dressés inoubliables, recréés tel qu'on les verra à jamais. De leurs visages, de leurs attitudes s'exhalent les sentiments incomparables que nous prêtons à leur résolution magnifique. Cependant, par tous les cafés d'alentour, des milliers de chefs et de soldats boivent et fument, pareils à ce qu'ils seraient en temps de paix, revenant du feu, y repartant tout à l'heure, sans rien qui les différencie des troupiers d'une garnison ordinaire. Pourtant, la flamme est en eux qui va brûler tantôt, invisible au regard du passant, mais que le génie fait jaillir dans ses traductions visionnaires et les interprétations de la profondeur et de l'infini de l'âme humaine...

Jusqu'à Calais, pas de difficultés, avec le sauf-conduit civil. A présent, il faut des autorisations spéciales pour continuer, —

qui se délivrent comme toujours, un peu au petit bonheur. Une fois encore, j'ai pu me débrouiller, et je passe dans le lot des personnes, des officiers, rencontrés dans le train. Je pourrai arriver à Dunkerque, où, de nouveau, l'on épluche les papiers. Depuis les randonnées des Tauben sur la ville de Jean Bart, tous feux sont éteints, dès la nuit. C'est à la lueur d'un vague quinquet que le commissaire prétend scruter les titres de chaque voyageur, une centaine. On devine la bousculade. Pas de voitures. Il faut cheminer, sa valise à la main. Enfin, nous sommes aux *Arcades,* avec la chance de trouver une chambre libre. Car, avec les troupes, et les réfugiés, tout le littoral bénéficie d'une « saison » inaccoutumée.

Dunkerque ! A trente, quarante kilomètres de l'ennemi ! de Furnes, Ypres, Dixmude, de Lombartzyde, d'Ostende... Quelle nuit calme, quel silence, où chante aux heures et aux demies la musique du beffroi ! Quelle sécurité, qui semble suffisamment assurée par l'épée du Jean Bart, de David d'Angers sur

la grand'place ! mais je ne puis dormir, — avec cette musique du carillon, et les voix de la tempête, qui ne sont pas que les voix de la mer, — écoutez — avec ces millions de soupirs humains, là-bas dans les dunes. Je lis la *Mer du Nord,* d'Henri Heine :

« La nuit est froide et sans étoiles ; la mer fermente, et, sur la mer, à plat ventre étendu, l'informe vent du Nord, comme un vieillard grognon, babille d'une voix gémissante et mystérieuse, et raconte de folles histoires, des histoires de géants... » Pauvres histoires, qu'il racontait jusqu'à présent. Il va pouvoir renouveler son vieux stock ressassé. La terre, la mer et le ciel sont désormais hantés d'une épopée inédite, auprès de laquelle nulle histoire du passé ne peut plus être racontée. Toutes les guerres — est-ce que c'était la guerre, en regard de cette campagne incroyable de 1914-1915-1916-191. dans les tranchées ?

Je ne vous promènerai pas à travers la ville, où je fais une promenade matinale. J'imagine que l'animation d'aujourd'hui y

est inaccoutumée. En effet, on aperçoit plus de soldats que de marins et de pêcheurs. Ce ne sont qu'autos et camions militaires, un va-et-vient de garnison considérable... Aux murs d'affichage municipal, des avis de circonstance indiquent les heures d'extinction de lumières, de fermeture des débits, et que le tocsin avertira la population de la visite des avions ennemis. Je vais au port, je contourne les bassins, je longe les canaux, dont on ne voit plus l'eau, tant les barques et les chalands se pressent, les mâts serrés comme les allumettes dans une boîte ! Cependant, la navigation ni la pêche ne sont interrompues. Voici la halle aux poissons, où abonde la marée, que se disputent les acheteurs. Les tramways circulent vers Malo-les-Bains, ou Saint Pol-sur-Mer, au delà de l'enceinte qui, d'en haut, me dit un aviateur, donne à Dunkerque l'aspect d'une marguerite de pierre...

C'est des aviateurs que j'espère la sortie. Car, je ne suis pas venu à Dunkerque pour m'éterniser à l'hôtel des Arcades et à son café où nous avons rendez-vous.

Onze heures, le café se remplit en quelques minutes d'uniformes les plus divers. Il devient bien difficile de reconnaître les armes, dans tous ces costumes où le velours à côte, le kaki, et toutes les peaux de bêtes se mêlent aux anciens vêtements réglementaires. Surtout, les chaussures, les guêtres, les bandes, les molletières, les bottes sont infiniment variées. Enfin, quelle différence de ces hommes d'avec les militaires d'il y a quelques mois. Naguères, tous de vingt ans, — de vingt-cinq, de trente, aux manœuvres! Il y a, désormais, de tous les poils, du blond et du noir au gris et au blanc, et de l'imberbe au chauve. Et c'est ce pêle-mêle de tailles, d'âges, de corpulences, de toutes classes, qui fait l'heure émouvante, de l'arrière au front, du pavé de la place provinciale à la tranchée dans la craie champenoise ou dans la poussière de la dune...

Enfin, je suis débloqué. Une auto amie m'emmène au parc d'aviation, à Saint-Pol, à travers le vent furieux. On ne vole pas. La bourrasque sévit depuis quelques jours. Ce

dont bénéficie l'escadrille nouvelle, affectée à la région. Les Tauben ne viennent plus. En ville, on dit : c'est depuis que X. et Y. sont ici. L'ennemi a un espionnage infaillible. Il sait que les maîtres de l'air sont arrivés. A quoi, nos aviateurs plus modestes ajoutent : — « Il fait surtout un temps impossible. »

Mais les autorités locales n'en démordent pas : — « Nous sommes infestés d'espions. Parmi les réfugiés, dévalant en masse, à l'évacuation de la Belgique, se sont glissés les espions, des femmes, surtout, impossibles à démasquer...

Je répète les propos entendus, pour déterminer l'état d'esprit de nos populations au voisinage des armées, sans pouvoir trancher les questions. Même on ajoute : « Nous avons été bombardés avec des projectiles français ! par conséquent livrés à l'adversaire. » Ce à quoi l'objection est que cela n'a rien d'étonnant, avec le matériel et les munitions trouvés dans nos places fortes de la frontière, encore aux mains de l'ennemi...

La flotte aérienne des alliés est au repos,

abritée, pas assez, derrière les dunes du rivage désolé... Les oiseaux de guerre sont à terre, comme rafalés sous les hangars et les tentes, dont les cordages et les toiles gémissent, à la menace d'être soulevés par les bourrasques...

Visitons les ateliers, mais il m'est interdit de rien rapporter des choses les plus intéressantes que j'ai vues. On a beaucoup travaillé en aviation, depuis la guerre. Au début nos avions n'étaient guère que des oiseaux de parade, — des chevaux de course, auxquels on a demandé du charroi et du transport, en ne perdant pas leurs qualité de vitesse. Ils ont servi pour les reconnaissances, et l'on dira, plus tard, quel fut leur rôle effectif, mais ils n'étaient pas parés pour le combat. Le pilote et le passager partaient avec une carabine. Comme il n'en allait guère autrement, de l'autre côté, c'était le duel à bout portant, fantastique, mais sans résultats pratiques. Pour les monoplans, maîtres du ciel, par la vitesse, pas d'armes du tout, un revolver ! Maintenant, les avions sont mieux outil-

lés. Des biplans ont de petits canons. Le sous-lieutenant Garros a inventé et fait adopter un monoplan monoplace avec une mitrailleuse, tirant à travers le champ de rotation de l'hélice[1]. Et ce que l'on ne croyait pas non plus possible, il a imaginé un système de déclanchement permettant d'emporter et de jeter des obus d'un fort poids, d'un monoplan. C'est à qui réalisera d'ingéniosité et il apparaît que, pour le printemps, notre flotte d'en-haut, qui a travaillé en silence, pourrait causer quelque étonnement à l'adversaire, dont les Zeppelins colossaux et les Tauben et les Aviatick n'ont pas provoqué les catastrophes annoncées...

Je suis l'hôte de la « popotte » des officiers de l'escadrille, pilotes et observateurs. Ils logent dans une villa réquisitionnée. J'y retrouve deux concurrents fameux, gagnants des raids sensationnels de naguères, aujourd'hui

1. Garros prisonnier, l'*Aéronautique militaire* s'est désintéressée de son appareil — qui est revenu sur nos lignes, six mois après, copié par les Allemands, sous le nom de Fokker (Voir l'*Aviation au-dessus de tout*, même librairie).

militarisés, Garros, et l'enseigne de vaisseau Beaumont (Conneau). Il y a trois ans seulement que je les voyais atterrir à Rome, dans l'enthousiasme de la foule, et que nous déjeunions au Grand Hôtel, près des thermes de Dioclétien. Que la vie était bleue et chaude et parfumée. Maintenant, nous sommes devant la mer du Nord, dont le vent nous apporte le tumulte violent et glacé. Mais, — un souvenir donné aux radieuses journées italiennes, — l'on revient à l'heure présente, sans nostalgie du passé. Nul ne regarde en arrière. Ici, il fait fraternellement bon. Il n'y a pas de grades ni de champions, mais le plus heureux mélange de déférence, d'admiration, de confiance, distribuées comme il convient, selon les galons ou la renommée. On parle peu de la guerre. La conversation est surtout professionnelle, — fort instructive pour le profane. Ici, l'escadrille est à peu près indépendante du corps d'armée. Ce n'est pas un endroit à reconnaissances. Le *travail* est à peu près laissé à l'initiative de chacun, qui va survoler et bombarder, de Dunkerque à

Ostende, à sa guise. Les Anglais, eux, du hangar voisin, partent plutôt en nombre. Alors, quelques Français, quelques Belges, se joignent au raid britannique. Nos aviateurs ont presque tous fait tout le front, de Nancy à la Belgique. Seuls, de tous les temps de l'histoire, des aviateurs auront vu des combats entiers, des batailles d'ensemble, et non quelque court épisode. Eux, racontent tout naturellement des choses fantastiques, à travers lesquelles le danger qu'ils paraissent avoir le plus réellement couru, c'est d'être *descendus* par nos soldats, en s'élevant ou en atterrissant, dans nos lignes. Car, au-dessus de l'ennemi, l'aviateur peut monter et échapper aux projectiles ; il garde ses distances ; mais, pour rentrer au camp, il faut bien descendre...

Une des déceptions de l'aviateur qui a poursuivi un Taube, et tiré dessus, c'est de n'être presque jamais renseigné sur le résultat de son tir : l'ennemi s'empresse de piquer dans ses lignes, où le poursuivant ne peut s'aventurer...

Les récits s'entre-croisent, sans que les narrateurs y attachent grande importance. C'est en quelques mots que l'un des convives rapporte que volant au-dessus de X..., il a vu un hydroaéroplane sinistré en mer, et qu'au lieu de secourir, les Allemands canonnaient de la côte, et coulaient...

Il n'y a pas que des histoires de combats. On en raconte d'autres, savoureuses, dont le propriétaire de la villa réquisitionnée fait les frais ; il ne semble pas d'ailleurs, en avoir fait d'autres, pour ses hôtes illustres et forcés. Il leur a juste ouvert le nombre de chambres dues, et il émettait la prétention de leur supprimer le « petit local » intérieur, pour les envoyer... au fond du jardin ; en tous cas, il avait dévissé et emporté les robinets de la baignoire, qui se trouvait dans la même pièce. Cependant, il avait oublié certaine cuvette équestre, que le capitaine s'était adjugée. Hélas, cette monture de porcelaine devait bientôt lui être retirée. Un matin, le propriétaire « s'amenait », demandant à reprendre l'objet :

— « Vous comprenez, ce n'est pas convenable qu'un capitaine se serve du meuble de ma fille... »

Alors, il emporta le ... poney de son héritière. Et tous les camarades de rire de la mésaventure du capitaine... mis à pied.

Mais tous les propriétaires ne sont pas aussi stricts vis-à-vis de nos combattants de la terre ou de l'air. Un invité proclame :

— « Notre châtelain à nous, n'est pas du même calibre. Il est revenu, l'autre jour, pour nous prier d'accepter les clefs de sa cave, qu'il s'excusait d'avoir emporté par mégarde... »

Mais un coup de téléphone consterne notre après-midi. Une tempête de neige, effroyable, s'est abattue, comme je n'en avais vu que dans les montagnes, — de la neige fouettée par un vent immense... La neige n'a pas duré ; mais le vent a redoublé... Il a soulevé les tentes et les bâches françaises ; les toitures de planches des légers garages anglais n'ont guère plus résisté ; tout cela s'est abattu sur les avions. Nous courons au parc, où gisent les

appareils, bousculés, écrasés... Tout à l'heure, ils se dressaient — les ailes tendues, les hélices pimpantes, comme frémissants pour le vol ; les voici empêtrés, tassés sous le poids des toiles foraines, aplatis et déjetés. C'est la tristesse d'après l'incendie ou le naufrage : non, pire encore ; car, ces appareils, sont aussi fringants que des chevaux familiers ; leurs cavaliers en connaissent les ressources vivantes, — la résistance du fuselage, le rythme de cœur du moteur. C'est une crise de colère et de désespoir ! On l'avait bien dit, que ces tentes étaient trop fragiles. Il y a une semaine que les aviateurs signalent le risque « aux bureaux » du parc. Mais l'administration est l'administration, même à la guerre. Enfin, chacun va à son coursier blessé. Le mal n'est pas si grand, si irréparable qu'on l'avait cru... Les pièces vitales sont indemnes. Ce qui a souffert peut s'arranger assez vite, mais on espérait une si belle randonnée des appareils fignolés maintenant immobilisés pour quelques jours...

Puisque les voies de l'air nous sont inter-

dites, je me rabats sur la terre ferme, si l'on peut dire de cette poussière blonde des dunes, transformée en boues et mastics par l'hiver.

Un ami de Saïgon m'avait adressé une somme à distribuer aux mutilés de ma connaissance. Je ne le nommerai pas, pour ne point offusquer sa généreuse et patriotique modestie. Qu'il trouve ici mon remerciement le plus ému. Grâce à lui, j'ai pu pénétrer plus avant dans la contrée.

On ne dépasse pas X..., m'avait prévenu le député. C'est bien regrettable, j'aurais voulu vous montrer notre superbe *Sanatorium maritime* de Zuydcoote, fondé par M. Georges Vaucanwenberghe... Un hospice modèle, considérable, créé pour les enfants scrofuleux et rachitiques, qui y viennent par milliers, et retrouvent la santé à l'air marin, et aux traitements appropriés... Il n'en reste que quelques centaines... Les malades militaires et les blessés ont trouvé ici deux mille lits, face à la mer, dans un établissement qui leur semblait tout destiné... Mais ce n'est pas facile de s'y rendre, à 12 kilomètres de la ville...

— « Mon cher député, il faut arranger ça... J'ai des fonds pour offrir du tabac en masse à nos blessés... Vous comprendrez que je désire le leur offrir moi-même... »

— « Oh ! mais, je vais voir M. le sous-préfet... »

Ainsi, j'avais vu M. le député, M. le sous-préfet, et l'auto officielle nous emportait par les routes défoncées, au rivage de Zuydcoote. Ce sanatorium est une ville. On ne saurait trop rendre hommage aux hommes qui ont consacré leur vie, leur fortune à de telles œuvres philantropiques. Les constructions s'étendent sur 500 mètres de front de mer, 300 mètres de profondeur; une galerie de 400 mètres court entre les dortoirs d'infirmerie et les salles de jour, d'où les lits mobiles roulent vers la plage ! Je ne vais pas vous décrire la machinerie gigantesque nécessaire à ce domaine, ses cuisines, buanderies, boulangerie mécanique, brasserie, ses dépendances, ferme, étables, pâturages, créés dans le sable ! Vous imaginez quelle galerie des machines...

Allons aux blessés, un millier, aux typhiques, un autre millier... mais je ne fais que traverser les salles, c'est trop douloureux de s'approcher, d'interroger, avec la terreur de paraître un vain curieux, d'être maladroit... Quelle terreur de laisser tomber une phrase gauche, qui avive la douleur, au lieu de consoler ou de distraire... Quelle est la blessure, sous ces draps, à travers ces bandages... ! Chose abominable... L'autre jour on me racontait : Une femme parvient au chevet de son mari... Bonne mine... :

— « Alors, dis-moi, où es-tu blessé. »

La femme se penche : l'homme n'ose expliquer... La tête, les bras, le buste émergent sains et saufs... Sous la couverture, c'est le vide, les deux jambes amputées...

Nous parcourons l'établissement, sous la conduite du zélé directeur, M. Vallet... Le vent souffle, pousse le sable et l'embrun aux baies vitrées, qui laissent aux hospitalisés toute la vue de la mer... Cependant, la température est délicieusement réglée... On est là, comme dans une serre très douce, où les

blanches infirmières, au bout de la longue galerie, sont comme de grandes fleurs, et, à travers les rafales, nous entendons comme le chant innombrable d'une volière ; ce sont les enfants, quatre cents, qui babillent et jouent, dont le tumultueux ramage enchante les plaintes de la vague et celles des malades et des blessés. En 1888, le Sanatorium primitif hospitalisait 20 malades, 576 en 1913 ; 37 gamins de colonies scolaires en 1896, 1 518 en 1913. Aussi, 2 000 soldats ont-ils pu y être évacués. Que d'héroïsme et de gloire sous ces toits humanitaires ! On rougit de n'être qu'un passant inutile entre ces milliers de Français qui se sont battus, qui souffrent, dont tant et tant demeureront infirmes, estropiés, malgré tous les soins... Pourtant, ce sont les heureux, les « rescapés » dans les bons lits chauds de Zuydcoote, alors que par centaines de mille d'autres sont tombés, qui ne se relèveront pas, des fourrés de l'Argonne aux boues de l'Yser !

Six heures... Les cafés se remplissent. Les officiers des formations extramuros viennent

prendre un air de ville. Que l'on boit de drôles de consommations en temps de guerre ! C'en est fini de « la verte » bien tassée. La fée d'émeraude s'est évanouie avec ses maléfices. Bien des diablotins méchants doivent errer encore dans tous ces liquides bruns. On sait les habituels dialogues, chaque buveur défendant son apéritif préféré :

— « Oh ! l'absinthe, ça n'est pas plus mauvais qu'autre chose, à condition de n'en pas abuser... »

— « Quelques gouttes, ça assainit l'eau... »

— » Est-ce que le père un tel n'a pas lampé son Pernod jusqu'à 80 ans ? »

Etc., etc.

Dans une traversée, nous avions des préférences pour un bitter, dont l'étiquette sympathique recommande : « Offre un verre de bitter à ton meilleur ami... » Nous aimions tous beaucoup le Dr Hahn, résident supérieur au Cambodge. Il était partisan d'un cock-tail, dont il avait la formule, comme on la pratiquait sur les anciens bateaux où l'homme de bar savait encore et prenait la peine de doser,

d'agiter, de faire mousser, de servir frais! Maintenant, il y a des cock-tails tout préparés, comme du punch en litres! Le docteur protestait contre les amers. En discutant, on pouvait le faire monter aisément...

— « Du bitter, vous en mettez bien dans le cock-tail ? »

— « Oui, une ou deux gouttes pour quatre verres... »

— « Enfin, ça n'est pas plus mauvais que... »

Le père Hahn s'échauffait :

— « Votre bitter, vous ne m'apprendrez pas ce que c'est... Je le sais qu'il fait mal, j'en ai pris pendant *25 ans*... »

Ce fut du délire... Car, le Dr Hahn était encore dru et solide, après une rude carrière coloniale... Désormais la bouteille de bitter portait l'attestation qu'un camarade avait rédigée :

— « J'en ai pris pendant vingt-cinq ans... »

Ces souvenirs sont là-bas, par quelque soir de « rayon vert » sur l'Océan indien... Revenons à la place Jean-Bart, aux *Arcades* où,

sous tous ces plastrons militaires, persistent les estomacs civils, prudents et sobres... Les alcools sont vastement dilués d'eaux minérales, par ce temps de typhoïdes, et chacun prend « son infusion » avec une feuille de ceci, de cela. Les garçons de café sont transformés en herboristes ; d'ailleurs, les garçons de café le sont si peu : les vrais servant... au front.

— « Nous n'en trouvons plus, disent les patrons. Mais les patrons, eux, aussi... »

Notre amphytrion est le sergent L. B., frère de l'ancien président du Conseil. Il est dans l'*aviation* ; il y était depuis des années, il y a beaucoup encouragé les jeunes générations. Il est engagé, car il n'avait plus d'obligations militaires. Il s'est engagé, pour l'honneur du nom, comme par devoir, maintenant, il pourrait être officier ; il a tenu à son grade modeste, ne voulant rien qui sentît la faveur politique. Il est à Dunkerque, où se rencontrent d'autres notoriétés. On a découvert Jules, le « Maxim » local, une petite salle paisible, au fond d'une brasserie, où l'on peut causer ;

mais où, ce soir, on dînera... Nous arrivons à 7 heures, à 8 heures nous recevons une omelette, et vers 8 heures 3/4, un morceau de poulet, avec cette objurgation :

— « Le patron m'a dit de ne pas déboucher la bouteille. Vous n'auriez pas le temps... On ferme à 9 heures juste. »

Nous protestons ; d'habitude, Jules jouit de quelque immunité de prolongation. Il y a l'heure de grâce. Mais des événements se sont produits. On loue des chambres, dans le même immeuble.

Il y a eu *une descente,* l'autre nuit... Et l'on a trouvé des dames, qui n'étaient pas seules, — dont les camarades de traversin étaient des militaires ; ce qu'il y avait de plus grave, c'est que c'étaient des couples légitimes, des maris qui avaient fait venir leurs épouses : voilà ce qui est contre la discipline. On le comprend ; des personnes libres cela n'a pas le même inconvénient. La discipline n'a pas encore imposé la chasteté forcée...

Quoi qu'il en soit, — nous errons, par les

rues éteintes, lestés de la seule omelette. Tout est fermé. Cependant, à l'hôtel, j'obtiendrai peut-être quelque chose. Là, nous sommes chez nous. Le restaurant est fermé, mais pas l'office. Et c'est l'orgie : du tilleul, avec un verre de rhum.

Tout cela est bien insignifiant, comme littérature de guerre ? Grandeur et servitude militaires... Il n'y a pas que des patriotes qui se battent, à toutes les secondes. Il n'y a pas que le front, l'arrière compte aussi. Il n'y a pas de *front,* sans pieds ni nombril. Ce mécanicien qui lime le crochet où se suspendra l'obus de l'avion ; cet homme de peine qui raffermira les piquets des tentes d'aréonefs, ces hommes qui transportent des gamelles de ratatouille, à travers les casernes, — ils sont indispensables. Au passant, ce capitaine élégant, qui prend son porto en face de moi, n'apparaît pas du tout guerrier. Il va sauter dans une auto tumultueuse. Eh ! bien, il a déjà un frère tué, un autre prisonnier, et, tout à l'heure, au dessert, il dira : — « Tout de même, on ne peut pas se coucher à neuf

heures. Si nous allions voir si les cafés sont ouverts à Ostende ? »

Et, à travers les ténèbres et les gémissements de la mer du Nord, s'enlèvera l'oiseau de France, se guidant sur la blondeur du rivage, et la pâleur des eaux de la mer et des canaux...

Suivant l'âge, la santé, les professions, les grades, l'armée est diversement répartie. Il est naturel que l'idée fixe, l'admiration première aille aux héros des tranchées, mais ne limitons pas, non plus, la patrie, à la ligne de feu. La guerre et le danger sont partout. Quand nous espérons, au coin du feu, n'ayons pas d'indifférence pour tout ce qui n'est pas la lutte sanglante. La guerre ! Quelle image terrible que celle de ces pauvres vieux en chaussons, grelottant sous une vague capote trempée, gardant la voie ferrée, un pont, une rue de village. Voici, dans quelque bureau, quelque autre mobilisé qui, depuis six mois, n'a pas vu les siens, une femme malade, des enfants appauvris ; cet autre a son commerce disparu, cet autre son emploi,

peut-être, à jamais perdu. La guerre est partout avec ses détresses, ses angoisses, ses sacrifices, ses dévoûments, ses abnégations, ses horreurs, ses désolations, ses deuils, ses élans sublimes ! Volontiers, je croirais que je n'ai fait qu'une promenade habituelle, d'où je ne rapporte rien de sensationnel. Ah ! si je pouvais traduire en mots tout ce que je comprenais dans le vent de la tempête. Quelle malédiction montait des flots soulevés de fureur... La guerre est partout. Au moment, où j'achève de relier mes impressions, le *Temps* m'arrive... Il relate le *Zeppelin* qui vient de tuer une dizaine d'employés, dans des wagons, d'en blesser d'autres, dans cette gare de Calais, que nous traversions, il y a quelques soirs. Ces employés de chemin de fer, sans doute, devaient paraître des embusqués, aux camarades revenant de l'Yser !

Certes, il y a quelque différence entre qui va à la bataille, et a des risques, et ceux qui sont frappés, par le hasard, dans un morne métier, mais de proche en proche, la so-

lidarité, dans le danger, est fatale, inextricable.

La guerre est partout, et honte à qui ne vibre pas du frisson sacré. Là, seulement, est la vie, malheur à l'égoïsme qui croit pouvoir se réserver, et profiter..., dans la diminution de la concurrence, qu'il s'agisse de négoce ou de littérature ! C'est le moment de sortir de soi-même, de se détacher du passé, de se laisser aller au grand courant...

« Comme une fleur fanée dans l'étui de fer-blanc du botaniste, mon cœur se desséchait dans ma poitrine, — chante Henri Heine. Il me semble que durant l'hiver, je m'asseyais comme un malade dans une chambre sombre et malsaine, et maintenant voilà que je l'ai quittée tout à coup et le vert printemps, éveillé par le soleil, resplendit à mes yeux éblouis, et j'entends le tendre soupir des arbres chargés d'une neige parfumée, et les jeunes fleurs me regardent avec leurs yeux odorants et bariolés, et l'atmosphère pleure et bruit, rit et sou-

rit, et dans l'azur du ciel les oiseaux chantent... »

La guerre est partout, — la course à la *victoire*. Et, après la Guerre, la Paix immense, le triomphe définitif, illimité, puissant, et fécond...

. . . . . .

P. S. Je me suis couché tard — minuit, c'est tard, maintenant, pour le noctambule le plus forcené, et j'ai lu dans mon lit, et je me suis endormi... Vers sept heures du matin, un vieux jardinier m'apporte les journaux, ouvre les volets :

— « Monsieur n'a pas entendu le canon, cette nuit ? »

— « Le canon ? »

— « Oui, que *ça a pété,* de 2 h. à 4 h... ça doit être sur les journaux... »

Le jardinier prête aux journaux une rapidité d'informations vertigineuse !

— « Pourquoi le canon, quel canon...? »

Près du Mont-Valérien, nous entendons parfois des tirs d'essai...

— « Des ballons, peut-être bien... »

Je téléphone à Paris...

— « Oui... deux Zeppelins, cette nuit... Grand branle-bas, mais sans effroi... On a sonné le « Garde à vous », et les pompiers ont *corné*... Résultat : quelques personnes sont descendues dans les caves... Mais la masse était aux fenêtres... Spectacle inoubliable, dans la nuit glacée d'étoiles, les *Zeppelins,* arrosés de rayons des projecteurs. Ils ont lancé des projectiles... Pas de victimes, et peu de dégâts matériels ; de quoi faire un but de promenade aux promeneurs de dimanche. »

Les journaux, ce soir, disent l'itinéraire. Les Zeppelins ont suivi le trajet de l'invasion d'août. Ils sont passés à Saint-Germain, Colombes, Puteaux, Neuilly, laissant tomber quelques vains obus... Sans doute, l'imagination des foules, plus tard, fera que tout le monde les aura vus ; je vous assure que ce n'est pas pour me singulariser, mais, sans mon jardinier, et les journaux, je n'en aurais rien su ! Ce qui ne m'aurait pas empêché de songer à la guerre. Je n'ai pas toujours le

sommeil aussi calme ! mais la venue des *Zeppelins* a du bon. Elle rappelle à trop de citadins, qui seraient tentés de l'oublier, que la guerre n'est pas qu'au front mais partout, avec toutes les surprises possibles...

LE NOYAU

17 avril 1915.

C'est la *Gazette de Cologne,* du 26 mars, qui parle.

« L'observateur, qui sait regarder la vie de Paris, doit constater que l'on y travaille, que le peuple y est sain, et que, ce qui a disparu, c'est simplement une vie frivole, sous laquelle se cachait un noyau de vertus solides. »

Parfaitement...

Cependant, surveillons-nous ! La vie frivole s'est effacée ; elle n'a pas toute disparu ; elle n'était pas que le lot empoisonnant et empoisonné de cosmopolitisme enfui ; nous y avions notre part.

Cette guerre immense — et limitée — dont on ne souffre pas, en deçà des régions envahies et de la zone des armées, laisse trop

en paix nos populations des grandes villes où les deuils sont noyés dans la foule. Au village, — à familles plus nombreuses, — les pertes apparaissent davantage.

Les enfants de Paris sauvé, que sauront-ils de la détresse des régions envahies ? Nous, gamins de 1870, qui avons mangé du pain de fumier, et subi le bombardement, nous n'avons pas oublié... N'y a-t-il pas quelque chose à faire pour frapper les jeunes imaginations ? Et celles des grandes personnes aussi ? On a proscrit le cinéma, censuré les récits et les images de guerre réalistes ? N'est-ce pas une erreur ? Il y a trop de gens pour qui les tranchées, bordant nos départements au pouvoir du Teuton, ne sont qu'une solide frontière rétrécie, dont ils s'accommodent bourgeoisement ; ils en bénéficient, simplement, comme d'un moratorium territorial, dont ils se désintéressent volontiers...

Il y a plus : *les embusqués*...

On prépare l'appel de la classe 1917...

Mais la Chambre a résisté. Elle désire que les enfants de 18 ans ne soient envoyés au

feu, que lorsque les aînés valides seront à la bataille...

C'est la question des *embusqués*, si courageusement et opiniâtrement traitée par Clemenceau, dans l'*Homme enchaîné*, par Gustave Hervé dans la *Guerre sociale*. Qui n'a pas son embusqué ! Sans doute, il faut redouter les soupçons injustes. Mais on ne saurait nier qu'il y ait des jeunes gens, et des parents, préférant des bureaux de tout repos aux régions des combats. Le plus beau fruit a son ver — mais qui n'attaque pas le noyau...

Lit-on l'*Intransigeant*, où les littérateurs mobilisés font fréquemment passer leurs adresses? Ils donnent, par exemple, le numéro du régiment héroïque, sur le front; mais, eux, sont en sécurité dans quelque bon dépôt où les confine leur âge, quelque infirmité ; mais ainsi font-ils vaillante figure.

Ces subterfuges de poétereaux, inconnus le plus souvent, cherchant deux lignes de publicité, ont fatigué quelques lecteurs, d'où la lettre que l'*Intransigeant* enregistre avec ce commentaire:

« A propos du cas, heureusement assez rare, de ces jeunes écrivains qui ne vont pas au feu, nous avons reçu de nombreuses lettres ; nous ne les reproduirons pas. Pourtant, il nous faut publier celle que nous adresse M. L. Dumoulin, parce qu'elle résume fort exactement le sentiment général. Nous ne saurions trop engager M. Fraudet, dit Frondaie, à la méditer :

« *Pour les jeunes écrivains qui ne sont pas soldats.*

« Monsieur,

« Dites-leur donc...

« Dites-leur donc, aux jeunes athlètes de 30 ans, mis à la réforme et qui ne craignent pas de faire parler d'eux en ce moment, qu'il n'y a plus faible constitution ni pieds-plats qui empêchent aujourd'hui un jeune homme de prendre du service à l'armée, quand il le désire *réellement.*

« Tous ceux qui insistent vraiment, on les « case » suivant leurs aptitudes physiques.

On ne leur demande qu'une seule chose : un peu de cœur.

« Dites-leur donc, aux jeunes écrivains qui ne craignent pas de se déclarer publiquement inaptes à tout service, — hormis le leur, — qu'il est malséant de profiter de l'absence de ceux qui se battent pour leur faire ici une concurrence... facile.

« Dites-leur donc que leur tâche d'écrivains, les autres la continuent là-haut, sur le front, en nous écrivant chaque jour, avec leur sang, une page de gloire

« Dites-leur donc, aux jeunes gens qui sont restés, que les seuls écrivains à qui ils aient le droit de faire concurrence aujourd'hui se nomment :

« Charles Péguy, Pierre Ginisty, Marcel Drouet, Charles Muller, Pierre Gilbert, Guy de Cassagnac, Émile Nolly, Léon Boneff...

« Dites-le leur, monsieur, pour qu'ils se taisent !... »

« *Un admirateur des vrais jeunes écrivains français.* »

*
* *

Et ce n'est pas troubler l'union sacrée, je pense, que de dénoncer les mauvais poètes et les mauvais soldats. D'ailleurs, de mauvais poètes peuvent être des citoyens admirables, des guerriers magnifiques, — ce n'est pas les diffamer que de juger leur production littéraire à sa valeur — à son manque de valeur !

Ainsi, M. Léon de la Morinerie envoie un prospectus pour annoncer ses *Heures tragiques* de 1914 :

« Ce livre qui rappellera toujours l'émouvante crise d'angoisse vécue, est passionnant par la réalité de ses tableaux pris sur le vif et par sa noble allure patriotique. »

Voulez-vous un échantillon :

Première visite des Zeppelins.

C'est le vingt et un mars et le printemps se lève.
Paris dort quand soudain, comme à travers un rêve
Retentit dans l'espace un bruyant « Garde à vous ! »
La horde des vautours se dirige sur nous...

On commence aussitôt la chasse à la lumière,
Si parfois, pour veiller, la lampe coutumière
Donne encor ses rayons, l'on fait l'obscurité,
Mesure de police et de sécurité...

« Mesure de police et de sécurité ! » Que voulez-vous ! Sous vingt-cinq Zeppelins, je ne saurais avaler cet alexandrin préfectoral !

*
* *

Mais laissons tous ces enfantillages ! Le gazetier de Cologne ne s'y est pas trompé. Il n'a pas situé la France, l'âme française, dans quelques salles de rédaction, dans quelques administrations et bureaux propices aux embusqués, dans quelques boutiques ou restaurants où des péronnelles rient trop haut, inconscientes et stupides.

Que de dévouement, que de sacrifices profonds, innombrables, de partout, dans la nation non combattante, pour secourir les blessés, réconforter nos soldats !

Et que d'exemples formidables ; ce Collignon, à 54 ans, qui fut un haut fonctionnaire,

quittant le Conseil d'État, s'engageant, devenu porte-drapeau, tué dans une attaque ! Espérons que son nom, — qui a été inscrit après celui de la Tour d'Auvergne ! et qui sera appelé comme celui-ci en recevant la même réponse : *mort au champ d'honneur* ! — espérons que ce nom de COLLIGNON deviendra sacré aux cochers, — que les charretiers injuriaient en souvenir d'un automédon de ce nom, et assassin !

Collignon ! Glorieux conscrit cinquantenaire !

Mais le voici dépassé. Lisez dans le *Temps* :

« Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Jean Bayet, rédacteur au ministère des Beaux-Arts. Il est tombé glorieusement, le 7 avril dernier, à la tête de sa compagnie, qu'il conduisait à l'assaut d'une tranchée. Ce vaillant jeune homme était au front depuis le début de la guerre et avait, avec le plus grand courage, pris part à plusieurs actions.

« On se rappelle que son père, M. Charles Bayet, ancien directeur de l'Enseignement

supérieur, s'est engagé à l'âge de soixante-six ans. Il était tout près de son fils quand celui-ci fut tué ; et il combat lui-même, près de cette tombe si prématurément ouverte. »

Jean Bayet ! Nous avions correspondu naguère. Il s'était intéressé à Bagetti, peintre des Campagnes d'Italie, sur qui j'avais écrit une brochure, après avoir exposé ses œuvres à la Malmaison. C'est sur ces visions de guerre, — il en avait fait un article de revue, — que le jeune soldat était parti, à son heure, pour la bataille ! Mais qu'est-ce que son jeune héroïsme, en regard de celui de Charles Bayet, ancien directeur de l'Enseignement supérieur — engagé à 66 ans...

Oui, l'observateur rhénan a bien observé : le noyau est solide.

LES FENÊTRES

Mai 1915.

Jamais, les Parisiens n'auront joui de Paris, comme en ce formidable, douloureux et grave et dernier hiver.

Je n'appelle pas Parisiens quelques cent mille oiseaux de passage qui n'ont jamais vu la capitale qu'à travers les glaces d'une auto, dans l'excès de vitesse et le vertige du luxe, parmi la fête incessante, le tumulte cosmopolite, et les modes scandaleuses. Le Tout-Paris n'a jamais été représentatif du vrai Paris. D'ailleurs il s'était vivement dispersé, au dernier été. Pourtant, ce fut une occasion furieusement rare de rester et d'assister au drame le plus gigantesque qui ce soit déroulé jamais sur la surface de l'univers et dans l'humanité.

Les Parisiens que nulle obligation n'appelait au dehors ont attendu. Et vous les aurez connus à ce qu'ils ne se sont jamais plaints du changement de l'existence, dans les rues, les cafés, les théâtres, restreints ou supprimés. Ce n'est que depuis l'hiver, où sont rentrés quelques éléments anciens qui s'étaient retirés, que des réclamations sont venues. A ceux-ci, il fallait des distractions, des spectacles. Le Parisien s'en passait : la ville lui suffisait, la ville retrouvée, toute simple, dépouillée, surtout, de tout le grossier clinquant de publicité lumineuse, qui l'encanaillait et la vulgarisait comme les faux bijoux aux poignets, au col, au front des filles et des parvenues.

Quelle joie des yeux, maintenant, à voir, ou à deviner dans le noir, dans la nuit, dans le clair de lune, les avenues, les monuments, les façades, la Seine, sans que le regard se heurte à ces blessantes enseignes de feu déshonorant la nuit de leur raccrochage incendiaire !

Il y a des lois pour la protection des cités

et des paysages. On voulait sauvegarder les champs, les montagnes, contre la hideur des panneaux de la réclame effrénée et stupide. Espérons que l'on songera à protéger, dorénavant, les profils admirables de nos boulevards et de nos rues, et la face de nos maisons, trop longtemps disparue sous la flamme des annonces, comme sous le plus effréné maquillage. Une porte, une fenêtre, un balcon, plus rien de tout cela n'existait plus ; les maisons étaient des visages morts, sans regards et sans lèvres...

D'abord, se sont éteints tous les gaz flamboyants, toutes les électricités dévergondées qui obscurcissaient le ciel de leurs zébrures diaboliques. Impossible de lever la tête, de chercher là-haut, vers les profondeurs étoilées, sans recevoir, à travers la figure, la fulgurante apostrophe de quelque chimiste en délire vous proposant ses dentifrices incomparables ; dans un déluge de feu, les inventions les plus saugrenues dégringolaient des toitures, assaillaient la rêverie, la pensée, la conversation des passants, abrutis, par en bas, de la

course et du fracas des autos. Mais y avait-il encore des promeneurs? La foule n'était plus qu'un troupeau précipité à travers la fournaise et le fracas d'un enfer...

Maintenant, le Parisien peut regarder en l'air, comme l'homme des champs. Le Parisien a découvert qu'il y avait, sur Paris, un dôme d'azur, de nuages, d'étoiles, le même qu'il ne pouvait admirer que l'été, à la campagne!

Qui l'eût cru que l'on pourrait plonger la Cité Lumière dans les ténèbres, sans douleur pour les citadins! Ils s'y sont faits; d'ordonnance de police en ordonnance de police, voilà que ce n'est plus seulement dehors, mais dedans, à présent, que l'on pourchasse la simple lampe de famille ; il faut boucher les volets, tendre les rideaux, que pas un rayon ne filtre ; c'est toutes les précautions, tout le mystère d'une messe noire, pour bavarder autour d'une tasse de tilleul.

Mais qu'elles sont éloquentes, ces fenêtres d'aujourd'hui derrière lesquelles il se passe quelque chose que nous savons bien! Quelle

est la chambre qui ne serait pas hantée de la pensée commune!

Je ne vais pas entonner le couplet des *fenêtres!* quand il y a le poème en prose de Baudelaire. « Celui qui regarde du dehors, à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins éblouissant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie...

« Par delà les vagues des toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

« Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne, tout aisément.

« Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

— Peut-être me direz-vous : *Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ?* Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi. Si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis... »

Point ne serait besoin du génie de Baudelaire pour reconstituer la légende, plutôt l'histoire de ce qui se passe derrière nos fenêtres, à travers les deuils, les exaltations, les espoirs et la foi suprême ! Mais il y faudrait son verbe précis, pénétrant et chaud ; mieux encore, il y faudrait la lyre de fer qui manque à cette épopée déroulée dans le silence de la tribune, de la presse et du Parnasse. Ceci encore est une différence fantastique avec les guerres des autres temps...

Mais que n'eût-il pas fallu, et les mots existent-ils, pour traduire les Français et la France et l'histoire de ces derniers mois !

Et les fenêtres vont tout à l'heure s'ouvrir à la tiédeur de mai, au parfum des lilas, au souffle qui n'avait pas traversé l'air de France

depuis un siècle, au souffle fabuleux de la victoire...

Elles encadreront bien des fronts en deuil, aussi, nos fenêtres de Paris ! Alors, qu'on nous laisse l'ombre des soirs et le noir des nuits, désormais : et que c'en soit fini des hideuses illuminations cosmopolites qui incendiaient le Paris d'avant la guerre. Cela n'était pas du goût français. Cela était d'importation étrangère, grossière et superflue.

Éclairons-nous, sans nous aveugler. Que nos jeunes filles, soulevant leur rideau quelque soir prochain, puissent apercevoir ceux de nos jeunes gens qui auront cueilli le dur laurier ; et que nos héros aux glorieuses blessures sentent planer, sur leur détresse, les regards et la reconnaissance des demeures qu'ils ont sauvées !

Que Paris, qui a montré qu'il était toujours Paris, ne se laisse plus imposer le masque de publicité et de battage qui le défigurait ; qu'il garde la grâce et la simplicité retrouvées depuis quelques mois, en se contentant de fleurir ses fenêtres, comme ses mansardes

chantées si délicatement jadis par Albert Mérat :

Les Parisiens entendus
Aux riens charmants plus qu'au bien-être
Se font des jardins suspendus
D'un simple rebord de fenêtre.
On peut voir en toute saison
Des fils de fer formant treillage
Faire une fête à la maison
De quelques bribes de feuillage.

Ainsi, tout en haut, sous les toits,
L'enfant aux paupières gonflées,
Qui coud en se piquant les doigts,
A près d'elle des giroflées.

Quelquefois même, et c'est charmant,
Sur la tête de la petite
On voit luire distinctement
Des étoiles de clématites...

Et c'est peut-être bien aussi esthétique qu'une annonce aux feux intermittents et versicolores d'eau minérale, de cirage ou de corsets antidérapants.

LA GUERRE QUI COMMENCE

22 mai 1915.

Le mois des lilas et du rossignol s'achève, le printemps s'évapore, des aurores délicates aux longs crépuscules : ce sont les grands jours qui s'apprêtent de diminuer sur la deuxième année *de la guerre, qui commence...*

Oui, c'est immense, ce qui s'est accompli, déjà ; mais incommensurable, ce qui reste à faire...

Voici l'Italie debout — et d'Annunzio nous promet le *miracle italien,* après le miracle français.

Nous avons les yeux vers Rome, vers toute sa splendeur antique. Qu'est-ce que ses luttes historiques auprès de la bataille qu'elle affronte ; et l'Italie s'y jette de propos délibéré, sachant que, tout à l'heure, l'avalanche

sauvage, qui a dévasté la Belgique, peut se ruer sur ses villes de beauté et d'art ; mais l'Italie ne veut pas être, selon la parole du poète : « un hôtel, un musée, une villégiature, un horizon peint en bleu de Prusse, pour les lunes de miel internationales. » Et, qu'on le sache, en vérité, c'est le souci de l'honneur et de la tradition qui a soulevé nos nouveaux alliés ; car, en fin de compte, le marchandage austro-allemand leur eût fait tous les avantages possibles...

Mais que peuvent garantir la parole avariée et les signatures si facilement chiffonnées du Teuton... !

L'Italie *neutre*, était-ce possible, quand s'entrechoquent les destinées du monde ! Évidemment, la tentation devait être formidable de recueillir les fruits de la victoire, le Trentin et Trieste, et mille promesses, sans une goutte de sang ; comment les malins de la politique n'auraient-ils pas nourri cette pâle ambition[1] ?

1. De si cruels malentendus s'étaient produits, une telle tension s'était raidie, si habilement exploitée, entre la France

*
* *

Tout de même, le plus souvent, les peuples valent mieux que leurs maîtres timorés et abaissés aux habiles procédures. La nation a bien senti la valeur éphémère de ces gains tombés des Empires aux abois ; l'Italie a compris qu'il lui fallait mériter sa part, — dans le sacrifice et les périls communs de la civilisation assaillie par les barbares...

Et vive l'Italie ! qui apporte la magnifique sonorité du verbe latin à nos âpres luttes du Nord. La voix d'un poète a retenti au Capitole,

et l'Italie, d'ailleurs rivée à la Triplice ! Il est aisé de conseiller à un peuple de partir en guerre, — alors qu'une partie de son opinion publique, de son gouvernement est nettement neutraliste, alors que l'on ignore ses ressources, son degré de préparation militaire. Ce n'est pas qu'à la Poésie, mais à la Presse aussi que les « Alliés » doivent beaucoup du mouvement énergique, qui emporta toutes les hésitations et fit taire trop de calculs. La plupart des journaux italiens sacrifièrent leurs intérêts à leurs sentiments. A peine l'Italie a-t-elle fait ce bond énorme, que quelques-uns lui demandent : Pourquoi ne déclarez-vous pas la guerre à l'Allemagne ? Peut-être, conviendrait-il de laisser l'Italie maîtresse de l'heure : ses hommes d'Etat, qui ont les responsabilités, doivent avoir toute latitude de manœuvrer.

au-dessus du Forum qui entendit, aux âges révolus, tant d'appels incomparables. Ce rôle magique de celui en qui trop de Parisiens n'ont jamais vu qu'un littérateur, épris de la vie de Paris, déconcerte quelques personnes qui n'ont jamais deviné que d'Annunzio n'était pas en déplacement et villégiature parmi nous, mais en exil ! Il y a les poètes en exil, les âmes désheurées à qui les circonstances ne s'offrent pas ; qu'elles surgissent et, d'un bond, l'homme rejoint la place assignée à ses dons.

Gabriele d'Annuzio traînait en France son génie désaffecté, et le snobisme qui s'était emparé de lui pour l'admirer d'abord, sur ses défauts plus que sur ses mérites, le délaissait peu à peu, raillant l'*italianisme* incompris « de ce chauve échevelé », tout ce par quoi il était tout personnel, représentatif de sa race, et témoin lyrique de ses plus vastes aspirations. Or, cet Italien de Paris, que se disputaient les salons du dernier bateau, c'était un grand exilé, de la lignée du Dante, promenant sa nostalgie blessée,

loin d'une Patrie, qui n'était pas encore redevenue elle-même.

Mais la Louve romaine secouait ses chaînes ; et le poète entendait la rumeur sacrée qui encerclait les trafiquants de la politique ; il pouvait bien être question de « concessions » de l'Autriche, proposant ce qui ne lui appartient déjà plus ; l'Italie réclamait autre chose, d'être à la peine, pour se rassasier de gloire aussi !

Alors, dans l'attente fiévreuse, le peuple se tournait vers les descendants de sa récente épopée, vers les Garibaldi qui, tout de suite, étaient accourus dans l'Argonne, mêler leur sang au sang fraternel. Et voici d'Annunzio à Quarto, célébrant les Mille, dans un appel à la guerre fastueux et retentissant ; le voici à Rome, avec sa parole de flamme, du haut du Capitole...

Oui, les embusqués de la plume, à Paris, ont, tout de suite, fait un joli mot : *La guerre des Balkons !* C'est très bien de garder notre esprit. Conservons le sourire. Mais, il y a des moments où l'on sourit à faux. Ceux qui

souriraient aujourd'hui montreraient qu'ils ignorent tout de l'Italie et de l'Italien.

*
* *

Envions l'Italie de ne pas rougir de ses poètes, de les croire égaux aux parlementaires. Cela ne lui a pas si mal réussi que des papes et des rois aient honoré les lettres et les arts, — les littérateurs et les artistes. Le roi et M. Salandra ont reçu officiellement d'Annunzio, et, peut-être, cet homme qui, depuis dix ans, vivait loin du pays natal, a-t-il pu leur dire des choses qu'ils ignoraient, qu'ignorent les ambassadeurs, et les chefs de bureaux !

N'est-ce pas à faire frémir toutes nos diplomaties de République : le roi, le président du conseil, s'entretenant avec un simple porte-lyre ! Avec l'exemple de l'étranger nous finirons, peut-être, par nous démocratiser !

Ainsi, quel précieux enseignement nous

arrive d'Angleterre. L'union sacrée a voulu, paraît-il, que les ministres en place, au début de la guerre, devinssent intangibles. Les plus âpres plaintes ont été proférées sur nos Services de santé, des postes ; et la Censure, débordée a dû reculer, peu à peu, devant le sentiment public... Quand on parlait de remédier aux erreurs et aux incompétences, la réponse était : on ne peut risquer une crise ministérielle, en face de l'ennemi, et que penseraient de nous nos Alliés ! Les Alliés ? Ils se soucient peu de l'opinion de l'ennemi, sur nos tractations politiques. Notre force est que nous pouvons nous améliorer sans souci dynastique. Le ministère anglais, soutenu comme le nôtre, par le préjugé de la première heure, a œuvré comme il a pu. Les Anglais ont marqué le pour et le contre. Sur quinze ministres, il est fatal que tous ne soient pas parfaits. Les meilleurs peuvent se tromper.

Le Parlement leur demande des comptes, — et exige les remaniements qu'il juge profitables. Car, le Parlement agit, à Londres, et l'opinion publique s'exerce, par les journaux

libres de censure ; l'Angleterre n'a pas renoncé à nos grandes conquêtes de la Révolution. Seulement, la crise ministérielle aux bords de la Tamise n'avait pas pour but de réaliser des combinaisons de couloirs : vraiment, on voulait appeler, à la place voulue, les hommes qu'il fallait...

*
* *

Ainsi, vient-on de faire, hâtons-nous de le dire, à Paris...

M. Albert Thomas, socialiste unifié, est nommé sous-secrétaire d'état à la guerre. C'est de la politique, a pu croire l'opinion pas informée. Non, ce n'est pas comme socialiste unifié, que ce député est admis au gouvernement ; c'est pour les services considérables qu'il a rendus — et qu'il rendra plus encore officiellement. Dans l'artillerie ! mais oui ! A quoi rien ne l'avait préparé ! M. A. Thomas est normalien, comme Jaurès, et professeur d'histoire. Or, au début de la guerre, M. A. Thomas s'est préoccupé de la question des muni-

tions ; par ses enquêtes, dans les usines, par sa connaissance des milieux ouvriers, il a apporté au ministère un concours puissant, qui ne se mesure pas au nombre des galons ; avec de la méthode, de la patience, il a trouvé le moyen d'intensifier notre production de matériel de guerre : il a pu faire prévaloir ses vues auprès du haut commandement : probablement, M. A. Thomas n'avait jamais vu un obus, et, peut-être, pas un général, avant la guerre. Nos chefs ne fréquentaient pas à l'*Humanité*.

Cependant M. A. Thomas a pu prouver son esprit d'organisation, ses capacités de travail, son dévouement illimité ; il avait pu être un pacifiste résolu ; cela ne l'a pas empêché de choisir son poste, au plus pressé de nos besoins militaires ; devant les résultats acquis, grâce à son initiative et à sa persévérance, d'accord avec le généralissime, le ministre et les grandes commissions, le président de la République a investi M. A. Thomas d'un titre gouvernemental.

Voilà qui est parfait. Et qu'on ne nous dise

plus que, sous le couvert de l'union sacrée, un ministère doit être considéré comme infaillible, et des crises ministérielles redoutées comme une calamité nationale. Ce que ce pays supporterait peu, c'est le jeu misérable, criminel, des personnalités. Mais la France n'est pas du tout opposée à des remaniements qui élèveraient *the right men in the right places* ; c'est une expérience qui peut se faire sans danger de remplacer des hommes médiocres, — s'il s'en trouvait, dans nos conseils, — par des compétences prouvées et éprouvées, qu'elles soient droitières ou unifiées.

DE CAMILLE PELLETAN
A GUSTAVE HERVÉ

Juin 1915.

A l'heure où disparaît Camille Pelletan, s'évoque pour moi le souvenir des temps magnifiques du journalisme, où il luttait d'esprit et de conviction avec les Rochefort, les Vallès, les Drumont, les Cassagnac, les Fouquier, que d'autres dont le nom ne revient pas instantanément sous ma plume! Quelles joutes incomparables!

A vingt ans, j'entrai à la *Justice*, par Gustave Geffroy qui y assurait une critique d'art dont la nouveauté, la probité égalèrent son œuvre de critique à son œuvre personnelle ; par Albert Clémenceau, mon aîné et camarade du Palais ; j'y entrai par la petite porte

de l'information, des variétés sous la rubrique *à Paris et ailleurs* ; ce n'est pas en deux cents lignes que je redirais ma présentation à Clémenceau, à Pichon, à Millerand et les soirs merveilleux d'il y a trente ans où tous les maîtres d'aujourd'hui apparaissaient déjà, à ma vingtième année, comme sur le plateau de leur destinée. A vingt ans, les hommes de trente, quarante ans vous semblent déjà aux sommets, et sur la pente à descendante. Du moins, n'ai-je à me reprocher aucun scepticisme. Se commettre dans les journaux était, pour les camarades symbolistes du Quartier latin, la tare indélébile. J'en fus vite marqué, d'autant plus que mes nouvelles relations me conduisirent chez Goncourt, chez Daudet, chez Zola ; je désertais la délicate chambrée de Stéphane Mallarmé.

« *Avec qui sont les jeunes, aujourd'hui,* nous demandait Daudet !

— *Vous allez chez Dodette,* scandait Jean Moréas ! »

Quels hasards de l'existence ! Que de jeunes gens, sevrés de plus belles joies litté-

raires, par l'enfermement dans les petites chapelles !

La Justice ! Clémenceau ! Laguerre, Millerand, Pichon, Pelletan — le radicalisme...

Oui — mais, avec Clémenceau et Pelletan, quelle profonde et saine culture — classique avec le premier, romantique avec le second.

Quelle stupéfaction, pour nous, gamins de la troisième République, d'entendre ces hommes, qui avaient été républicains sous l'empire, qui s'étaient battus, de toutes les forces de la jeunesse ! Alors, il n'y avait pas divorce entre la politique et la littérature ; il y avait un Daudet au cabinet d'un Morny ; un Vallès était bachelier, un Gambetta débitait l'éloquence latine ; un Clémenceau connaissait Racine, un Pelletan savait tout Hugo, — et tous les parnassiens. Et la *Justice* avait pour secrétaire de rédaction un Louis Mullem, un délicieux musicien, un virtuose délicat, qui défendait qu'on parlât politique dans son bureau...

Et la *Justice* n'était pas le seul journal de

ce genre. Les journaux étaient encore des milieux pensants, écrivants, agissants, avec une grande liberté intérieure ; il y avait encore des rédactions intimes, où chacun avait sa place, ses droits acquis, son jour, — comme ce fut à la *Dépêche de Toulouse*. Les journaux n'étaient pas devenus les officines de ces dernières années, avec des directeurs ignares, financiers, et marchands — sous prétexte de journalisme d'informations — de fausses informations, et d'affaires à outrance...

Mais revenons à la *Justice,* à Pelletan ; gloire à nos morts !

Sous le couvert de l'union sacrée, on a enterré prestement l'ancien ministre de la marine, — le péril national — parce qu'il préférait les sous-marins aux cuirassés ; le politicien a sa revanche, malheureusement, et ses ennemis de jadis ne le lui pardonnent pas.

Mais fuyons ces querelles, regrettons seulement que l'on n'ait pas assez loué l'admirable polémiste, si admirablement désintéressé. Oh, il était facile de railler sa

redingote négligée — assez lâchement, d'ailleurs, car infirme, Pelletan n'avait pas toutes commodités de parfaire son nœud de cravate. Quelle vie intense, toute vouée à la chose publique, et à sa profession !

« Qu'*Elle* était belle, sous l'Empire, disait mélancoliquement, de la République, un autre grand journaliste républicain de la *Justice,* Edouard Durrane ! »

Elle continuait d'être belle, pour Pelletan, mais qui la voulait plus belle encore.

Aussi, comme il la défendit, quand il la crut menacée ! De Voltaire à P. Louis-Courier il n'y a pas de pages plus incisives que celles de Pelletan contre la Boulange. Et comme orateur il fut célèbre, dans les discussions les plus arides du budget... quand l'on discutait le budget.

Je célèbre d'autant plus librement Pelletan que je ne l'ai guère approché ; je le rencontrais chaque soir, mais il m'intimidait ; sans doute, inconnu, venant du Quartier Latin, décadent, où l'on conspuait Hugo, il n'avait guère d'accueil à me faire, et moi, j'étais

gêné par nos puériles légendes sur les hommes politiques. Depuis, j'ai passé par tous les journaux ; c'étaient des usines à copie, énormes et grossières, à côté du clair atelier où, sous la direction de Georges Clémenceau, Pelletan, Geffroy, Charles Martel, Millerand, Pichon écrivaient librement.

Seul, à ma connaissance, Gustave Hervé a noblement salué la fin de Pelletan, mort, subitement, la plume à la main.

« Pauvre cher Pelletan ! Quelle revanche pour lui aujourd'hui ! Car il l'a eue, sa revanche ! Il a assez vécu pour l'avoir vue ! Il l'a eue le jour où les gros mastodontes cuirassés se sont terrés au fond des rades bien abritées, essayant de se garantir par des filets protecteurs, pendant que les sous-marins invisibles venaient insolemment rôder autour de l'Angleterre et jusque dans la Méditerranée ! Il l'aurait eue trop belle même, sa revanche, si les Allemands avaient consacré à construire quelques centaines de sous-marins, les milliards qu'ils ont engloutis dans la construction des gros mastodontes qui moisissent

au fond du canal de Kiel depuis onze mois !

« Quelle belle revanche de l'intelligence et de l'esprit critique sur la sottise et la routine !

« Quelle belle vie et quelle belle mort !

« Adieu ! mon cher Pelletan ! »

Ainsi Pelletan aura été salué par Gustave Hervé, devenu le plus sûr écrivain de la défense nationale. Aux jours douteux, il projette une flamme. A toute heure, il incarne le sentiment français par le tact de la chose à écrire, parlant à chacun, à la femme nerveuse, au civil neurasthénique, au simple poilu ou à ses chefs, le langage le plus droit, le plus fraternel, de quel cœur, de quelle plume, de quelle verve !

De la *Justice* à la *Guerre Sociale,* quelles étapes politiques — et quelle dégringolade de la langue française, dans le journalisme, tout rempli, maintenant, de charabia parlementaire. Et quel affaissement de l'amour-propre professionnel, que Gustave Hervé, du moins, aura su relever :

« Au surplus, on peut nous saisir, et nous

tuer à coup de saisies : il y a une chose qu'on n'obtiendra pas de nous : c'est que nous nous inclinions volontairement devant une Censure qui, usurpant un pouvoir que personne n'a jamais entendu lui accorder, constitue une insulte à la raison, une violation de la liberté républicaine, une menace permanente pour la défense nationale.

« La Censure a été instituée pour empêcher la presse, par des indiscrétions involontaires, de renseigner l'ennemi sur les mouvements, les forces et l'organisation de nos armées et de nos flottes : elle n'a pas été faite pour bâillonner l'opinion publique, pour couvrir les abus, pour protéger les administrations publiques, civiles ou militaires contre la libre critiques de citoyens.

« Nous les connaissons, nos administrations publiques : routinières, paperassières, formalistes, sourdes, aveugles, culs-de-jatte, culs-de-plomb — à moins qu'elles n'aient trouvé, comme notre intendance et notre service de ravitaillement, des hommes de valeur pour les organiser — étrangères à tout es-

prit industriel ou commercial, elles ne marchent qu'à coups de trique : la trique, c'est la liberté de la presse.

« Faut-il, parce qu'on est sûr de la victoire — et je redirais plusieurs fois encore quelles sont les fortes raisons que nous avons de croire à la victoire finale, à une victoire finale complète, écrasante — faut-il laisser les administrations publiques dormir sur leurs ronds-de-cuir, faut-il cacher la vérité à la nation et lui laisser croire que l'heure des grandes épreuves est finie ?

« Mes autres confrères, dont plusieurs ont montré une patience d'agneau, feront ce qu'ils voudront.

« Moi, j'en ai assez des coups de force et de l'arbitraire de la Censure.

« Je refuse de saluer le chapeau de Gessler ! »

De la sorte, aurait écrit Pelletan.

Oui, la Censure, comme l'accepte aussi Clémenceau pour tout ce qui est d'ordre militaire, diplomatique, vis-à-vis de l'ennemi.

Mais que nous n'ayons pas le droit de dé-

noncer l'hôpital mal tenu, la malpropreté d'un dépôt et les menaces de l'épidémie, et qu'au lieu de porter le remède au mal, de par la bêtise de quelque censeur, le silence soit imposé, non... Et nous prétendons, sans injurier personne, user du droit d'écrire qu'il peut y avoir des censeurs imbéciles, — et que la Censure n'est pas infaillible, remplaçât-on les ciseaux d'Anastasie par un Sabre.

LES AIGLES EN CAGE

12 juillet 1915.

Quelle histoire que celle de nos prodigieux héros de l'espace, avec ces reconnaissances savantes, ces chasses fabuleuses, où leur génie de l'air domine l'ennemi, malgré tout, à travers les tâtonnements des méthodes, et les expériences indécises d'une arme neuve! Hélas, aussi, les deuils ou les détresses suivent implacablement les plus éclatantes victoires. Warneford se tue, dans un essai à Buc, quelques jours après avoir abattu, de sa barque aérienne, un zeppelin! C'est au bout de quinze jours de prouesses incomparables que Garros, le premier combattant seul, qui ait descendu un aviatick, doit atterrir dans les lignes ennemies. C'est au lende-

main de la série la plus glorieuse que Gilbert doit se livrer en Suisse ; ces deux magnifiques enfants sont prisonniers, mais, en vérité, sans avoir été pris ; il ne peut résulter de leur capture accidentelle aucune fierté pour l'adversaire.

Les frères de l'air! Oui, si nos millions de soldats ne font qu'une famille, elle est trop innombrable pour s'entre-connaître toute, à travers les tranchées, les villes, les fleuves, les montagnes. Nos merveilleux oiseaux ignorent les séparations, tous dans le même nid d'azur du ciel de France, qu'ils traversent d'un aile vertigineuse en quelques heures ; ils ne sont pas foule et s'étaient rencontrés en tant d'épreuves sportives, avant la guerre que point n'était besoin de la mobilisation pour qu'ils fussent présentés les uns aux autres aux heures sublimes de la Patrie ! C'est tout naturellement, qu'ils se croisent de l'Est au Nord, survolant la guerre la plus immense de tous les temps ; nul autre au monde, avant eux, n'aura vu une bataille d'ensemble. Quels récits nous pouvons espérer, si j'en augure

par le *journal* de Garros ; mais ces notes sacrées doivent rester inédites ; je n'en peux tirer que des lignes qui ne touchent en rien aux événements militaires, et ne font que préciser une actualité sentimentale...

Les frères de l'air! Voici aux premières pages du cahier, la composition d'une escadrille fameuse aujourd'hui toute décimée :

Capitaine de Vergnette, sauf; capitaine Le Révérend[1], adjudant Pinsard, Gilbert, Garros[2], Bobba, Marc Pourpe[3]! Evidemment, il ne peut se former ailleurs, avec des hiérarchies et les attributions diverses, la fraternité plus étroite encore entre professionnels, pour que les grades, les compétences, les risques se confondent dans le pareil effort individuel.

Roland Garros, de l'île Bourbon, ne devait pas le service, il s'était engagé à 25 ans. Gilbert, Auvergnat, avait fait ses deux ans comme aviateur; il fut mobilisé au premier

1. Blessé.
2. Tous trois prisonniers.
3. Tués.

jour. Ces deux fils des volcans, de l'Océan indien, de la montagne française, étaient allés tout droit à l'aviation, avec leurs économies de gamins, on sait leurs raids fantastiques; un numéro du *Flambeau* ne le contiendrait pas. Disons seulement, pour Garros, le record de l'altitude, le circuit d'Anjou, la traversée de la Méditerranée ; pour Gilbert, de prestigieuses randonnées de vitesse. Paris, Caceres (Espagne), 1 300 kilomètres dans la même journée, dont 825 sans escale, en 7 heures. Paris, la Baltique, 1 000 kilomètres en 5 h. 11. Ce n'est pas l'heure d'écrire quel concours de tels champions apportaient; mais ils appartiennent à un corps où l'on n'avance guère, l'un sous-lieutenant, l'autre sergent...

Quelle aventure ils vont vivre, depuis le 16 août où ils se rencontrent, dans la même désignation, voyageant côte à côte, de tout près. Le 28 août, ils peuvent déjà échanger leurs souvenirs de guerre; ils ont opéré les reconnaissances les plus scabreuses, les chasses les plus périlleuses. Un jour de brouillard les immobilise. Nous employons l'après-midi,

Pinsart, Gilbert et moi, à ravitailler notre popotte. Une première expédition dans un verger voisin nous donne un assortiment de légumes frais. Une deuxième, en auto, dans un village, du vin, du lait, des œufs, un beurre frais exquis. Au 31 août : « Je vais à X. en volant très haut près de Gilbert, qui me photographie... Contre-ordre, l'attaque est remise à demain ; nous rentrons, à Toul, de conserve, et nous faisons ensemble une descente de fantaisie, hélice arrêtée ; entraînement pour de futures exhibitions. » Je ne voudrais pas alourdir de commentaires ces délicates impressions, mais j'appelle l'attention sur les dates ; déjà, nos vaillants pilotes ont eu leurs appareils criblés de projectiles.

Ils vivent dans l'angoisse des nouvelles de la Marne. Et puis, la jeunesse reprend le dessus : « Nous allons nous promener à pied dans Nancy avec Gilbert et Pourpe, arrivé hier, à qui on a placé avec succès, notre coup des uhlans, le soir » on devine en quelle alerte de comédie cela consiste. Le dur travail continue à travers les schrapnells. Au

23 septembre accident de piston : « Jules me monte rapidement un autre moteur, et je rentre à la nuit avec Gilbert comme passager. Il fait de l'acrobatie sur le fuselage. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la traversée de la Méditerranée. » Au 26 septembre : « Grande reconnaissance... Itinéraire... Le voyage dure 2 h. 40... Pendant la dernière heure, un cylindre m'abandonne, et le moteur trépide tant que l'angoisse de la panne s'empare de moi, nous sommes loin de toutes nos lignes. C'est une des heures les plus désagréables que j'aie passées. » Quelle a dû être abominable, celle du 18 avril dernier où il a fallu s'abandonner au destin.

En novembre, Garros est du camp retranché, il y met au point son monocoque Morane avec mitrailleuse tirant à travers l'hélice, la machine de vitesse et de précision avec laquelle il descendra tout ennemi rencontré ! Quelques semaines, il fut mon hôte de ce tragique hiver. Avec quelle flamme, il escomptait les victoires printanières. Il partit pour le Nord, dont il nettoya le ciel des souillures

boches. Que ne puis-je transcrire le récit de ce duel aérien, à 2 ou 300 mètres dont tant de témoins oculaires ont parlé! alors que le seul compte rendu exact demeure à peu près inédit! L'adversaire est devenu prudent: « Avril: Dégoûté de ne rien voir, je croise jusqu'à... On ne rencontre vraiment plus rien... Je rentre... A peine déshabillé, un coup de téléphone de... signale quatre avions ennemis. Je repars, croise jusqu'à la nuit, et atterris dans l'obscurité sans avoir rien vu qu'une étoile filante, que j'ai poursuivie un moment, la prenant pour un feu d'avion... »

Gilbert a repris l'avion système Garros, qu'il a baptisé le *Vengeur*, et il écrivait le 23 juin: « Après Garros j'ai montré la supériorité du tir individuel dans un avion extra-maniable. Au troisième combat que j'ai livré sur ce modèle d'aéroplane inconnu avant la guerre, j'ai abattu mon adversaire avec la sensation d'une supériorité croissante. Avec un avion de 25 000 francs, et le risque d'un pilote, j'ai détruit un avion de 60 000 francs minimum, monté par deux hommes. Tous les

genres de chance ont été essayés par moi. Un seul m'a donné l'impression d'une entière supériorité, la mitrailleuse fixe et la visée obtenue par les évolutions de l'avion. Je suis heureux qu'on m'ait autorisé à me servir du *Vengeur* qui a justifié son nom. La capture de Garros et les balles que j'ai reçues ont été ainsi provisoirement payées par nos ennemis... Vingt pilotes, au moins, attendent, avec la plus grande impatience, qu'on leur permette de refaire ce que j'ai fait, pour confirmer les éclatantes démonstrations faites par Garros et par moi !... »

Ainsi Gilbert n'a pas vengé Garros que de l'ennemi commun ; il a encore fait justice de la grotesque et dangereuse opinion que l'appareil Garros ne pouvait être piloté que par Garros ! il a été monté triomphalement par Gilbert aussi, et vingt de leurs frères de l'air attendent, pour voler sur leurs traces.

Oh ! quelle sainte, quelle superbe fraternité.

Dans un groupe, on parlait de la lointaine forteresse où était emprisonné Garros.

Une voix s'éleva, très peuple, qui jetait :

— « Oh ! bon Dieu, si c'était qu'à 400 kilomètres... »

Ils sont capables de tout, les frères de l'air !

LA GUERRE A L'ALCOOL

13 juillet 1915.

Elle a commencé avant l'autre ; mais elle durera davantage. Nous aurons le *Boche,* sans avoir pu vaincre l'ennemi de l'intérieur...

Cependant, la bataille est engagée. Les spectacles de la guerre de tranchées, l'enlisement dans les boues de l'Yser, les fers barbelés, les gaz asphyxiants, c'est l'horreur élevée au sublime, ennoblie du plus fabuleux héroïsme ; mais tout cela n'est-il pas dépassé, en tristesse farouche, par la vue d'un poilu en permission, après dix mois de campagne, revenu en permission, ou celle d'un blessé, couvert de médailles, titubant, ivres au sortir de l'assommoir où l'on a fêté la permission ou la guérison...

Les généraux ont interdit l'alcool dans les zones des armées ; l'alcool : les apéritifs ; toutes les compositions qui ont supplanté le vin et les eaux-de-vie naturelles. Le général Galliéni a pris la même mesure à Paris, pour les militaires. Par ces soirs assoiffants d'été, ce n'est pas banal de contempler nos poilus permissionnaires devant les pâles liquides qui ont remplacé les violentes mixtures d'hier. J'imagine que, par là, seront atteints quelques civils, qui se soumettront d'eux-mêmes à la règle en public. Quel « pékin » ne se sentirait gêné de *tasser* un bitter, à côté du camarade en uniforme, condamné au « quart Vichy ». Oui, il y a la bière, le café, le thé, le chocolat, les sirops, les orangeades — qu'on a bien le droit de ne pas goûter et qui ont le défaut de coûter cher ; car les boissons hygiéniques ne sont pas les moins coûteuses ; par quel phénomène une tasse d'eau chaude, décorée du nom d'infusion : — camomille, menthe, verveine, tilleul, — coûte-t-elle plus que le café ou la bière ? Mystère et mastroquetterie !

Pour moi, c'est la paresse qui engendre le

débit intensif des liqueurs fortes. Comme c'est pratique ! L'obus arrive tout chargé, pas difficile à expédier dans l'estomac du buveur. Un coup de tire-bouchon, et le litre fonctionne, vingt, trente petits verres, à dose exacte ; pas de perte, bénéfice net ; pas de réclamations ; fabrication scientifique ; une *marque* toujours égale, le vermouth réputé et l'amer célèbre, pareils à tous les points du territoire. Alors, le consommateur s'y habitue. Pas d'imprévu...

Tandis que les boissons hygiéniques ? Il n'y en a vraiment que deux nationales : le vin, le cidre. Où les trouver ? Nos villes pullulent de marchands de vins et de cafés ; mais on y vend tout autre chose que du café et du vin. On ne vend du vin qu'au restaurant. Pourquoi ? Comme si nous ne possédions pas cent types de vins blancs légers, dorés, pétillants, parfumés, qui auraient vite fait de détrôner les apéritifs en vogue. Mais il faudrait se donner la peine de les exploiter. *Où boire un verre de vin,* par exemple, à Paris ? Y a-t-il exactement des *marchands de vins* ? Non. Quelques boutiques à cochers offrent

quelque vin du pays. Mais ces boutiques mêmes ont diminué avec la disparition des cochers. Il n'y a plus besoin de s'installer pour l'avoine à Cocotte, et les chauffeurs sont moins régionalistes.

Bref, il n'y a qu'en France, qu'on ne trouve pas le vin exploité comme un produit national ; de Marseille à Nantes, à Belfort que de vins innombrables, étincelants, merveilleux. On ne vous parle jamais que de Bourgogne, de Bordelais, de Champagne. Il est vrai que ces régions sont seules à *habiller* leurs productions, dans des flacons connus, parés d'étiquettes lancées. Mais que d'autres, que d'autres, dont s'enorgueillit chacun de nos villages. A quelle auberge, à quel hôtel vous offre-t-on le vin du pays ? Jamais. Voyez la carte : Bordeaux, Bourgogne. Parce que ceux-ci arrivent tout prêts aussi, comme les apéritifs et digestifs. Vous rappelez-vous la vogue des eaux minérales, il y a quelques années ! on en est un peu revenu. Trente sous, une eau quelconque : beaucoup en buvaient ! par économie et snobisme. Car, la moindre

bouteille de vin, buvable, c'était trois francs, cent sous, dans un restaurant un peu achalandé. Comme les alcools, l'eau avait été adoptée tout de suite par les débitants. C'était de tout repos. Tandis que le vin, le cidre, ça demande des soins. A-t-on jamais songé à *présenter le vin,* comme on a fait pour des eaux minérales, dont le flacon seul a fait la vogue ! La moitié de nos vignobles sont taxés de l'appellation : *Vins du midi,* parmi lesquels il en est cent qui valent tous les Chianti et les Barolo de nos amis les Italiens. Mais, passé les Alpes, le vin le plus noir, le plus âpre vous est offert en fiasques pittoresques. Et l'on assiste à ce spectacle comique que tous nos buveurs d'eau français et anglais, dans les hôtels cosmopolites, sont attablés devant de véritables bonbonnes de vin rouge au long col dont ils boivent abondamment, alors qu'ils se croiraient perdus de lamper un verre de nos admirables vins de Cahors, de Toulouse, des Pyrénées, de tout le Sud. Même à travers l'Hérault et l'Aude, vous verrez le vigneron attablé devant les apéritifs, et ne considérant

son vin que comme un liquide d'exportation. Vous chercherez vainement un fût d'origine, une bouteille. On vous servira des vins fruités, forts, généreux, dans des bouteilles d'amer, d'absinthe, portant encore l'étiquette ! Allez à Rome, les vins des *Castelli romani* ont chacun leurs débits attitrés, des *osterie* dont le Bædeker donne les adresses, et il existe un livret allemand de tous ces vins romains, dont les touristes teutons faisaient le tour comme celui des musées. Avons-nous, pour chacune de nos grandes villes, la moindre indication sur les vins régionaux ? Et nous parlons de concurrencer le commerce mondial. Nous ne nous occupons pas même de lancer nos spécialités incomparables chez nous. Pas un verre de vin potable en Normandie, dans le nord — pas une bolée de cidre décent en Provence ! Est-ce que par tout notre territoire, le vin, le cidre, la bière ne devraient pas se rencontrer à bon compte en excellente qualité. Si les Normands avaient du vin, en même temps que le cidre, peut-être y abuserait-on moins du dégradant calvados.

Je reviens à la question de l'alcool dans les cafés et brasseries. En ce moment, ceux qui saisiraient l'occasion de *lancer* le vin français, tant de variétés du blanc, du gris, du rose, du rouge, ne feraient-ils pas une bonne affaire, et les consommateurs ravis ne pousseraient-ils pas le succès, jusqu'à l'oubli des anciens poisons? Que de Français ignorent le vin ! Et toutes les Françaises, qui ne savent pas qu'il y a des vins de France pour égaler les vins d'Espagne et de Portugal, que je ne songe pas à proscrire, d'ailleurs.

Mais que la consommation en soit accessible. On peut demander un verre de Porto. Mais on ne peut avoir de Château-Yquem ou de Sauternes que par bouteille. A Londres, dans des restaurants de la cité, j'ai vu des étagères de bouteilles de tous nos vins, de tous prix, que l'on servait au verre. Chez nous, il faut prendre toute la bouteille.

Allons, que les marchands de vin nous vendent du vin, logé dans d'aimables bouteilles, versé dans de beaux verres. Que l'on se

rappelle le triomphe du restaurant allemand à l'exposition de 1900.

Nous avons le vin... le cidre... C'est de quoi nous consoler de tant de breuvages meurtriers. C'est avec le vin que nous devrons trinquer à la victoire, avec du beau vin rouge comme le sang, quand reviendront nos frères pâlis de l'effroyable guerre...

LE CHATEAU EST FERMÉ...
PENDANT LA DURÉE DE LA GUERRE

16 juillet 1915.

Tout à l'heure, on a raccroché à la grille la pancarte enlevée depuis six semaines...

Et me revoici seul, seul comme on ne peut pas l'être, dans la demeure incomparable et sinistre, où Bonaparte et Joséphine connurent l'amour et la plus haute gloire, — Marengo, — et les plus cruels désastres, — le divorce, la mort, — et le retour vaincu de Waterloo ; car, c'est d'ici que l'empereur partit pour Sainte-Hélène...

Male-Maison, comme dit une image du temps...

— « Quel décor merveilleux, que vous devez être heureux, s'exclament les promeneurs... »

Oui, ils trouvent la maison toute faite.

Mais, moi, quand j'y suis entré, c'était un cloaque, désert. Les jardins n'étaient qu'un terrain vague, fondrières, cabanes à lapins, potagers de banlieue du personnel !

C'était immonde. J'y suis entré, en mai 1907, par un jour de pluie, où j'ai pleuré de honte. J'entrais là, vraiment comme le concierge d'une villa abandonnée. Conservateur de quoi ? Il n'y avait rien. Pour la sinécure, ce pouvait être la sinécure !

— « C'est çà, la Malmaison, » ricanaient les rares promeneurs.

Eh ! bien, tout de suite, j'ai ma crise d'orgueil. Ce n'est encore rien la Malmaison. Mais ce n'est pas ma faute, si la routine administrative condamne les plus laborieux efforts à de minces résultats. Tout, dans nos musées, est au hasard. Ceci est ici qui devrait être là. Toute initiative et toute logique se brisent contre le plus inepte *statu quo*. Il a donc fallu me contenter de reprises infimes. Avec quelques dons, cela fait un embryon de musée. J'ai rencontré dans la presse un con-

cours incessant. Et le suprême réconfort m'est venu de la faveur publique. J'ai été payé de mes peines, largement.

Au moment des lilas, puis des roses, j'apercevais des promeneurs arrêtés aux grilles fermées. Je pourrais bien leur ouvrir les jardins, pensais-je. Faisons confiance au public, les vieux jardiniers suffiront bien à faire la remontrance aux enfants qui piétineraient nos gazons. Enfin, il fallait sortir des caisses, les bibelots, et redonner de l'air aux étoffes et aux tapis roulés en septembre dernier, à l'avance de l'ennemi. Je réfléchis que ce ne serait peut-être pas si terrible de remettre tout cela en place, malgré l'absence de tout le personnel. Ce fut plus dur que je n'avais présumé, avec des étrangers ! Des semaines il me fallut être présent, de l'aube à la nuit, la remise en place du moindre objet nécessitant un ordre, une indication, — et un coup de main...

Enfin, avec l'autorisation de M. Dalimier, nous pouvions ouvrir, sur entrées payantes, au *Bénéfice des Orphelins des Artistes*

et *Gens de Lettres, victimes de la guerre.*

Demander aux gens, sollicités par tant de *bénéfices*, de payer, pour venir, à une heure de Paris, revoir nos maigres collections, c'était bien aventureux. En tous cas, nous ne risquions rien. J'avais commandé deux mille tickets. Ce sera toujours 1 500 francs, espérais-je. Or, pour 38 jours, il y a eu douze ou treize mille entrées, soit près de 8 000 francs. Ce succès était bien imprévu, qu'il y ait eu plus de visiteurs, payants, et en juin-juillet 1915 — que de visiteurs — gratuitement — aux mêmes mois de 1914 ou de 1913. Qu'est-ce que cela prouve? La magnifique générosité parisienne ! Sans doute, mais elle avait d'autres buts où s'exercer. Il y avait, surtout, la Malmaison, un pèlerinage reconstitué d'amour et de gloire, aux pelouses où Bonaparte jouait aux barres, aux arbres que plantait Joséphine à l'annonce des victoires. Il y avait, croyez-vous que je vais le taire, l'élan que j'ai donné, de toutes mes forces, depuis des années, avec le concours inlassable de Frédéric Masson, et de tant d'amis dévoués ;

Malmaison, campagnes d'Égypte, d'Italie, — quelle évocation merveilleuse...

La foule est venue, autrement nombreuse que nous l'avions espéré.

Alors, une expérience s'est faite dans les conditions les plus extraordinaires ; celle des musées payants. L'épreuve n'est pas négligeable, j'imagine, qui, en pleine guerre, amena plus de visiteurs payants — qu'il n'y en avait aux mois de paix correspondants. Un ministre, parfaitement ignorant de ces questions, ne nous objectera plus que les conservateurs n'ont qu'un but, d'écarter le public, pour être tranquilles. Ça été dit, à la Chambre, et le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts d'alors, un de nos plus distingués, a laissé dire, oubliant que ses conservateurs, partisans des musées payants, ainsi vilipendés, étaient des Nolhac, des Haraucourt, des Lapauze, des Delard.

Nos palais nationaux, nos musées, nos sites historiques sont une mine d'or ; ils doivent être exploités, — pour se maintenir, *car cela s'use*, — pour s'enrichir, pour contribuer aux

dépenses qui vont peser sur les lendemains de la guerre, et de la victoire ! Le modeste exemple de Malmaison peut servir. J'ai bien entendu créer un précédent. Et sans doute, aussi, les chefs qui m'ont donné carte blanche...

---

31 JUILLET

L'anniversaire déjà...

Cette guerre qui devait durer trois semaines, avec les progrès de la science, les engins si puissants...

Nous l'avait-on assez répétée cette antienne, les civils comme les militaires!

Et l'Allemand, avec tout son demi-siècle de préparation massive et sournoise ne pensait pas autrement que nous, avec notre insouciance traditionnelle...

Pauvre humanité, à si courte vue, avec ses prétentions demesurées et ses orgueils à terme...

Qui donc avait vu, prévu! Personne. Alors soyons modestes, dans tous les partis et toutes les confessions...

Un an de guerre, et la deuxième année

qui s'achève, quand s'imprimeront ces lignes.

Oui, c'est long. Mais qu'est-ce que c'est pour la patrie sauvée, la civilisation maintenue contre l'assaut barbare. Pensez! La Belgique rasée, la France entaillée, le Boche sur l'Aisne, l'Oise, la Marne; la Seine l'a échappé belle. Et ce fut la formidable résistance, bientôt l'offensive. Que de motifs de joie indicible — quand on se rappelle Paris menacé, Paris décapité, les Pouvoirs publics évacuant la cité sacrifiée, ouverte...

C'était la débâcle possible, la France touchée au cœur... Quel redressement, depuis! Sous l'ardent soleil, cet après-midi, j'ai descendu les boulevards, les Champs-Elysées, vers le Bois... De la foule. — Presque plus d'hommes — sinon des blessés. Des femmes, des enfants, comme il n'y en eut jamais autant, en ce mois de vacances, sur nos promenades... On n'a pas quitté Paris... Où aller!... Les Parisiens qui avaient décampé, l'an dernier, veulent se rattraper... Beaucoup vont apprendre que l'été de Paris n'est pas si cruel que le leur faisaient croire la mode, le sno-

bisme et les réclames thermales. Il y a de l'ombre et de la douceur, à travers la canicule lutétienne. Les mères de famille *font plage* sur le sable où s'ébroue la marmaille sacrée... Chers petits innocents que le passant admire d'un œil voilé. — Jouez et riez de toute votre jeune animalité... Creusez des tranchées sur les trottoirs et les gazons des squares — en ignorant celles où s'engloutissent vos pères, vos frères, vos aînés.

Oui, l'an dernier, c'était le désarroi, les mesures improvisées, l'immense inconnu, la surprise colossale... Désormais, l'avenir s'éclaire. Ce sera la lutte opiniâtre, à travers l'hiver encore... Mais que de rayons dans la nuit déchirée... Les cœurs et les esprits se retrouvent... Italie, Italie... Tout à l'heure, tu vibrais à la voix de ton poète, monté au Capitole, aujourd'hui bombardant Trieste, du vol d'un aéroplane... Italie, ton roi, ton Sénat, tes consuls, tes légions sont avec nous... L'immonde bête allemande, avec tous ses crocs, arrêterait-elle le coq gaulois, la

louve romaine, le lion britannique, et les Russes et les Serbes!

L'Europe s'est ressaisie, un moment étourdie. Il faut de l'or, voici de l'or: des munitions, et des hommes, du gamin à la lèvre imberbe, aux vieux à la tête chenue...

Un an de guerre! Sans doute, cela n'a pas fait diminuer le prix du charbon ou de la viande. Les temps vont devenir durs. Mais l'on tiendra, autant d'hivers qu'il faudra. Depuis douze mois, une barrière infranchissable séparait ceux du front — et ceux et celles de l'arrière, comme si l'on ne devait jamais se revoir... Et, pour des centaines de mille, l'on ne se reverra plus... Mais, il y a ceux qui restent, qui ont résisté à tout, et qui, au bout de cette première campagne formidable, ont obtenu quatre ou cinq jours... Nous les rencontrons, simples et sublimes, comme s'ils revenaient de la moisson, tannés, hâlés, graves, résolus.

On avait craint qu'ils ne fussent amollis par ces quelques heures de retour au foyer? Mais le foyer est déplacé... Il est à la ligne

de feu... La rue ancienne, le logis de naguère, la famille chérie, oui, oui... Mais ils se sont aguerris dans le risque quotidien; après les expansions du retour, la nostalgie du sacrifice, la fierté de l'œuvre à accomplir encore...

Aux regards d'admiration et de reconnaissance qui se posaient sur leurs visages durcis, leurs uniformes fanés, leurs croix magnifiques, comment les plus humbles des permissionnaires ne se seraient-ils pas sentis enveloppés de gloire, qu'il leur fallait mener jusqu'à la victoire.

Voici cinquante-deux semaines, par une nuit torride d'août, ils cheminaient vers les gares, sous l'ordre de mobilisation; ils reviennent de loin, ceux qui sont revenus; mais cette fois, ils connaissent le chemin. Et de toute leur vie, auraient-ils eu le baiser, la poignée de main, de l'épouse, de la fiancée, du camarade qui les ont accueillis à ce premier retour? Quel avant-goût de ce qui les attend, pour l'heure définitive, au matin de la victoire!

Tandis que nous, tant d'entre nous ne

peuvent que répéter avec le bon poète Louis Marsolleau :

N'AI-JE DONC TANT VÉCU?...

O deuil! dont le cœur gros se gonfle et dont on pleure,
D'être sortis de l'âge et d'avoir passé l'heure
Où l'on pouvait encore, à l'ombre du drapeau,
Marcher son pas, dresser son front, donner sa peau!

Car nous l'avons appris, le maniement de l'arme,
Sans qu'ait sonné pour nous la fanfare d'alarme,
De la classe qui vient à la classe qui part,
Guerriers des temps de paix, inutile rempart.

Lidoires de quartiers, chantés par Courteline,
Nous ignorons le vent de mort qui vous incline,
O blés vivants! ô nos cadets, jeunes héros,
Vous qui pouvez tirer vos sabres des fourreaux!

Sur le contrôle on a rayé nos matricules;
Et nos livrets n'ont plus de derniers fascicules!
La guigne nous a mis hors de course au départ:
Nous sommes nés trop tôt, et nous mourrons trop tard!

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
La guerre (30 juillet 1914).	1
Paris en fête (4, 6, 7, 8 août).	5
Paris sans les Parisiens (6 septembre).	21
Les deux exodes (1870-1914) (10 septembre).	25
Le vertige des heures (15, 21 septembre).	32
Le sourire de Paris (24 septembre).	42
Les Français d'Extrême-Asie (octobre).	51
La vie continue (8 octobre).	59
Kultur et culture (16 octobre).	65
Le rêve des petits (18 octobre).	73
Les décorés sans le savoir (19 octobre).	79
Chacun son métier (20 octobre).	82
Les embusqués.	86
La grande muette (29 octobre).	89
L'erreur des espions (31 octobre).	96
Pour nous boire (novembre).	104
Dans le brouillard (12 novembre).	110
A trois cents mètres des Allemands (17-20 novembre).	116
Les jours et les jours (30 novembre).	151
Le doux hiver (8 décembre).	157
1914-1915 (12 décembre).	164
Aux environs de Paris (20 décembre).	170
Nos fils (15 janvier 1915).	192
Pourvu que les civils tiennent... (7 mars).	216

La mer du Nord (mars). 222
Le noyau (17 avril). 253
Les fenêtres (mai). 262
La guerre qui commence (22 mai). 270
De Camille Pelletan à Gustave Hervé (juin). . . . 280
Les aigles en cage (12 juillet). 290
La guerre à l'alcool (13 juillet). 299
Le château est fermé (16 juillet). 307
31 juillet. 313

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

NOUVELLE COLLECTION "LES PROSES"

Volumes in-16 (12×19), couverture rempliée.
Chaque volume : 3 fr. 50 franco

PAUL ADAM

DANS L'AIR QUI TREMBLE

Dessins de HUYGENS

COLETTE
(Colette Willy)

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

Frontispice de STEINLEN

CHARLES LE GOFFIC

BOURGUIGNOTTES
ET POMPONS ROUGES

JEAN AJALBERT

PARIS LA GRAND'VILLE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Collection "BELLUM"

Cette collection a été créée pour donner à quelques-uns des meilleurs écrivains de ce temps l'occasion d'exprimer, sous une forme condensée, leurs opinions et leurs sentiments sur la guerre actuelle et l'une ou l'autre des graves questions qu'elle fait naître.

La collection « Bellum » ne comportera qu'un nombre restreint de volumes, tous de format petit in-16, sur papier vélin teinté ou alfa.

Prix de chaque volume : 1 fr. 50.

Il est fait de chaque ouvrage un tirage de luxe sur papier vieux japon, chine, japon impérial et vélin de Rives.

— SONT PARUS —

REMY DE GOURMONT. — **La Belgique littéraire** (4e édition).
JEAN VARIOT. — **Petits Écrits de 1915**
HENRI MASSIS. — **Impressions de guerre** (1914-1915). — Frontispice de MAURICE DENIS.
JEAN VARIOT. — **Sainte Odile, patronne d'Alsace, dont on célèbre la fête le 13 décembre.**
CHARLES SAROLEA. — **Le Réveil de la France.** — Texte anglais avec traduction française de CHARLES GROLLEAU.

— SOUS PRESSE —

MAURICE DONNAY, de l'Académie française. — **La Parisienne et la Guerre.**
REMY DE GOURMONT. — **Dans la Tourmente.**
MARCEL BOULENGER. — **Le Cœur au loin.**
— — **Sur un tambour.**
LUCIEN DESCAVES. — **La Maison anxieuse.** — Frontispice de ROBERT VALLIN.
EMILE VERHAEREN. — **Parmi les cendres.**
PAUL ADAM. — **La Littérature et la Guerre.**

Paraîtront ensuite des œuvres de : PAUL ADAM, GUSTAVE GEFFROY, PAUL GÉRALDY, CHARLES MAURRAS, LOUIS THOMAS, DUMONT-WILDEN, E. GAUBERT, etc., etc.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116. boul. St-Germain, PARIS

LA GRANDE GUERRE

PAR LES ARTISTES

L'Album « LA GRANDE GUERRE PAR LES ARTISTES » a été fondé dans le but de permettre aux maîtres du crayon et du pinceau de dresser à nos héros un monument durable de leur vaillance. Il attestera leur héroïsme journalier, en même temps qu'il clouera au pilori le Crime allemand. De la sorte, il constituera un document précieux dans lequel l'Art témoignera en faveur de la justice, de la beauté et de la bonté de notre cause.

La Grande Guerre par les Artistes comporte, en *vingt et un fascicules*, 160 dessins lithographiés et des hors-texte en couleurs, ou gravés à l'eau-forte, et forme un bel album in-4° raisin, sous couverture en couleur.

Broché . . . . . 20 fr.
Relié pleine toile, fers spéciaux. . . . . 25 fr.

Il existe un tirage à part sur japon :

Le fascicule . . . . . 4 fr.

L'édition ordinaire, papier vergé, se vend 0 fr. 80 le fascicule (sauf le 21e, lequel coûte 2 fr.).

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

H. Boutet
Ciolkowski
Delaw
Depaquit
Ch. Fouqueray
Hansi
Hermann-Paul
Ch. Huard
Huygens
H.-G. Ibels
Job
Jouas
Jou
Ch. Léandre
Frans Masereel
Louis Morin
Nam
B. Naudin
B. Rabier
L. Raemaekers
Roubille
Simpson
Steinlen
P.-E. Vibert

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

ROLAND DE MARÈS

LA BELGIQUE ENVAHIE

DESSINS D'APRÈS DES CROQUIS PRIS SUR LE VIF

Par **FRANS MASEREEL**

Un volume in-16, vélin teinté . . . . **3 fr. 50**

Il a été tiré : 15 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 15, prix : **15 fr.**, et 40 sur vélin de Rives, numérotés de 16 à 55, prix : **10 fr.**

Composé au jour le jour, à mesure que se déroulait l'effroyable tragédie, ce livre dû à la plume d'un écrivain distingué, rédacteur en chef de *l'Indépendance Belge*, a toute la valeur d'un document historique.

Un jeune artiste, compatriote de l'auteur et qui fut témoin de nombreux épisodes de la lutte héroïque, a dessiné pour ce bel ouvrage, d'après les croquis pris par lui sur le vif, une série de dessins qui seront une révélation.

L'HÉROÏQUE BELGIQUE

ALBUM COMMÉMORATIF

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SAROLEA

Professeur à l'Université d'Édimbourg, Consul de Belgique, Directeur d'*Everyman*.

Un album in-4° raisin (25 × 32), de 80 pages, imprimé sur beau vélin, contenant en hors-texte un dessin à la plume de ROUBILLE, une sanguine d'ALLARD-LOLLIVIER et une aquarelle de CHARLES JOUAS (*Incendie de Louvain*), des dessins dans le texte par HENRI BOUTET, JOU, OSBERT, STEINLEN et P.-E. VIBERT, et de nombreuses photographies documentaires. *Prix :* **2 fr. 50**

Reliure pleine toile. . . . . **3 fr. 75**

Cette publication représente un véritable monument érigé par l'élite des écrivains et des artistes français à la gloire du peuple héroïque dont le courage aura fait et fait encore l'admiration de l'univers.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

COLLECTION ANGLIA

Charles SAROLEA

Professeur à l'Université d'Édimbourg, Consul de Belgique.

Le Problème Anglo-Allemand

Préface de M. ÉMILE BOUTROUX, de l'Académie française

Traduction française de CHARLES GROLLEAU

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté. . . . . 3 fr. 50

James M. BECK

Ancien Attorney général adjoint des États-Unis.

LA PREUVE

ENQUÊTE SUR LA RESPONSABILITÉ MORALE
DE LA GUERRE DE 1914
D'APRÈS LES DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

Préface de M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

EN PRÉPARATION DANS LA MÊME COLLECTION

CHARLES SAROLEA : **Ce que l'Europe doit à la Russie**, traduction française de Ch. Grolleau et A. Killen.

Mgr R.-H. BENSON : **Paradoxes du Catholicisme**, traduction française de Charles Grolleau.

ISRAEL ZANGWILL : **L'Enfant du Ghetto**, édition ornée d'un portrait. Traduction française de Pierre Mille.

DANIEL DE FOË : **Moll Flanders.** Traduction française de Marcel Schwob.

DANIEL DE FOË : **Lady Roxana ou l'Heureuse maîtresse.**

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

JEAN DEBRIT

LA

GUERRE DE 1914

NOTES AU JOUR LE JOUR

PAR

UN NEUTRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE CROQUIS ORIGINAUX ET SUIVI D'UNE CHRONOLOGIE

Tome I (1er août-31 décembre 1914).
— II (1er janvier au 31 mars 1915).
— III (1er avril au 30 juin 1915).

Chaque volume in-16. Prix. . . . . 2 fr. 50

Cet ouvrage, dont nous sommes les dépositaires exclusifs pour la France, offre l'intérêt majeur d'être écrit par un neutre disposant de documents peu connus.

RENÉ LE CHOLLEUX

LA GUERRE DE 1914

ANECDOTIQUE

ILLUSTRATIONS DE LUCIEN JONAS

Un volume gr. in-18, 368 pages. Prix. . . . . 3 fr.

Un des meilleurs recueils documentaires parus jusqu'à ce jour sur le conflit européen.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, boul. St-Germain, PARIS.

VIENT DE PARAITRE :

TABLEAUX DE LA GUERRE

LE

CŒUR DE PARIS

EN 1915

PAR L'AUTEUR DE *L'Ame de Paris*

Un volume in-18 jésus. . . . . **3 fr. 50**

Il n'est pas de livre sur Paris pendant la guerre qui ait marqué aussi brillamment sa place que *L'Ame de Paris* dont plusieurs éditions se sont épuisées.

Après une année écoulée, *Le Cœur de Paris* reprend les émotions de la grande ville traduites avec la même sincérité, la même vigueur et le même enthousiasme.

Ces pages viriles vont à ceux qui se battent, à ceux qui souffrent et à ceux qui espèrent.

Elles empruntent au cœur de Paris, en cette année d'épreuves, toute sa foi patriotique en l'infaillible et immanente victoire.

IMPRESSIONS DE LA GUERRE DE 1914

L'AME DE PARIS

Un volume in-18 jésus . . . . . **3 fr. 50**

CINQUIÈME ÉDITION

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

Vient de paraître :

GUY DE LA ROCHEFOUCAULD

Diplômé des Sciences sociales

UNE RACE EN PÉRIL

Les Abris du Marin

PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC

Un volume in-8° carré, orné de vingt-deux gravures hors-texte et d'un frontispice en couleurs, d'après une aquarelle du comte G. de La Rochefoucauld . . . . . 5 fr.

Magistrale étude sur l'Alcoolisme en Bretagne et les œuvres qui combattent ce fléau social.

Vient de paraître :

CHARLES BOUTIN

Le Silence du Sinaï

Un volume in-16, alfa teinté. Prix . . . . . 3 fr. 50
Il a été tiré 10 exemplaires vergé d'Arches, numérotés de 1 à 10. Prix. . . . . 10 fr. »

Vient de paraître :

Notes de M. le Conseiller FRITZ KLICK

SUR

LA GUERRE EN TURQUIE

TRADUITES, ANNOTÉES ET ILLUSTRÉES

Par S. PETITNICOLAS

Un volume in-8° carré, nombreuses illustrat. Prix. 3 fr. 50

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, boul. St-Germain, PARIS

VIENT DE PARAITRE

ANTHOLOGIE

DE LA

POESIE CATHOLIQUE

DE VILLON JUSQU'A NOS JOURS

RECUEILLIE ET ANNOTÉE

Par ROBERT VALLERY-RADOT

Frontispice par CHARLES JOUAS.

Un fort vol. in-16, vélin teinté, couverture rempliée. **3** fr. **50**
Relié pleine toile, fer spéciaux . . . . . **5** fr. »

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 exemplaires japon impérial, numérotés 1 à 5.
10 exemplaires vergé de Rives, numérotés 6 à 15.

Les exemplaires de luxe contiennent le frontispice gravé à l'eau-forte et en double état.

Cette anthologie vient combler un vide aussi bien dans la bibliothèque du lettré que dans celle des professeurs.

M. Robert Vallery-Radot, par le choix très sûr des auteurs et des poèmes, par les notices remarquables qu'il écrivit sur chaque poète cité, depuis Villon jusqu'aux plus récents de nos poètes catholiques, a su faire une œuvre très personnelle et qui ne sera pas remplacée.

L'Anthologie de la Poésie Catholique est le livre idéal pour les professeurs de l'enseignement libre. Par son élégante présentation, c'est un des plus beaux livres que l'on puisse donner aux distributions de prix.

LES MAITRES DU LIVRE

Collection d'Ouvrages de Luxe

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

AD. VAN BEVER

Volumes de format in-18 grand jésus (19 × 13) imprimés à nombre limité, sur papier vergé de Rives, précédés d'un portrait ou d'un frontispice dessiné et gravé par P.-E. Vibert, ornés dans le texte d'en-têtes et culs-de-lampe du même artiste.

Prospectus franco sur demande.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Goethe, **Faust et le second Faust**, traduit par Gérard de Nerval . . . . . *Épuisé.*

Quelques exemplaires sur papier de Rives, vert . . . . . **9** fr. »

Voltaire, **Candide** . . . . . **7** fr. **50**

Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu d'azur . . . . . **9** fr. »

Ronsard, **Les Amours** (tome Ier *). Texte établi, pour la première fois, sur l'édition de 1560 et publié avec une préface et des notes par Ad. Van Bever. Portrait dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert . . . . . **7** fr. **50**

Quelques exemplaires, papier de Rives, bleu d'azur (frontispice en double état) . . . **9** fr. »

Longus, **Les Pastorales** (Daphnis et Chloé). Frontispice et ornements typographiques dessinés par Ciolkowski et gravés sur bois. . . **8** fr. »

Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état). **10** fr. »

* Le tome II et dernier paraîtra sous peu.

Éditions Georges CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

COLLECTION "LES PROSES"

UN OUVRAGE INÉDIT

DE

LÉON BLOY

JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE

Un volume in-16, vélin teinté. . 3 fr. 50

Il a été tiré des exemplaires japon impérial à 15 fr., et vélin de Rives à 10 fr.

COLLECTION "LES PROSES"

LÉON BLOY

SUEUR DE SANG

(1870-1871)

Un volume in-16, alfa teinté . . . . . 3 fr. 50

LÉON BLOY

LE SALUT PAR LES JUIFS

Un volume in-8°, impression en deux couleurs. 3 fr. 50

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

WOODROW WILSON
Président des États-Unis.

LA NOUVELLE LIBERTÉ

Introduction par JEAN IZOULET
Professeur au Collège de France
Traduction d'ÉMILE MAUCOMBLE

Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

ÉDOUARD DRUMONT

Sur le Chemin de la Vie

(SOUVENIRS)

Portrait de l'auteur

Un volume in-16, papier vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ :

60 exemplaires japon impérial (dont 10 hors commerce). Numérotés de 1 à 60, prix . . . . . 15 fr. »
575 exemplaires vergé pur fil (dont 75 hors commerce). Numérotés de 61 à 635, prix . . . . . 6 fr. »

Tout le monde voudra lire les **Souvenirs** du maître polémiste et du grand écrivain.

Cédant au double attrait qui fait de lui tour à tour un peintre charmant du passé ou le rude champion des plus violents combats, Edouard Drumont nous donne dans cet ouvrage, *entièrement inédit*, pour lequel il écrivit une *Préface qui est à elle seule un événement*, tout ce qu'une vie déjà longue a pu laisser en lui de tendre, de mélancolique ou d'amer. Et c'est une merveilleuse galerie de nos contemporains, un « Mémorial » ironique et délicieux de notre temps.

LES CAHIERS VAUDOIS

Numéros spéciaux sur la guerre :

Janvier 1915. — LOUVAIN-REIMS, un cahier de 70 pages. 1 fr.
Mars 1915 (*hors série*). — LOUVAIN-REIMS II, un volume de 156 pages . . . . . 1 fr.
Avril 1915. — LOUIS DUMUR. — CULTURE FRANÇAISE ET CULTURE ALLEMANDE, un cahier de 60 pages. . . . . 1 fr.
4e cahier. IIe série. — FLORIAN DELHORBE. — DANS LE CHAOS (tirage limité), 83 pages. . . . . 3 fr.

PRIX D'ABONNEMENT

Suisse et France . . . . . 18 fr.
Autres pays . . . . . 25 fr.

Collection " LES PROSES "

Volumes in-16 (12 × 19) imprimés sur vélin teinté.

*Chaque volume, **3** fr. **50** franco.*

Paul Abram. — **Le Retour.**

Marcel Azaïs. — **La Lance d'Achille.**

Léon Baranger. — **Les Contes arabes de Monsieur Laroze.**

Léon Bloy. — **Sueur de Sang.**

Léon Bloy. — **Histoires désobligeantes.**

Léon Bloy. — **Jeanne d'Arc et l'Allemagne.**

Édouard Drumont. — **Sur le Chemin de la vie** (souvenirs).

Élie Faure. — **Les Constructeurs** (illustré).

Ernest Gaubert. — **L'Amour marié** (*Prix national de littérature*).

Henri Hoppenot. — **Les Jeux de la vie et de l'illusion.**

J.-K. Huysmans. — **Marthe** (illustrations de Bernard Naudin).

Raymond Lauraine. — **La Communion des Vivants.**

René de Planhol. — **L'Esclave et les Ombres.**

Henri Strentz. — **Les Amants sur la Rive.**

Fritz R. Vanderpyl. — **De Giotto à Puvis de Chavannes.**

Jean Variot. — **Les Hasards de la guerre.**

Villiers de l'Isle-Adam. — **Chez les passants.**

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE

l'Enseignement des Beaux-Arts

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Honorée d'un Prix Montyon par l'Académie française et du Prix Bordin par l'Académie des Beaux-Arts.

Cette Bibliothèque, dont nous sommes devenus les seuls éditeurs, est maintenant publiée sous la direction de M. Gustave Geffroy, administrateur de la Manufacture des Gobelins, et compte parmi ses collaborateurs les écrivains les plus autorisés et les plus compétents.

Chaque volume, de format in-4° anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient **300** à **400** pages, illustrées de **150** à **200** gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Prix de chaque volume broché . . . **4** fr.
Reliure artistique, pleine toile . . . **5** fr.

Tous les ouvrages de cette magnifique collection sont mis à jour à chaque réimpression.

Envoi du catalogue spécial franco sur demande.

Éditions GEORGES CRÈS et Cie, 116, Boul. St-Germain, PARIS

F. CHAVANNES

LETTRES DE FRANCE

Écrites à la GAZETTE DE LAUSANNE.

Ce recueil constitue un document très précieux. Véritable chef-d'œuvre d'observation sympathique et clairvoyante, il nous donne, par la plume d'un écrivain neutre du plus beau talent, le tableau fidèle et coloré de la France et de Paris pendant la guerre.

Un volume grand in-16. . . . . . 2 fr.

MAURICE BARRÈS

de l'Académie Française

LE JUBILÉ DE JEANNE D'ARC

ORNÉ DE SIX COMPOSITIONS D'ANGEL

Un volume in-4° vélin . . . . . 5 francs.

A travers la Grande-Bretagne

GUIDE PRATIQUE

avec introduction de CHARLES SAROLEA

(Publié par la Fédération des Syndicats d'initiative des municipalités britanniques).

Un volume in-16, cartonné (nombreuses photographies). 1 fr.

MARC ELDER (prix Goncourt) : **Deux Essais. Octave Mirbeau. Romain Rolland.** Un volume in-16 écu . . . . . 3 fr. »

OSCAR WILDE : **Intentions,** traduct. Hugues Rebell, portrait, un volume in-8°. . . . . 6 fr. »

OSCAR WILDE : **Poèmes en prose,** traduct. Charles Grolleau . . . . . 4 fr. »

JEAN VARIOT : **Les Hasards de la guerre,** un volume in-16, vélin teinté . . . . . 3 fr. 50

ARMAND DAYOT : **La Peinture anglaise, de l'origine à nos jours,** magnifique volume in-4° (VIII-364 pages) orné de 25 héliogravures et de 282 illustrations dans le texte, broché. . . . 20 fr. »

DOCTEUR DESFORGES : **Résumé des premiers soins à donner aux malades et aux blessés,** une broch. in-16 illustrée. . . . . 1 fr. »

E. DE FRIEDBERG : **Guide pratique du Secouriste français, infirmier volontaire,** une broch. in-16 (122 figures) . . . . . 1 fr. »

4202. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie

3 1158 00805 2408

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

A 000 118 291 4

Prix : 3 fr. 50.